

biblioteka
U. M. K.
Toruń

40988

PÉTRONILLE

PAR

FLORENCE MARRYAT

~~~~~  
TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS  
~~~~~

TOME II.



PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

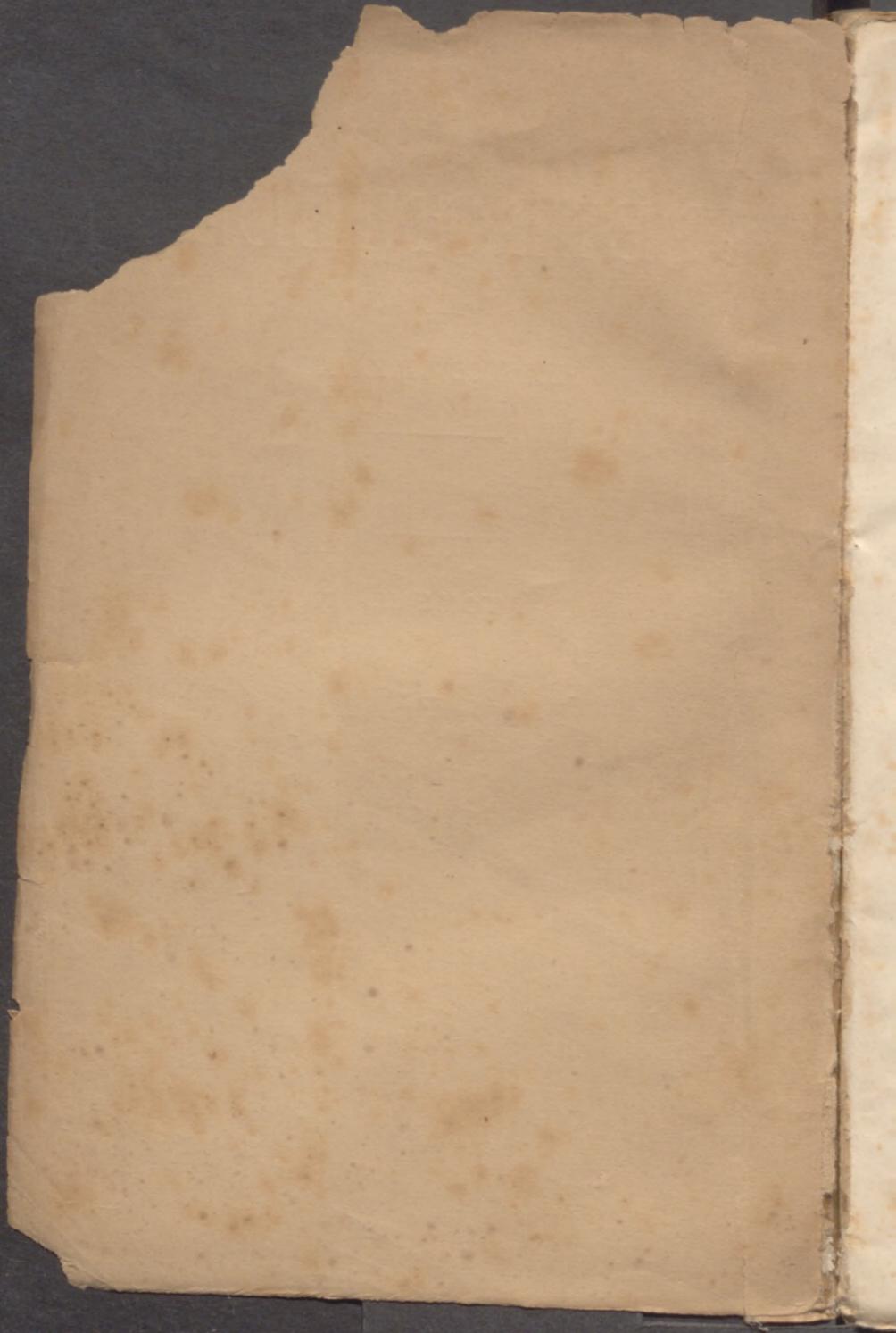
NEUCHÂTEL

GENÈVE

LIBRAIRIE JULES SANDOZ

LIBRAIRIE DESROGIS

1878



E



PÉTRONILLE

NEUCHÂTEL. — IMPRIMERIE ATTINGER.

35182

PÉTRONILLE

PAR

FLORENCE MARRYAT

Jules
40988.

~~~~~  
TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

~~~~~  
TOME II.



PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

NEUCHÂTEL

GENÈVE

LIBRAIRIE JULES SANDOZ

LIBRAIRIE DESROGIS

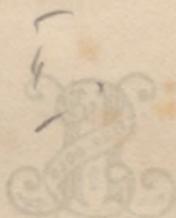
1878

PÉTRONILLE



40 988

TOME II



PARIS

LEBLANC, ROGEE ET C^{IE}

15, RUE CASSEDAINE

1857

PÉTRONILLE

I

Une proposition inattendue.

Trois années se sont écoulées depuis que nous avons rencontré pour la première fois le docteur Ford, et ce laps de temps, comme on le supposera sans peine, n'a pas opéré chez lui le changement qu'il a effectué chez Pétronille Fleming. A trente-cinq ans, en effet, un homme a fini de grandir corporellement, et ses facultés intellectuelles sont déjà, depuis plusieurs années, dans leur plein épanouissement; à trente-huit ans, il est encore dans la fleur de l'âge, et si ce laps de trois années apporte avec lui quelque transformation, c'est plutôt un changement à son avantage. Dans tous les cas, il en avait été ainsi pour le docteur Ford: car la mort de Cecilia Fleming, au lieu d'accroître la douleur qu'il avait ressentie lors de son abandon, avait été plutôt un soulagement pour lui; elle l'avait en effet délivré de l'anxiété constante que lui inspirait l'état de misère et d'abandon dans lequel se trouvait sa cousine.

Enfin, une nouvel intérêt était venu charmer sa vie, lorsqu'il avait pris à sa charge la fille de celle qu'il avait tant aimée, et chacun pouvait s'apercevoir que l'adoption

de cette enfant l'avait considérablement changé. La fin d'une souffrance et la perspective d'un bonheur futur, ne sauraient transformer immédiatement un homme grave en un homme gai, surtout si cet homme ne s'aperçoit pas lui-même de la fin de ses maux, ni du commencement de ses jouissances; mais le fait est que, tout insouciant que fût le docteur Ford de cette phase nouvelle en son existence, elle avait donné, à son insu, plus de vie et d'entrain à tout ce qu'il disait et à tout ce qu'il faisait. Sa démarche était plus élastique et plus légère, son accent était plus vif et plus vibrant qu'autrefois, son regard même avait plus d'éclat et de gaieté qu'il n'en avait eu depuis bien des années. Ses malades ne se lassaient pas de s'émerveiller de la vivacité et de la bonne mine qu'avait maintenant leur docteur, et se demandaient mutuellement quelle était la cause d'une transformation aussi avantageuse. Quelques-uns disaient qu'il allait sans doute se marier, mais lorsqu'une de ses patientes, plus étourdie que les autres, ou moins scrupuleuse, se hasarda un jour à faire allusion au bruit généralement répandu sur ce prochain mariage, elle reçut pour toute réponse *un regard tel, ma chère*, disait-elle en racontant sa déconvenue, que personne n'osa suivre son exemple.

D'autres prétendaient que le rapide succès qu'il avait obtenu dans sa carrière était la cause de sa satisfaction, et ses amis soutenaient volontiers cette thèse, car Ford, disaient-ils, était ambitieux et il était naturel qu'il jouît d'avoir atteint le sommet de cet arbre aux plus hautes branches duquel si peu de privilégiés ont le bonheur de s'asseoir.

Il n'avait vraiment plus rien à ambitionner, si ce n'est la charge de médecin en titre de la reine, et c'était là un honneur qu'il n'aurait pas été, je crois, très-disposé à accepter; il avait l'air de préférer mille fois la position qu'il occupait dans sa ville natale. La faculté de médecine ainsi qu'un cercle d'admirateurs le pressaient de se fixer à Londres, la métropole offrant un champ plus vaste et plus digne de ses talents et de sa science; mais il avait jus-

qu'alors fermement refusé de se lier par aucune promesse. « J'ai réussi à Rockborough, disait-il, c'est à Rockborough que je dois ma popularité; aussi longtemps donc que la bonne vieille cité aura besoin de moi, mes talents, ma science et mes soins lui seront consacrés de grand cœur. » Puis il ajoutait : « Si je trouve un homme capable d'occuper ma place et qui puisse satisfaire mes malades, alors je verrai si je veux changer de résidence. » Tels étaient les raisonnements qu'il tenait avec ses amis, mais quand il se répétait à lui-même ces divers arguments, il ajoutait invariablement cette réserve mentale : « Si l'enfant n'est plus avec moi ! »

En effet, telle était la cause réelle de son indifférence pour des propositions qui auraient eu pour conséquence immédiate l'obligation de se séparer de Pétronille ou de la conduire avec lui dans la capitale, et cette dernière alternative lui était particulièrement antipathique, car elle offrait un danger évident pour la santé et le bien-être de sa pupille.

Le bonheur de *l'enfant* (comme il continuait à l'appeler, bien qu'elle mesurât cinq pieds quatre pouces de hauteur) entraînait beaucoup plus dans ses calculs qu'il ne voulait bien l'avouer; il reconnaissait volontiers qu'il aimait cette fillette et soupirait souvent en pensant que la douce intimité qu'il avait eue avec elle serait très-probablement rompue un jour, lorsqu'elle se marierait. Il ne pouvait disconvenir, lorsqu'il interrogeait sérieusement son cœur, que ce mariage lui causerait sans doute une douleur poignante et ferait dans sa vie un très-grand vide, car il était bien seul, bien isolé. S'il s'était au moins marié à l'époque où la plupart des hommes se marient, il aurait maintenant, pour égayer son foyer domestique, une demi-douzaine de filles comme Pétronille, et pourrait peut-être espérer que sur le nombre une ou deux resteraient célibataires, et charmeraient et embelliraient ses vieux jours.

Mais c'était-là un regret inutile, un rêve frivole, qu'il fallait chasser loin de lui, ainsi que la demi-douzaine de ses filles imaginaires. Il se mettait alors à calculer com-

bien de temps il pouvait espérer voir encore en face de lui ce joyeux et charmant visage, et combien il pourrait garder avec lui, pour égayer et charmer sa demeure, cette enfant qu'il appelait *in petto* sa fille ? Quatre ans peut-être ? cinq ans, pas davantage. Eh bien ! se disait-il, elle ne subira pas la vie d'une capitale ; elle sera d'ailleurs beaucoup mieux portante et plus heureuse à Rockborough ; puis j'aurai plus de temps à lui consacrer, tant que je serai dans cette bonne ville ; alors, lorsqu'elle m'aura quitté et m'aura laissé aux soins plus ou moins délicats de ma sœur (ce qui n'est certes pas une perspective fort réjouissante), eh bien ! je penserai aux propositions de mes confrères de Londres, et je fixerai ma résidence dans la métropole.

Le docteur Ford était généralement dans sa voiture lorsqu'il se tenait ces raisonnements, et qu'il en arrivait à cette conclusion ; voulant après cela distraire son esprit des préoccupations qu'il avait au sujet de sa pupille, il s'emparait vivement du dernier numéro de la *Lancette* et tâchait, en s'occupant de graves questions d'orthopédie et de tératologie, de chasser de sa mémoire la séduisante image de Pétronille Fleming.

Elle était, en effet, séduisante cette fillette ; les étrangers se retournaient dans la rue pour la voir encore, et disaient ensuite que cette douce image hantait leur imagination. Comme elle ne peut parler des charmes de sa personne dans le simple récit qu'elle nous fait de sa vie, et qu'elle ne peut vanter les traits qu'elle voit répétés dans son miroir, nous sommes obligé de prendre la plume en ce moment pour esquisser son portrait d'une manière plus complète.

Disons d'abord qu'elle a pleinement tenu les promesses de son enfance, qu'elle unit à la douce délicatesse de sa mère les beaux traits de son père, et qu'elle ajoute à cela une expression qui lui appartient en propre, c'est-à-dire, maligne sans impertinence, innocente sans niaiserie, douce sans langueur. Son nez à la Roxelane, ses lèvres qui se relèvent délicatement aux coins, en esquisant un char-

mant sourire, et son menton légèrement pointu, dénotent chez elle une certaine légèreté de caractère, que contredit l'expression sérieuse de deux beaux yeux, ni bleus, ni gris, mais de la nuance de la violette des bois lorsqu'elle est humectée par la rosée, et possédant de noires prunelles qui se dilatent ou se contractent selon l'impression de plaisir ou de peine qu'elle éprouve dans le moment.

Sa stature s'élève au-dessus de la taille moyenne, mais elle est si admirablement proportionnée et si bien moulée, pour ainsi dire, que sa haute taille ne cause aucune surprise. Sa peau est d'une blancheur éclatante et toute marbrée de fines veines bleues. Ses cheveux, auxquels le temps a donné une teinte plus foncée, sont plutôt cuivrés que dorés, mais conservent encore des reflets rayonnants dérobés au soleil; la petite frange de cheveux bouclés qui orne l'extrême limite de son front, contraste étrangement, mais d'une manière agréable, avec ses noirs sourcils et ses cils de même nuance. Avec tout cela, Pétronille n'est point ce qu'on appelle une beauté, dans le sens rigoureux du mot; son charme réside plutôt dans son expression mobile et variée; elle est donc mieux qu'une beauté, car c'est une femme séduisante. Et cette belle dame qui lui avait souri dans la glace, certain jour que cousin Ulrich l'avait saluée du nom de *femme*, n'était point une illusion évoquée par son esprit ambitieux; non, c'était bien elle, Pétronille Fleming, qui déjà à dix-sept ans était ce qu'on pouvait appeler une belle femme.

Son éducation primitive n'avait pas été sans influence sur la vigueur et l'énergie qui caractérisaient son esprit, bien qu'on eût omis cependant dans son enfance de lui enseigner ce qui développe les facultés intellectuelles. Pendant les années qu'elle avait passées à Saltpool, elle avait appris, par le fait même qu'on la négligeait, à prendre soin d'elle-même, à tracer sa ligne de conduite, et à former son jugement sur tout ce qui se passait autour d'elle. Cette libre éducation, tout en la rendant trop indépendante et trop disposée à se révolter contre toute autorité légale, avait trempé fortement son caractère; aussi

lorsque ses idées furent tournées dans une bonne direction, parla-t-elle et agit-elle comme une personne raisonnable.

Elle était encore assez enfant dans ses manières, et je crois, en vérité, qu'elle aurait perdu la moitié de son charme, si elle n'avait pas conservé ces quelques vestiges de l'enfance; mais elle pensait plus sérieusement qu'elle ne parlait, et se montrait très-apte à adopter les idées des personnes plus âgées et plus instruites qu'elle, et à s'en pénétrer.

Elle était gaie, étourdie même, sans être frivole; elle riait ou pleurait à la plus légère provocation; mais ce qui valait mieux que tout cela, c'est qu'elle était une gentille édition diamant des opinions et sages maximes de cousin Ulrich. Il n'était donc pas étonnant qu'il eût pour elle la plus tendre affection; ce qui était plus surprenant, à mon sens, c'est qu'il ne s'aperçût pas du culte discret et inconscient qu'elle lui rendait en son âme. Il savait bien que l'enfant était reconnaissante et affectionnée, mais il s'apercevait aussi qu'elle devenait de moins en moins démonstrative dans ses témoignages d'affection, et il ne s'en étonnait guère, se disant que la chose était très-naturelle, car Pétronille n'avait eu que lui pour ami pendant un certain temps, tandis que maintenant elle en avait plusieurs, et que ses affections, en se divisant, avaient conséquemment perdu un peu de leur force. Quel n'aurait pas été l'étonnement du docteur Ford, si on lui avait dit que les sentiments de l'enfant avaient subi une transformation, qu'ils prenaient le caractère sérieux et réservé qui convient à la femme, et que lui, Ulrich, les occupait tout entier? Il se serait moqué de cette suggestion, l'aurait taxée d'extravagance, l'aurait tenue pour improbable, et aurait fini par déclarer qu'il croirait plutôt que son cœur allait lui faire défaut et déjouer sa surveillance, qu'il n'était disposé à ajouter foi à pareilles billevesées; il aurait dit cela, et n'aurait cessé de rêver à cette suggestion pendant le reste du jour.

Mais bien qu'il aimât tendrement Pétronille et qu'il n'hésitât plus maintenant à en convenir, peu d'étrangers,

néanmoins, auraient pu deviner cette affection en les voyant ensemble. D'abord le docteur Ford n'était pas un de ces hommes qui font parade de leurs sentiments en public, et s'il avait été époux et père, il aurait indubitablement réservé ses témoignages d'affection pour le sanctuaire sacré de la vie privée. En second lieu, il se souvenait trop bien des injustes traitements que sa sœur avait fait subir à Pétronille, pour ne pas craindre tout ce qui pourrait encore provoquer sa jalousie. Il y avait, il est vrai, comme une trêve entre ces deux natures opposées, mais depuis que sa pupille avait été à l'école, ces deux femmes ne s'étaient rencontrées que pendant un laps de temps assez court et séparé par de longs intervalles; et cependant, il avait surpris, même durant ces courtes visites, certains regards et entendu certaines paroles étouffées de Marcienne, qui prouvaient que le feu couvait encore sous la cendre et n'était nullement éteint. Aussi, tout en se réjouissant beaucoup du retour de sa pupille, éprouvait-il en même temps une sorte d'appréhension.

Les choses en étaient là, lorsqu'il reçut de miss Little la lettre dont Pétronille nous a déjà parlé; il prit immédiatement la résolution de faire revenir sa pupille à Rockborough. Prompt et décidé dans tout ce qu'il faisait, il ne s'arrêta pas à se demander comment miss Marcienne recevrait la nouvelle de ce retour anticipé; seulement la surprise et le mécontentement qu'il lut dans les yeux de sa sœur, lorsqu'il lui fit part de cette information, eurent-ils le don de le rendre plus pensif que de coutume pendant le reste de la soirée.

Il n'était pas seul ce soir-là, car William Bertram était son hôte en ce moment. Ce gentleman, ainsi que plusieurs amis d'Ulrich, se montrait fort disposé à profiter de la généreuse hospitalité du docteur; il avait donc engagé un de ses confrères à le remplacer à Oxley, tandis qu'il passerait une quinzaine de jours, selon sa propre invitation, chez son ami Ford à Rockborough. Il était difficile de dire comment il passait ses journées, car son hôte était trop occupé pour lui faire les honneurs de sa maison; mais le

commensal arrivait toujours, tout souriant, à l'heure du dîner, et avait, pour égayer ce repas, mille anecdotes amusantes; c'était, en un mot, un charmant convive, qui semblait ignorer complètement les noirs soucis et la sombre mélancolie; il y avait cependant en lui quelque chose de différent de ce qu'il était jadis, et cette différence intriguait le docteur Ford, bien qu'il ne pût définir en quoi elle consistait.

Il trouvait quelquefois M. Bertram plus jeune et plus léger que jamais, mais il avait toujours été un rieur, un causeur et un dandy; en un mot, il s'était toujours montré, à tous égards, le contraste parfait de son sérieux et grave ami. Mais il y avait certainement en lui, dans ce moment, une affectation de jeunesse, une manière mystérieuse de faire allusion à l'avenir, enfin, quelque chose d'étrange et d'inusité, qui frappa désagréablement le docteur, jusqu'au soir où il annonça le retour de Pétronille et où ce mystère lui fut dévoilé. M. Bertram songeait à entrer dans la vie intéressante, mais pleine d'épreuves du mariage. Et voici à peu près la manière dont il fit part de ses intentions à son hôte et ami :

La nouvelle du retour anticipé de Pétronille avait été communiquée dans l'après-midi à miss Ford, mais le docteur la répéta le soir pour l'édification particulière de Bertram; le silence avec lequel cette nouvelle fut reçue par ses deux convives lui prouva qu'ils en avaient déjà parlé ensemble, et lorsqu'il leva les yeux sur ses compagnons, il vit que sa sœur s'occupait consciencieusement à faire disparaître le contenu de son assiette, et que sa bouche sévère semblait mettre un âpre plaisir à cette mastication; il regarda ensuite Bertram et vit que son jeune vieux ami avait rugi comme un jouvenceau, et qu'il avalait successivement deux ou trois verres de vin pour dissimuler son agitation. L'air confus de l'ecclésiastique parut fort singulier à Ulrich, mais il ne s'y arrêta guère.

— Je crains bien qu'Anvers ne soit pas une place salubre pendant l'été, continua-t-il; c'est trop bas.

— Quand croyez-vous que reviendra miss Fleming? demanda Bertram.

— Dans peu, sans doute; les paquebots font deux fois le service par semaine, mais je ne sais au juste quels jours. Puis-je vous offrir encore une tranche, Bertram ?

Puis le dîner continua son cours, et la maussaderie de miss Marcienne indiquait seule que quelque chose d'inusité allait survenir. Mais quand elle eut quitté ces deux messieurs, il fut évident que son silence boudeur avait été contagieux pour son frère, car Bertram eut grand peine à l'engager dans la conversation qu'il désirait avoir avec lui depuis quelque temps.

— Vous avez l'air ennuyé ce soir, Ford ? dit-il. Quelque chose vous cause-t-il de l'inquiétude, mon vieux ?

— Non, pas que je sache, répliqua Ulrich, en faisant un effort pour paraître sociable. Je ne puis cependant disconvenir que je suis inquiet.

— Pas au sujet de miss Fleming, j'espère ? dit vivement Bertram.

— Non, non; quoique à vrai dire l'état de sa santé mérite attention, car Pétronille est très grandie et n'a pas été aussi forte en ces derniers temps que je le désirerais. Mais il est contrariant de penser qu'au moment même où elle aurait besoin de soins et de tendresse, il n'y aura ici personne pour les lui prodiguer.

— Et miss Ford ?

— Vous avez vu la manière dont elle a accueilli l'annonce du retour prochain de cette enfant; est-il probable qu'elle puisse être tendre et patiente avec elle en cas de maladie ?

— Et moi qui croyais que l'ancienne animosité entre ces deux dames avait complètement cessé ! Miss Fleming avait l'air parfaitement heureux pendant les vacances, et si vous l'aviez entendue parler de miss Ford, tandis que nous avions le plaisir de la posséder à Oxley, vous auriez conclu qu'elle éprouvait pour votre sœur les sentiments les plus affectueux. Elle nous disait souvent qu'elle l'aidait dans ses travaux pour les pauvres et qu'elle l'accompagnait dans ses visites aux indigents.

— Tout cela est très vrai, et durant les semaines que

Pétronille a passées ici, la paix a été rigoureusement observée, extérieurement du moins. D'ailleurs, Bertram, cette enfant est très docile et fait preuve d'une grande douceur de caractère.

— Tout le monde peut le voir ! s'écria chaleureusement Bertram.

— Ma sœur, de son côté, a fait, j'en conviens, quelques efforts sur elle-même afin de m'être agréable, mais on ne peut nier qu'elle ne soit terriblement jalouse de Pétronille, et disposée à considérer ce qu'elle fera ou dira sous le point de vue le plus défavorable. Vous devez savoir cela, et je ne vous apprends rien de nouveau à vous, qui êtes un ancien ami de la maison et qui connaissez toute cette affaire. Je suis inquiet de ce qui va se passer quand l'enfant reviendra définitivement chez nous.

— Mais, miss Fleming est trop honorable, trop affectionnée, trop supérieure pour faire de votre maison le théâtre de scènes perpétuelles. Si vous l'entendiez parler de vous, Ford, et de tout ce que vous avez fait pour elle, vous ne croiriez pas qu'elle puisse se laisser entraîner à vivre en guerre avec votre sœur. Elle est trop bonne, trop reconnaissante pour cela.

— Je sais déjà tout ce que vous me dites, dit Ulrich en interrompant son ami, car il lui était désagréable d'entendre même William Bertram parler si librement du caractère de l'enfant. Je sais déjà tout ce que vous venez de me dire, mais si cette bonté de l'enfant modifie un peu le cas, cela ne l'améliore guère. Pétronille souffrira seule, mais elle souffrira, et c'est cette souffrance que je voudrais lui épargner, car elle n'a que moi pour veiller à son bonheur. J'aimerais bien amener Marcienne à considérer les choses à un point de vue plus généreux.

— Je suis sûr. . . du moins vous devez en être persuadé, dit M. Bertram d'un air fort troublé et fort agité, que nous. . ., c'est-à-dire ma mère, serait charmée de recevoir miss Fleming à Oxley, aussi longtemps qu'elle voudrait y rester.

— Je vous remercie, cher ami; je connais, en effet,

d'ancienne date votre bonté et celle de votre famille, mais ce ne serait là qu'un sursis et n'arrangerait en rien les affaires. Jusqu'au jour où l'enfant se mariera, elle restera chez moi, et je lui rendrai la maison aussi gaie et aussi heureuse que possible.

— Pourquoi parlez-vous toujours de miss Fleming comme d'une enfant? demanda timidement Bertram.

— Parce que c'en est une; vous n'allez pas, j'espère, donner le nom de femme à une fillette de quinze ans!

— Mais, miss Fleming a plus de seize ans, elle est même dans sa dix-septième année, du moins à ce qu'elle m'a dit, répliqua Bertram en devenant rouge comme une cerise.

— Est-ce vrai? dit le docteur avec une indifférence affectée. Eh bien, cela ne change en rien les affaires, car, pendant plusieurs années au moins, ma demeure sera probablement la sienne.

— Vous ne prévoyez pas les probabilités d'un mariage?

— Je n'y pense seulement pas; ce serait absurde avant que pareil événement arrive.

— Et cependant miss Fleming y pense, je le parie; car c'est là le rêve de presque toutes les jeunes demoiselles.

— C'est probable, car elle n'est point au-dessus des faiblesses de son âge et de son sexe; mais je ne vois pas comment ces rêves de jeunes filles pourraient, en aucune manière, hâter l'événement. Nous devons, Bertram, nous mettre dans l'esprit qu'elle a contre elle deux points importants: absence de fortune et absence de naissance. Je ne sais ce qu'était son père, j'ignore où il est maintenant et je crains fort qu'il ne surgisse inopinément, pour inquiéter celui qui se sera attaché à sa fille. Il me faudra dévoiler tout cela à l'homme qui voudra unir son sort à celui de Pétronille.

— Je ne vois pas que ces inconvénients soient des obstacles insurmontables, dit M. Bertram en se tournant vers la table. Au fait, je... je suis venu ici, Ford, continua-t-il avec trouble et agitation; parce que..., non dans le dessein de changer d'air... mais plutôt pour... bref, afin de

vous parler... c'est-à-dire pour vous consulter sur une affaire assez semblable... ou plutôt, je ferais aussi bien de le dire tout de suite, une affaire absolument semblable à celle que vous mentionnez, et...

— Quoi, une occurrence identique à celle qui existe entre ma sœur et Pétronille ? demanda Ulrich Ford en fronçant le sourcil.

— Non, oh non ! pas cela, votre sœur n'a rien à voir à l'affaire ; il n'est question que de miss Fleming.... Vous parliez de mariage, et, pour vous dire la vérité, j'ai dernièrement pensé, c'est-à-dire j'ai pensé, depuis plusieurs mois, que ma position.... vous connaissez le presbytère, Ford, ce n'est pas une demeure trop désagréable, n'est-ce pas ? Ma paie est faible, c'est vrai, mais à la mort de ma grand'mère, mon petit revenu s'augmentera quelque peu, enfin....

— Vous avez vous-même le projet de vous marier ? dit Ulrich en commençant à voir clair dans le dédale de phrases embrouillées de son ami. Eh bien, je vous en félicite de tout mon cœur, Bertram. Et quelle est la personne honorée de votre choix ? S'il n'est pas trop indiscret et trop prématuré de vous le demander ?

— C'est justement de cette personne que je désirais vous parler, répliqua Bertram, en jouant avec son lien de serviette ; mais je croyais que vous auriez deviné qui elle était, d'après ce que j'ai déjà dit. Je conviens, avec vous, qu'elle est très jeune, et je crois bien que vous aimeriez mieux que la proposition ne soit pas encore faite ; j'avoue même que je ne vous aurais pas mentionné si promptement la chose, sans les doutes que vous avez émis à propos des désagréments, des petites persécutions, que la personne pourrait endurer ici ; j'ai pensé alors que ce serait peut-être un soulagement pour vous, si je vous faisais entrevoir mes intentions ; enfin, cher ami, j'aimerais avoir votre opinion là-dessus, et savoir si j'ai quelque chance de succès.

M. Bertram avait parlé avec beaucoup de volubilité, de trouble et d'agitation, surtout eu égard à son âge, à sa

position et à sa longue intimité avec Ulrich Ford. Mais, lorsqu'il eut fini son exposé, et qu'il attendit avec anxiété une réponse quelconque, il n'en reçut aucune.

— Je crains fort que vous n'approuviez pas mon dessein, dit-il enfin d'un air assez penaud, après un silence de quelques secondes.

— Parliez-vous de Pétronille Fleming? dit le docteur d'une voix étouffée.

— Eh oui! De quelle autre personne voulez-vous que je parle?

— Et vous vous proposez de l'épouser?

— Je vous demande la permission de lui faire ma cour, et de l'épouser ensuite, après un certain laps de temps; je fais cette démarche auprès de vous, son tuteur, afin de savoir si vous y donnez votre consentement?

— Combien y a-t-il de temps, Bertram, que nous nous connaissons?

— Ah, mais, je ne m'en souviens pas exactement; je crois, cependant, qu'il y a à peu près quinze ou seize ans.

— Autant que l'enfant compte d'années, et vous ne pensez pas qu'il y aurait, dans cette union, quelque chose d'un peu incongru, d'un peu disproportionné?

— Pas plus que dans la plupart des mariages qui se contractent aujourd'hui. Je conviens que je ne suis plus un jeune homme; mais, enfin, j'ai quatre ans de moins que vous, une santé excellente, des goûts très jeunes et des habitudes peu invétérées. On dit qu'un homme de quarante ans n'est trop vieux pour aucune femme, et je vous avoue que je ne vois rien d'insolite à épouser une jeune fille de dix-sept ans, et, si vous le voulez, je ne la réclamerai pas avant cet âge.

Ulrich Ford, qui s'était senti pâlir horriblement et s'était tourné vers la cheminée afin de cacher son trouble, finit par répondre :

— Alors, vous désirez faire votre cour à cette enfant dès qu'elle reviendra de l'école. Peut-être même la lui avez vous déjà faite?

Bertram sourit alors d'un air assez satisfait de lui-même.



— J'ai fait entrevoir à miss Fleming combien je l'admiraïs, et autant que je puis en juger, elle ne repousse pas absolument mes avances. Mais, naturellement, je n'ai pas voulu poursuivre mes avantages sans votre permission. Ford, vous lui tenez lieu de père, et nous devons nous soumettre à votre tyrannie. — Il prononça ces derniers mots avec un air de si frivole et de si joyeuse fatuité, que les nerfs de son interlocuteur en furent des plus agacés. —

— Puis, du moment que vous prévoyez des dissentiments entre miss Ford et miss Fleming, continua Bertram, j'ai pensé que vous seriez heureux de savoir que votre pupille peut changer de position, si ça lui est agréable. Enfin, lorsque je considère combien il y a de temps que nous nous connaissons, Ford, et combien il y a d'années que nous sommes amis intimes, il me semble que vous pouvez m'accorder votre pupille avec autant de confiance qu'à tout autre homme.

Depuis quelques minutes, Ulrich Ford se sentait des envies folles de sauter à la gorge de son cher ami et de l'étrangler sans autre forme de procès; mais les derniers mots de Bertram mirent en fuite le démon; aussi, au lieu de se rendre coupable d'une inqualifiable agression, le docteur s'avança-t-il vers son ami en lui tendant amicalement la main.

— Certainement, cher ami, dit-il. Pardonnez-moi si, dans la surprise que m'a causée votre proposition, j'ai oublié de la recevoir comme elle le mérite. Je suis encore tout abasourdi par cette démarche, et ne peux savoir, au juste, à quel point en sont les choses entre vous et miss Fleming. Connaît-elle l'affection que vous lui portez ?

— Non, je ne puis dire qu'elle en ait positivement connaissance, mais il se peut qu'elle l'ait devinée, car les filles sont diablement.... je veux dire merveilleusement subtiles sur ce chapitre-là; une chose est certaine, c'est que je ne lui ai jamais avoué mon amour

— Et vous ne le lui ferez pas connaître, je vous prie, au moins avant quelque temps. Elle est trop jeune pour penser à des sujets aussi graves, et je crois qu'elle ne peut juger sainement d'une proposition aussi sérieuse.

— Mais je puis continuer à venir ici, n'est-ce pas? dit Bertram d'un air assez désappointé. Pensez-y, Ford, je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.

— C'est vrai, répondit le docteur, dont le visage avait pris une expression de fatigue et d'ennui, et vous pouvez être sûr d'être toujours le bienvenu chez moi; mais si vous le voulez bien, ne parlons plus sur ce sujet aujourd'hui; vous m'avez tellement pris par surprise, et cette proposition me paraît si prématurée, que je ne suis guère en état de la discuter convenablement. Donnez-moi encore quelques jours pour me familiariser avec cette idée; je pourrai peut-être, après ce laps de temps, avoir mûrement réfléchi à la chose et avoir formé mon opinion.

— Miss Ford a plus chaleureusement approuvé ma démarche que vous ne le faites, remarqua assez étourdiment Bertram. Elle se croyait presque sûre de votre consentement et m'a même engagé à m'ouvrir tout de suite à vous.

— Vous avez déjà fait part de vos intentions à ma sœur, il paraît? répliqua froidement le docteur.— J'en suis fâché, Bertram, j'aurais préféré que vous m'eussiez parlé en premier.

Un silence de mort suivit ces paroles et dura quelques minutes, durant lesquelles Ulrich Ford, debout près de la cheminée, demeura immobile comme une statue, tandis que William Bertram, assis devant la table, s'occupait à édifier de petites pyramides de sucre sur son assiette de dessert, et s'appliquait à cette tâche comme si sa fortune ou son bonheur dépendait de la forme de ces petits monuments.

— Vous ne trouverez pas, j'espère, que je manque aux devoirs de l'hospitalité, dit enfin Ulrich Ford, si je vous prie de ne pas prolonger votre visite jusqu'au retour de ma pupille. Vu les circonstances, il est mieux que vous ne soyez pas ici quand elle arrivera. Puis, lorsque Pétronille sera bien casée à la maison, que je l'aurai guérie de son indisposition, il sera temps alors de sonder ses sentiments. En attendant, vous pouvez être parfaitement tranquille,

vous ne serez point devancé dans la cour que vous voulez faire à une enfant telle que cette écolière (et ce mot d'*enfant* fut prononcé de telle sorte, qu'il dut blesser considérablement les oreilles de son interlocuteur).

— Miss Fleming n'est pas aussi enfant que vous vous l'imaginez, répéta Bertram, et cette assertion, donnée avec tout l'air d'une profonde conviction, dut irriter autant le docteur que l'opinion contraire avait dû blesser son ami.

Un silence long et embarrassant suivit les dernières paroles de Bertram; enfin Ulrich Ford, n'y pouvant plus tenir, balbutia une excuse presque inintelligible et sortit de la chambre, puis on l'entendit bientôt après quitter la maison. Il n'avait aucune raison particulière pour sortir ce soir-là; mais il lui était impossible de rester plus longtemps vis-à-vis de l'homme qui voulait déjà lui ravir *son enfant*, et il lui était encore plus difficile de parler avec ce ravisseur, sans lui dire ce qu'il pensait de sa démarche.

Pétronille...., une fillette, une enfant..., être accordée à un homme qui avait plus du double de son âge, et dont les idées, les sentiments, les habitudes, avaient été formés avant que Pétronille sût ce que c'était que ces choses-là. Ce serait absurde, insensé, inouï! L'enfant n'avait pu aborder pareille pensée, elle n'avait même, croyait-il, pour ce qui la regardait, jamais pensé au mariage. Et cependant, il se le rappelait maintenant, Pétronille n'avait pas été, pendant les dernières vacances, ce qu'elle était autrefois; elle s'était montrée plus réservée en parlant de ses occupations et de ses études au pensionnat; elle avait été plus agitée et plus timide, lorsqu'elle s'était trouvée seule avec lui; enfin, il avait remarqué, sans pouvoir en deviner la cause, qu'un nuage de tristesse venait souvent assombrir sa radieuse figure. Était-il possible que ce fussent là les symptômes d'un amour naissant, ayant William Bertram pour objet, amour dont elle n'avait peut-être pas conscience elle-même, mais qui ne demandait qu'un soleil favorable pour s'épanouir? Son ami était-il donc si séduisant aux yeux des femmes, pour qu'une innocente créa-

ture de seize ans ne pût résister à ses fascinations? Le docteur Ford se rappelait fort bien qu'à l'époque où ils étaient ensemble à l'Université, son ami était connu sous le pseudonyme de *Beau Bertram*, pour le distinguer d'un condisciple portant le même nom; il se dit alors que Pétronille avait sans doute partagé l'opinion générale.

Si la fillette aimait réellement ce beau céladon, que pourrait-il, lui, Ulrich Ford, objecter contre ce mariage? La disproportion d'âge? mais ce ne pouvait être un obstacle sérieux; bien des unions s'étaient contractées et se contractaient encore sous de semblables auspices; quant aux autres conditions, telles que naissance, éducation, caractère, profession et fortune, Bertram était un parti fort présentable, bien qu'il se fût plaint jadis des déficits de sa position.

Il ne pouvait donc, en regard d'une position aussi honorable et aussi avantageuse, opposer pour cause de refus l'égoïste désir de conserver encore quelques années auprès de lui l'enfant qu'il avait recueillie. Pétronille était très jeune, c'est vrai; mais, enfin, bien des femmes s'étaient mariées à cet âge; d'ailleurs, s'il devait s'en séparer un jour, il valait beaucoup mieux pour lui que ce fût aussi promptement que possible. Son départ ne laisserait pas, dans ce cas-là, autant de vide dans la maison qu'il en laisserait plus tard.

Il se tenait tous ces raisonnements, le pauvre homme, mais ne pouvait parvenir à en trouver un qui le satisfît parfaitement. Il se promena à pas pressés dans les rues solitaires et silencieuses, mais retourna chez lui après cet exercice nocturne, aussi tourmenté par les pensées contradictoires qui bataillaient en son esprit, qu'il l'était une demi-heure auparavant lorsqu'il avait quitté son ami. En atteignant sa demeure, il entendit, en passant devant la chambre à manger, le sourd murmure de deux voix qui discutaient paisiblement; c'était sans doute sa sœur et M. Bertram, qui causaient ensemble, et dont les accents trouvaient une issue par les fenêtres entr'ouvertes et passaient par-dessus les caisses odoriférantes de réséda et

d'œillets qui garnissaient l'appui des croisées. Peut-être parlaient-ils de cette importante question et Marcienne administrait-elle une dose de consolation et d'encouragement à ce soupirant découragé.

Ulrich Ford sentit qu'il ne pourrait se trouver avec eux dans ce moment, qu'il n'était pas dans une situation d'esprit qui lui permit de causer avec aisance et franchise du sujet qui lui tenait tant à cœur, et même de tout autre sujet; il monta donc dans son cabinet de toilette, sans s'arrêter et sans regarder ni à droite ni à gauche. Si l'appartement dépeint l'homme, cette pièce dénotait, par son extrême simplicité, ce qu'était réellement le docteur Ford; tandis que tous les autres appartements de la maison regorgeaient d'objets de luxe, ce cabinet ne contenait que le strict nécessaire. Le parquet n'était point recouvert d'un tapis; la baignoire était grande, mais fort simple; la table de toilette n'était recouverte d'aucune draperie; les murs, enfin, étaient vierges de tout ornement. Tout parlait d'un homme plus riche de pensées que d'imagination, et qui agissait plus qu'il ne sentait. Et cependant, Dieu qui sondait son cœur et ses reins, savait qu'en ce moment le sentiment n'était point lettre morte chez cet homme. Il savait que ce soir-là, le cœur était bien travaillé, bien angoissé et bien vivant.

— A quel homme la donnerai-je donc? se disait-il en entrant dans ce petit sanctuaire et en se laissant tomber sur la chaise placée devant son lavabo; la réponse sembla lui être faite par le visage qu'il voyait en ce moment dans son miroir.

— Non, non; il est impossible que j'aie jamais eu semblable idée, se dit-il en tremblant et avec une sorte de défi. Non, c'est impossible, ce serait trop ridicule et je mériterais de devenir un objet de risée.

Telles étaient les pensées qui tourbillonnaient dans son esprit, tandis qu'il regardait fixement les traits qui étaient reflétés dans sa petite glace. Ce n'était cependant pas une figure désagréable que celle que rencontrait son regard; elle était grave et sombre, sans doute, et dans ce moment

elle était quelque peu refrignée, mais c'était une figure qui dénotait une grande force et une grande puissance intellectuelles. C'était une figure sur laquelle était empreinte une profonde bienveillance, c'était un visage, en un mot, que les femmes aiment et redoutent en même temps. Mais le propriétaire de cette tête ne se doutait pas de posséder tant de séductions, il ne les voyait que dans cette heure voilée de tristesse. A ses yeux, l'image de cet homme d'un âge plus que mûr, et qui fronçait le sourcil en le regardant, était plutôt repoussante qu'attrayante et n'avait rien à faire avec l'amour et avec le mariage; il n'était pas plus qualifié qu'Ulrich Ford pour intervenir en rien dans l'avenir de Pétronille Fleming. Comme cette dernière pensée traversait son esprit, il se leva vivement et se prépara à descendre vers son hôte.

— Quel démon, dit-il, ai-je laissé pénétrer en moi? A quel cauchemar ai-je donc été en proie pendant quelques instants? L'excès de travail et de fatigue m'a-t-il rendu fou, ou suis-je sur le point de le devenir? Et penser que j'ai laissé Bertram et ma sœur en tête à tête, pendant plus de trois quarts d'heure! Il est temps d'y mettre ordre, cela pourrait être préjudiciable à la paix future de Pétronille. Descendons à l'instant.

Puis, tout en riant à l'idée que Marcienne, avec ses yeux de moineau et sa personne ratatinée, pourrait éclipser l'éblouissante beauté de sa fille adoptive, il rejoignit ses compagnons dans la salle à manger.

II

Pétronille reprend son récit.

Je crois que j'étais réellement malade lorsque j'arrivai à Rockborough; il est certain, du moins, que je me sentais tristement disposée. Le voyage avait été fort pénible.

ble et très fatigant pour moi, et, chose fort rare, j'avais cruellement souffert du mal de mer. De plus, Fräulein Graub, mon chaperon, eut le don de m'énerver et de me harasser tellement avec sa crainte de manquer les trains et ses frayeurs d'être rançonnée par les cochers de fiacre, qu'à la fin du voyage j'étais complètement épuisée.

Je me rappelle parfaitement l'état de langueur physique et morale que j'éprouvai, lorsque nous arrivâmes devant la maison de mon cousin. Je me souviens avec quel sentiment d'apathie et d'indifférence j'attendis dans la voiture l'instant où l'on viendrait nous ouvrir la porte. Nous étions au cœur d'une chaude après-midi de juin, j'étais nonchalamment appuyée dans le fond de la voiture et regardais les fenêtres mi-closes, voilées de rideaux de dentelles, et sur l'appui desquelles étaient posées des jardinières de porcelaine bleue et blanche, où s'épanouissaient le réséda et les œillets rouges; je les regardais, dis-je, comme si cette maison m'eût été étrangère, et non mon bien aimé *chez-moi*, que je revoyais enfin. Et, lorsque Wheeler parut sur le seuil pour me recevoir et me souhaiter la bienvenue (car, malgré ma turbulente jeunesse, j'étais l'enfant gâtée de ce bon vieux serviteur), je descendis lentement de voiture, au lieu de sauter légèrement à terre comme autrefois et d'escalader les marches du perron avec une vivacité vertigineuse, qui pouvait vraiment faire croire que j'étais possédée du démon (car telle était la manière dont je faisais jadis mon entrée à la maison); au lieu de cela, je n'eus pas même la force de répondre au salut souriant, mais respectueux de Wheeler, et me traînai péniblement jusqu'à la chambre à manger, me sentant, pendant tout ce temps, des envies folles de sangloter.

Cousine Marcienne était déjà dans cette pièce et m'y attendait de pied ferme. Notre rencontre eut plutôt un caractère embarrassé que cordial, mais je n'en fus point étonnée; je me laissai donc tomber dans le premier fauteuil qui me tendit les bras, et suivis d'un regard hébété tout ce qui se passait autour de moi, sans savoir que faire et que dire.

Fräulein Graub m'avait suivie, et, debout au milieu de la chambre, témoignait une grande émotion d'être en présence d'une dame anglaise; elle tâchait, avec la douzaine de mots anglais qu'elle possédait (et qui étaient, hélas! tout son bagage littéraire en cette langue), de rendre compte de notre voyage.

Pendant cette explication, cousine Marcienne, aussi debout et placée vis-à-vis de la pauvre Allemande, la regardait fixement, sans comprendre un mot du mélange anglo-germanique qu'on lui servait, mais l'écoutait néanmoins avec une consciencieuse et muette politesse.

Je dus venir alors au secours de mon malheureux chaperon, et traduire à ma cousine les phrases anglaises, fortement trempées d'allemand, dans lesquelles la sous-maîtresse s'était lancée.

Je croyais qu'elle ne partirait jamais, car cousine Marcienne, qui connaissait et pratiquait fort bien les devoirs de l'hospitalité, avait insisté pour que ma compagne de voyage prît quelques rafraîchissements avant de nous quitter. Je la voyais donc siroter lentement le vin doux et grignoter, sans se presser, les biscuits qu'on lui avait présentés dans la cassette d'argent qui m'était bien connue, puis entremêler ces deux occupations de sentences hybrides, où l'allemand avait la plus forte part; enfin, elle mettait tant de complaisance à boire, à manger, à parler, que je commençais à craindre que la nuit n'arrivât, avant qu'elle fût suffisamment rafraîchie et restaurée.

Enfin, la chute du jour vint l'avertir qu'il était temps de partir; alors, avec force compliments, saluts, révérences et remerciements adressés à miss Ford, et une accolade finale dont elle me gratifia, et qui lui donna, j'espère, plus de satisfaction qu'à moi, Fräulein Graub remonta dans le fiacre qui l'avait patiemment attendue, et retourna à la station du chemin de fer. J'étais littéralement harassée, et je croyais que cousine Marcienne aurait pitié de mon abattement et de ma faiblesse, mais je vis bien qu'elle avait pris la résolution d'ignorer que je fusse malade.

— Allons, Pétronille, me dit-elle d'un ton vif et dégagé,

comme nous entendions encore rouler la voiture qui emportait Fräulein Graub, vous feriez bien de monter promptement à votre chambre et de veiller à ce que vos malles soient convenablement débarrassées. Vous occuperez désormais la chambre bleue, et c'est Jeanne, la seconde femme de chambre, qui sera chargée de vous servir. Vous avez encore deux heures avant le dîner, et il serait vraiment dommage de les perdre.

— Mais je suis si fatiguée, dis-je en me levant lentement.

— Vous devez l'être, en effet; tout le monde est éprouvé par cette forte chaleur. Je suis moi-même assez accablée; mais avec une forte résolution, on chasse loin de soi cette lassitude. D'ailleurs, vous savez que votre cousin n'aime pas les gens inactifs.

Je ne le savais nullement, et ne m'étais jamais aperçue qu'il eût là-dessus aucune opinion; mais cousine Marcienne savait parfaitement que le meilleur moyen d'obtenir mon obéissance était de mentionner le nom de mon tuteur. Dans la circonstance présente, elle ne pouvait employer d'argument plus magique que de parler de l'heure du dîner, car, à ce moment-là seulement, j'avais l'espoir de rencontrer cousin Ulrich, et je puis dire que jamais, je crois, je n'avais attendu cet instant avec une impatience aussi malade. Il me semblait que la vue seule de mon tuteur suffirait pour me guérir; qu'au contact de sa main, cette triste langueur cesserait de peser sur mon être, et que l'apathique indifférence que j'avais pour tout ce qui se passait autour de moi cesserait de m'oppresser.

Tout en sachant qu'il n'était jamais chez lui l'après-midi, je n'avais pu me défendre d'un sentiment pénible en arrivant, parce que cousin Ulrich n'était pas là pour me recevoir; j'étais déçue, et mon pauvre cœur en était tout gros de soupirs. Je souscrivis donc promptement à l'invitation de cousine Marcienne, et usai de toute mon énergie pour secouer ma torpeur, tant j'étais impatiente d'être prête à l'heure voulue et de le recevoir aussi convenablement que possible.

Conséquemment, je me rendis à la chambre bleue, et surveillai la manière dont on déballait mes effets, tandis que Jeanne me régalaït des divers cancans de Rockborough; mais, tout en surveillant et tout en écoutant, je ne pouvais fixer mes pensées sur aucun sujet, car ces filles du cerveau éprouvaient, elles aussi, une profonde lassitude; je ne désirais qu'une chose, revoir mon tuteur.

Je me rappelle que j'étais occupée à relever et à arranger mes cheveux, lorsque je perçus le bruit de ses pas sur l'escalier, et que j'entendis le son de sa voix; un tremblement nerveux agita alors tous mes membres, mes mains refusèrent de faire leur service et laissèrent retomber sur mes épaules ma pesante chevelure. Je faillis presque me trouver mal, en pensant qu'il était si près de moi et que je ne le voyais pas encore; aussi, me demandai-je anxieusement, lorsque je me remis à ma toilette, s'il y avait beaucoup de filles qui eussent une affection aussi ardente pour leur père que celle que j'éprouvais pour cousin Ulrich. Ce mot de père me fit souvenir du mien et du secret oppressant que j'étais obligée de garder sur sa personne.

Je m'habillai avec tant de hâte et d'agitation pour pouvoir aller le plus vite possible saluer mon tuteur, que je cassai les attaches de mon jupon de mousseline, et que je dus attendre que Jeanne réparât le dommage. Puis je vis que, grâce à ma fiévreuse émotion et à la chaleur qui régnait encore à cette heure crépusculaire, j'étais devenue cramoisie, c'est-à-dire pas du tout bonne à voir. Mais l'impatience que j'avais de revoir cousin Ulrich triompha de ma vanité, et je me rendis au salon dès que ma toilette fut terminée. Les fenêtres étaient encore ouvertes, et une gentille brise agitait doucement les rideaux de dentelle; aussi, au bout d'une minute, mes couleurs écarlates avaient-elles disparu et je me sentais même toute frissonnante. Mais cousin Ulrich n'était pas encore là.

Je me mis au piano (jamais on ne l'ouvrait pendant mon absence) et je fis entendre quelques accords, pour donner à savoir que j'étais prête et que j'attendais, mais il ne vint pas. Alors, je commençai à sentir quelque im-

patience, quelque mortification; je trouvais qu'il pourrait bien s'empreser un peu plus, puisqu'il savait que j'étais revenue à la maison. Je croyais vraiment qu'il se faisait un malin plaisir de me tourmenter. Le second appel du dîner se fit entendre et fit descendre cousine Marcienne, qui était la ponctualité incarnée.

— Cousin Ulrich n'est-il pas prêt? demandai-je avec impatience. Je suis cependant bien sûre de l'avoir entendu là-haut. Combien il met de temps à sa toilette!

— Qu'y a-t-il donc de si pressé? dit assez sèchement cousine Marcienne.

Elle se plaisait à ignorer que je prisse quelque intérêt particulier à cousin Ulrich, ou qu'il eût quelque attachement pour moi, et lorsque je montrais ouvertement mon attachement pour mon tuteur, elle m'adressait des reproches et me disait que je devenais fatigante.

— Mon frère descendra aussitôt qu'il sera prêt, ajouta-t-elle en cette occasion; mais si vous avez faim, Pétronille, pourquoi ne prendriez-vous pas un biscuit?

Mais avant que je pusse faire connaître mon indignation par une vive riposte, cousin Ulrich entra dans le salon. Je m'élançai pour courir au-devant de lui, mais quelque chose dans ses manières ou dans mon propre cœur me fit reculer, et je restai immobile au milieu de la pièce, attendant, toute rougissante et embarrassée, qu'il fit attention à ma présence.

— Eh bien! Pétronille, me dit-il avec bonté, mais moins cordialement et chaleureusement que précédemment; vous avez donc fait tort à vos professeurs d'un bon mois d'étude, mais certainement vous êtes maigrie. Nous allons tout faire pour vous rendre votre embonpoint, nous vous donnerons des bains de mer, et dans un mois vous serez redevenue vous-même. Il n'y a pas de localité meilleure que Rockborough pour rétablir les fillettes. Marcienne, êtes-vous prête? nous allons descendre, et sans ajouter un mot, il nous suivit à la salle à manger.

J'étais terriblement désappointée, moi qui avais attendu avec tant d'impatience de revoir ce cher ami; qui avais

compté sur l'accueil chaleureux et bienveillant dont il saluait toujours mon retour; qui jouissais, par anticipation, du bonheur que j'allais goûter en sa présence et me figurais le bonheur qu'il aurait à me posséder de nouveau, je n'obtenais de lui qu'une douzaine de paroles aussi banales que celles qu'il aurait pu adresser à une simple connaissance, à un indifférent même. Un corps étranger sembla monter dans ma gorge, et bien que je luttasse avec énergie contre mon émotion, je ne pus presque pas goûter aux mets qui m'étaient présentés. La conversation roula, pendant le dîner, sur les sujets les plus indifférents, mais je n'y pris aucune part, et je vis, plus d'une fois, le regard de cousin Ulrich se fixer sur moi avec sollicitude et attention, et remarquer l'inaction de ma fourchette et de mon couteau. Cependant il ne fit aucune observation jusqu'à la fin du repas; mais, au moment où j'allais quitter la chambre à manger avec cousine Marcienne, il me rappela près de lui et me dit :

— Pétronille! je veux avoir un petit entretien avec vous. Voudriez-vous passer avec moi dans mon cabinet de consultation?

Je le suivis dans la pièce où j'avais accompli mes premiers exploits, et je ne pus m'empêcher de sourire, lorsque mes yeux rencontrèrent les livres, les instruments et les bocaux, et cependant j'étais certes, bien loin d'être disposée à la gaité. Cousin Ulrich me fit asseoir sur le sofa et prit place à côté de moi.

— Eh bien, je crois que vous tremblez, dit-il en s'emparant de mon poignet pour en tâter le pouls; j'espère, cependant, que vous n'avez pas peur de moi ni de cette mystérieuse chambre, comme aux jours de votre enfance?

Mes larmes, longtemps contenues, commencèrent à couler le long de mes joues, puis, me sentant un irrésistible besoin de témoigner mon affection par quelque marque de tendresse, je saisis une des brunes et fortes mains de mon tuteur et la pressai contre mes lèvres. Il paraît que cette caresse n'eut pas le don de lui plaire, car il retira sa main assez vivement et se tint sur la réserve.

— Vos nerfs sont ébranlés, dit-il avec calme; vous vous êtes sans doute trop fatiguée, et vous avez besoin de calme et de repos. Puis il se mit à m'adresser, sur ma santé, diverses questions méthodiques et professionnelles qui faillirent me mettre hors des gonds. J'aurais voulu pouvoir me jeter à son cou et lui dire que je n'avais besoin que d'une chose pour me remettre, c'était de recevoir l'assurance que son affection pour moi n'avait point faibli; mais j'étais trop grande pour l'embrasser maintenant, trop grande et trop timide; je restai donc assise où il m'avait placée, et continuai à pleurer en silence.

— C'est bien cela, dit cousin Ulrich debout en face de moi et observant mon visage baigné de larmes, avec l'indifférence de l'homme de l'art qui constate des symptômes bien connus. Vous êtes énervée, c'est évident, et vous avez perdu vos forces. Je vais écrire pour vous une ordonnance.

Alors il s'assit à son bureau et se mit à griffonner une douzaine de mots latins, puis il sonna et dit à Wheeler de faire immédiatement porter l'ordonnance chez le pharmacien.

— La potion sera ici dans une demi-heure, et vous en prendrez une dose avant d'aller vous coucher. Et maintenant, chère Pétronille, ajouta-t-il en me donnant une petite tape amicale sur l'épaule, je vous conseille de vous retirer le plus tôt possible. Vous êtes très fatiguée de votre long voyage et avez grand besoin de passer une bonne nuit; vous verrez que demain matin tout ira mieux et que vous serez déjà une autre créature.

Il avait ouvert la porte tout en me parlant, et m'invitait ainsi à le quitter; je ne voulus point faire accentuer davantage cette invitation, et passant rapidement devant lui, je lui souhaitai une bonne nuit d'une voix bien étranglée; puis, montant aussitôt à ma chambre, je me jetai sur mon lit dans un état de désespoir difficile à décrire.

Je n'exagère pas en disant que, tout ce qui, jusqu'à ce moment, avait fait le charme et l'intérêt de ma vie, semblait à jamais obscurci et même entièrement perdu pour

moi. Mon affection pour cousin Ulrich n'était point une affection ordinaire. Ma mère avait été mon premier attachement, et j'avais reporté sur mon tuteur tout l'amour, toute la tendresse que j'éprouvais pour elle; j'éprouvais de plus, pour lui, l'admiration et la vénération que je devais à un être qui m'était tellement supérieur. J'avais de l'amitié pour Félicité d'Alvan, pour les Bertram et même un peu pour cousine Marcienne, mais toutes ces affections étaient presque réduites à néant devant le silencieux, l'immense, l'absorbant attachement que j'éprouvais pour mon tuteur. Serait-il donc vrai qu'il ne m'aimât plus? me disais-je avec angoisse et désespoir. Serait-il bien possible que j'eusse cessé d'être pour lui la personne qui l'intéresse le plus en ce monde? Oh! s'il en était ainsi, mieux vaudrait pour pauvre Pétronille aller rejoindre sa bonne mère dans le cimetière de Saltpool!

Quelle pouvait donc être la cause de ce mystérieux changement? Nous avions été si intimes, si unis, si confiants, depuis deux ans; nous avions eu, enfin, des rapports qui ressemblaient tant à ceux qu'ont ensemble un père et une fille tendrement attachés l'un à l'autre, ou, plutôt, nous avions vécu comme un frère et une sœur séparés par un certain nombre d'années mais liés par la plus douce affection; lui, écoutant avec bienveillance et sympathie ce que lui disait sa petite sœur; elle, se reposant entièrement en lui et le regardant comme son guide et comme son ange gardien.

Pendant les visites que j'avais faites aux vacances, j'avais repris mes anciennes habitudes de descendre de grand matin, même en hiver, afin de préparer le café de mon tuteur et afin de le voir et de lui parler avant sa première tournée; je l'avais même souvent attendu assez tard dans la nuit, lorsqu'il avait été retenu hors de la maison par les devoirs de sa profession, car je voulais lui rendre moi-même les petits services dont il pouvait avoir besoin. Cousin Ulrich s'était montré, dans ces moments-là, plus expansif que de coutume, il m'avait laissé lire en son cœur et voir que s'il y avait là une petite place consacrée à un

objet particulier, ce n'était que moi qui l'occupais, et qu'il n'avait qu'un but, qu'un désir en ce monde, c'était d'assurer mon bien-être et ma félicité. Ces instants-là avaient été pour moi des moments de joies sérieuses et de satisfactions immenses, et je puis dire que leur souvenir m'avait aidée à supporter mes tortures morales et m'avait consolée dans toutes mes peines, en m'assurant que, quels que fussent les malheurs qui pourraient fondre sur moi, j'aurais toujours un ami qui m'aimerait plus que toute autre personne.

Cette assurance, qui était pour moi le seul trésor que j'eusse en ce monde, devait-elle donc m'être enlevée? C'était cependant le seul trésor dont je me souciasse et que je revendiquasse comme *mien*. Devais-je donc perdre l'affection de cousin Ulrich comme j'avais perdu ma mère, et fallait-il que je fusse encore abandonnée à la merci d'un monde indifférent et quelquefois cruel?

Je ne pouvais m'expliquer le singulier changement qui s'était opéré dans les manières de mon tuteur, qu'en l'attribuant à l'altération que devait avoir subie son amitié. Lui qui m'avait toujours reçue en me faisant sentir, par la chaleureuse pression de sa main et par le regard éloquent de ses yeux, combien il éprouvait de plaisir à notre réunion, pourquoi donc était-il si différent? pourquoi parlait-il avec tant de froideur et d'indifférence? pourquoi semblait-il si peu satisfait de me revoir? Était-il fâché que je fusse revenue à la maison avant la fin du semestre? C'était impossible, car n'était-ce pas lui qui m'avait rappelée? D'ailleurs, la connaissance parfaite que j'avais de son équité me défendait de concevoir un semblable soupçon. Se pouvait-il que des bruits relatifs à ce qui s'était passé au pensionnat entre mon père et moi fussent parvenus à sa connaissance? Savait-il comment je l'avais rencontré? Et connaissait-il les rapports que j'avais eus avec M. David depuis notre entrevue?

A cette pensée, le sang monta vivement à mon visage et des larmes amères coulèrent le long de mes joues. Si cousin Ulrich, qui parlait de la sincérité comme de la base

de toutes les vertus, me croyait dissimulée et capable de le tromper, était-il étonnant que son affection se fût changée en un profond mépris et n'avait-il pas droit de me taxer de noire et basse ingratitude ?

Oh ! si j'avais pu obéir à l'impulsion de mon cœur dans cette occasion, je serais descendue aussitôt vers cousin Ulrich et lui aurais fait le complet aveu de ma folie, de ma désobéissance, de ma faiblesse ; mais le souvenir de ce que pourrait entraîner pareille confession, le secret que j'avais promis de garder, le danger qui menaçait mon père si je révélais son nom et sa résidence, me clouèrent à ma place et me firent garder le silence. J'étais disposée, j'étais même impatiente de confesser tout ce qui, dans ma vie, n'avait trait qu'à moi-même, mais j'étais liée par un serment solennel sur tout ce qui concernait mon maître de dessin, et mon caractère était encore trop fier, trop honorable pour faire bon marché de mes promesses, quelque méprisable et antipathique que fût la personne à laquelle je les avais faites.

Quelques instants de réflexion me démontrèrent cependant qu'il était peu probable que ces événements fussent connus de cousin Ulrich et qu'il était impossible que des faits semblables fussent parvenus à la connaissance de qui que ce fût. M. David et moi étions seuls possesseurs de ce fatal secret.

Le point important pour moi était de savoir si j'avais perdu l'affection de cousin Ulrich ou si je m'effrayais à tort ; la cause de son éloignement était une question secondaire. Néanmoins, si la crainte d'avoir perdu l'estime de mon tuteur ou de lui être devenue indifférente suffisait pour me rendre parfaitement misérable, que serait-ce donc si j'acquerrais la certitude de mon malheur ?

Je pleurai et pleurai tant en envisageant la question sous toutes ses faces, que je me mis dans l'impossibilité de redescendre vers mes parents, et que je fus vraiment soulagée lorsque, pour toute réponse aux excuses que j'avais envoyées présenter à cousine Marcienne, je reçus une tasse de thé et la recommandation de me coucher le plus

tôt possible. J'avais crains un moment qu'elle ne fût tentée de monter vers moi pour voir ce qui en était; mais cette fois je m'effrayais à tort, car cette attention aurait été en désaccord complet avec l'indifférence que miss Ford affectait pour tout ce que je disais ou faisais. Elle semblait même ne me considérer que comme une grande ou embarrassante écolière (ce qui était assez vrai), qui ne pensait qu'à sauter à la corde et à grignoter des bonbons (ce qui était absolument faux).

Je bus le thé que Jeanne me présenta, car j'étais brûlante de fièvre, et je lui permis, quoique à regret, de me déshabiller et d'emporter mes vêtements.

Je ne voulus pas toucher à la potion qui avait été apportée dans ma chambre, mais d'un revers de main je couchai sur le côté la fiole qui la contenait, disant que si cousin Ulrich me refusait le seul cordial qui me fût nécessaire, c'est-à-dire l'assurance de son inaltérable affection, il pouvait garder pour lui sa détestable drogue; je n'en voulais pas et je n'y toucherais pas, et si je tombais malade et mourais, eh bien! tant mieux, puisque personne ne m'aimait et que j'étais une charge et un embarras pour tout le monde.

Impatiente de me trouver seule et d'échapper aux remarques de ma servante, je congédiai Jeanne assez précipitamment et me mis au lit sans dire mes prières. Je savais que j'avais tort, et il ne m'arrivait pas souvent de me rendre coupable d'une si grave omission; mais j'étais en guerre, ce soir-là, non-seulement avec moi-même, mais encore avec tout le monde et avec toutes choses, sans en excepter le Ciel. Je fermai donc ma porte à clef, et, fiévreuse, faible et misérable, je me tournai et retournai avec angoisse sur une couche qui me semblait hérissée d'épines; la faible lueur d'un mourant crépuscule éclairait encore ma chambre et donnait des teintes passablement grises à mes méditations; l'orage était passé maintenant, et je me sentais plus offensée qu'ailligée. Je m'endormis enfin, mais passai une triste nuit, toute entrecoupée de courts sommeils remplis de rêves tumultueux et d'heures d'insomnie plus agitées encore, si possible.

Je me levai donc le lendemain, plus brisée, plus languissante encore que la veille. Cousin Ulrich n'assista point au déjeuner et je ne le vis point de toute la journée; l'heure du dîner seule eut le pouvoir de le ramener. J'étais un peu mieux alors, une promenade faite avec cousine Marcienne, dans une belle calèche découverte que cousin Ulrich avait mise à notre disposition, m'avait restaurée et rafraîchie.

Il se montra très bon pendant le dîner, immuablement bienveillant et plein d'égards, s'enquit même avec intérêt de ma santé; mais je ne pus m'empêcher d'apercevoir qu'il y avait quelque chose de moins affectueux, non dans ses manières, mais dans son regard et dans le son de sa voix; quelque chose, en un mot, qui dénotait que son affection s'était attiédie; alors, je sentis croître en moi l'amertume de mon chagrin.

Il avait à peine posé la main sur mon poignet pour consulter mon pouls, qu'il s'aperçut aussitôt que je n'avais pas suivi ses prescriptions concernant la potion qu'il m'avait ordonnée; il me reprocha aussitôt ma désobéissance.

— Vous n'avez pas touché le médicament que j'avais fait faire pour vous, dit-il.

Je rougis vivement, bien qu'il eût profité d'une absence momentanée de sa sœur pour me parler. Je n'aurais pu croire qu'il découvrirait ma désobéissance.

— Je n'ai pas besoin de médicament, dis-je avec quelque hésitation, et..., et..., c'est si amer.

— L'avez-vous goûté, Pétronille?

Je fus forcée d'avouer que la potion n'avait pas même approché de mes lèvres, et rougis en pensant que j'avais employé un subterfuge.

Cousin Ulrich en était affligé, j'en suis sûre, bien que je ne pusse le deviner que par le son de sa voix et par la teneur de ses paroles.

— Vous ne l'auriez pas trouvée aussi mauvaise que vous le craigniez; d'ailleurs, il est absolument nécessaire que vous la preniez régulièrement; au besoin même, je vous l'ordonne. Tâchez d'avoir confiance en moi, ma chère

enfant; n'ayez pas d'arrière-pensée, rien de caché, en un mot; c'est là ce qui vaut le mieux dans la vie, je ne puis être votre ami que si vous me parlez à cœur ouvert!

Oh! combien j'étais confuse, affligée, qu'il me crût capable de tergiverser et surtout de tergiverser avec lui. J'essayai de balbutier quelque excuse, mais cousin Ulrich prit ma confusion pour un sentiment de gêne.

— Ne vous troublez pas ainsi, dit-il avec douceur. C'était un conseil que je vous donnais. Cette fiole de potion importe peu, en elle-même; mais dans des circonstances plus sérieuses.... (ici il s'arrêta un moment avant de finir sa phrase), car des questions plus graves se présenteront à vous quand vous avancerez dans la vie, souvenez-vous bien, Pétronille, que la candeur est la meilleure politique dans toutes les circonstances. Il a été très fâcheux pour vous de perdre votre mère; mais ne rendez pas ce malheur plus préjudiciable que Dieu ne l'a voulu, en refusant votre confiance aux amis qu'Il vous a donnés.

Je crus alors qu'il avait appris quelque chose au sujet de ma rencontre avec mon père et qu'il était blessé que je ne lui eusse jamais mentionné cet événement. Aussi, désireuse de me justifier autant que je le pouvais, je répondis vivement :

— Oh! cousin Ulrich, si vous saviez.... »

Il posa sa main sur mes lèvres en souriant, mais je me souviens très bien que je trouvai son sourire plus triste que ne l'aurait été un soupir.

— Assez, Pétronille, je n'ai aucun désir d'apprendre un secret qui ne serait pas entièrement le vôtre. Ne vous méprenez pas sur ce que je vous ai dit; car j'ai parlé en thèse générale. Quant à cette potion si amère, mais que vous n'avez pas goûtée, voulez-vous me promettre de ne pas la trouver plus désagréable qu'elle ne l'est en effet, de faire tout ce que vous pourrez pour cela, et de la prendre bien régulièrement? Je ne vous l'aurais pas ordonnée, si cela n'avait été pour votre bien.

Je le lui promis de grand cœur, touchée que j'étais de le voir me demander comme une faveur, ce qu'il était en

droit d'exiger comme un devoir. Mais cette conversation me laissa fort inquiète; je ne pouvais me défendre de penser que cousin Ulrich avait fait allusion aux informations que j'avais reçues à propos de mon père, et néanmoins, je n'osai pas dire un mot qui l'invitât à parler sur ce sujet. Cousine Marcienne, en rentrant en ce moment dans la chambre, vint mettre un terme à notre entretien.

Un ou deux jours après, je crus avoir découvert la cause du changement survenu chez cousin Ulrich; mais cette découverte ne contribua guère à me tranquilliser.

Notre voiture, qui était une élégante et légère barouche, était pour nous la source de charmantes jouissances, et nous en profitions toutes les après-midi. Je partageais alors toutes les promenades de cousine Marcienne; cette condescendance lui était-elle inspirée par quelque commencement d'amitié pour moi, ou lui était-elle imposée par des ordres formels de cousin Ulrich? C'est ce que je ne pouvais savoir exactement, mais la chose était agréable et j'en profitais volontiers; seulement, j'aurais préféré que nous ne gaspillions pas les beaux jours dont nous jouissions en ce moment, à aller faire des visites chez des dames claquemurées dans des salons soigneusement fermés et capitonnés. Mais la sociabilité de cousine Marcienne, ou le plaisir orgueilleux qu'elle éprouvait à faire parade de sa nouvelle calèche, attelée de deux chevaux pur sang, la portait à cette époque à faire beaucoup de visites.

Je me rappelle fort bien l'impression d'ennui et de contrariété que j'éprouvai certain jour où nous nous arrêtâmes devant une maison de modeste apparence, occupée par miss Upjohn; j'avais, ce jour-là, un mal de tête des plus violents, et je me sentais plus faible et plus languissante que je ne l'avais encore été.

À mon grand désappointement, on nous répondit que : « Mademoiselle était chez elle et serait charmée de nous recevoir. »

Je regardai ma cousine d'un air suppliant, pour qu'elle me laissât dans la voiture, mais elle ne voulut pas en entendre parler; car elle tenait beaucoup à ce que je l'accompagnasse dans les visites qu'elle faisait à ses amies.

Je dus donc me soumettre (je n'avais rien de mieux à faire), et suivis à grand'peine son pas agile et saccadé. Je n'avais pas encore vu miss Upjohn avant cette visite, et ne pus faire mentalement son portrait, que lorsqu'une fois les premières salutations échangées, elle put persuader à un énorme chien de Poméranie, aussi grand que gros, de cesser ses aboiements inhospitaliers et de renoncer à ses attaques hargneuses contre nos robes et nos jambes.

Puisque nous parlons de cet ami de l'homme, ou plutôt de la vieille demoiselle, nous dirons, pour n'y pas revenir, qu'il répondait au nom français de *Fidèle*; prononcé fiddle (violon) par sa maîtresse, cela semblait, au premier moment, une contre-vérité, la voix du cerbère ne ressemblant guère aux doux accents d'un Stradivarius.

Quand donc il nous fut permis de nous asseoir, je pus observer enfin l'amie de cœur de cousine Marcienne. C'était une personne d'âge mûr, assez fanée, assez passée, fermant toujours les yeux avec un air de componction, toutes les fois qu'elle usait de la parole, et ne parlant jamais que *sotto voce*. Il était vraiment fâcheux que *Fiddle* n'imitât point l'exemple donné par sa maîtresse, et forçât ainsi miss Upjohn à s'interrompre toutes les deux minutes pour imposer silence aux discours discordants que nous tenait en son langage cet odieux favori.

Après quelques mots échangés entre miss Upjohn et cousine, je compris aussitôt qu'elles étaient amies intimes; car elles s'appelaient par leurs petits noms et minaudaient de charmantes caresses, comme auraient pu le faire de jeunes pensionnaires.

Elles s'occupèrent d'abord des derniers *on dit* en circulation à Rockborough, les commentèrent et les liquidèrent; puis parlèrent avec force pathos d'un cas de divorce occupant plus de la moitié d'un journal quotidien; il fallait voir alors les gestes pathétiques de ces deux dames, leurs mains levées vers le ciel (c'est-à-dire, le plafond), et leurs yeux suivant la même direction. Puis, miss Upjohn entama un sujet dont la seule mention me fit prêter une oreille attentive à tout ce qu'on allait dire. Parfaitement abritée

derrière un numéro de l'*Illustration anglaise*, je pus écouter tout à mon aise et le cœur palpitant d'anxiété, ce que disaient tout bas les deux vieilles demoiselles.

— Mais, je vous prie, chère, qu'y a-t-il de vrai dans ce que j'ai entendu dire sur ce cher docteur? (Taisez-vous! Fiddle, petit chien ne doit pas faire de bruit, lorsque maîtresse parle.) J'étais chez mistress Hunter hier au soir, vous savez que nous prenons souvent le thé l'une chez l'autre (à bas! Monsieur, à bas! petit sot de Fiddle), et elle disait combien miss Samwell trouvait le docteur changé à son avantage, et l'on ne peut guère récuser son jugement; car elle le voit assez souvent, la pauvre chère demoiselle.

Alors miss Tracey, qui se trouvait avec nous en ce moment, a dit (soyez donc tranquille, Fiddle, ou point de sucre pour Fiddle ce soir), miss Tracey a dit: j'ai entendu répéter qu'il y avait une bonne raison pour cet heureux changement, et que, dans peu, il y aurait du nouveau à Wessex-House (c'était le nom de la demeure de cousin Ulrich).

En entendant cela, je redoublai d'attention, car les dames causaient à voix basse, mais comme je m'abritais soigneusement derrière mon journal, cousine Marcienne me crut complètement absorbée par son contenu, et se montra même moins prudente qu'elle ne l'aurait été sans cela.

— Il serait bien à désirer que les gens ne s'occupent pas ainsi de nos affaires, dit-elle d'un air mécontent.

En vérité, une épingle ne saurait tomber dans Rockborough, sans qu'il en soit immédiatement question dans toute la ville.

— Il y a donc quelque chose dans ces *on dit?* répondit miss Upjohn, avec un accent qui dénotait un secret désappointement.

— Je ne dis pas cela; d'ailleurs, si le fait existait, ce n'est pas moi qui divulguerais les affaires de mon frère. Ce n'est point un jeune homme, vous le savez fort bien, chère Mathilde, et les hommes faits ne sont point du tout disposés à ce qu'on se mêle de questions aussi délicates.

Ainsi la chose peut être vraie ou peut être inexacte; dans tous les cas, c'est un événement qui ne regarde pas le présent, mais bien l'avenir.

— Et auquel on peut s'attendre? dit miss Upjohn avec quelque anxiété.

— Au contraire, ma chère, et je vous autorise à démentir cette nouvelle. Il n'y a rien de fait, vous pouvez m'en croire; et jusqu'à ce jour-là, moins on écouterait les cancans de Rockborough, mieux on s'en trouvera.

— Ah, oui, mais je sais maintenant à quoi l'on doit s'attendre; bien, bien, il en est toujours ainsi dans ce monde.... tout change autour de nous (silence, Fiddle, tenez-vous tout de suite tranquille, Monsieur). Néanmoins, il n'en sera pas ainsi de notre affection, ma chère amie, vous ne changerez pas, n'est-ce pas?

Là-dessus miss Upjohn tomba dans un état si faible, si langoureux, si larmoyant, si sentimental, que je la soupçonnai d'avoir entretenu quelque espérance matrimoniale au sujet de cousin Ulrich, espérance que venaient de mettre à néant les équivoques protestations de son amie.

Je fus bientôt tirée de la rêverie dans laquelle cette conversation m'avait fait tomber, par la voix de cousine Marcienne, qui m'annonçait son intention de prendre congé et me priait de revenir avec elle à la maison.

— Mais, bon Dieu, qu'avez-vous, mon enfant? s'écria-t-elle après avoir jeté un regard sur ma personne. Comme vous êtes pâle! Avez-vous eu trop chaud dans cette chambre? Vous auriez dû nous en avertir.

— Ma tête, dis-je en portant la main à mon front brûlant et à mes tempes palpitantes.

— En souffrez-vous donc si cruellement? Comme c'est contrariant! moi qui comptais aller chez miss Hayden et chez miss Litchfield cette après-midi. Préférez-vous que je vous laisse en passant à la maison, Pétronille?

— Oh, oui! je le préfère de beaucoup. Laissez-moi rentrer chez nous et m'y reposer, cousine Marcienne. Je sens que je ne puis rester dehors et supporter les rayons du soleil.

On accéda aussitôt à mon désir, et la voiture me reconduisit à Wessex-House, où je pus méditer en paix sur l'étrange nouvelle que je venais d'apprendre ou plutôt de surprendre.

En paix! Existe-t-il réellement un bien semblable sur cette terre? ou le mot n'est-il qu'une raillerie amère des sentiments qui nous agitent ici-bas?

Je ne pouvais m'être méprise sur la portée de la conversation que j'avais entendue, ni me refuser à reconnaître la possibilité du mariage prochain de cousin Ulrich.

C'est une chose étrange à dire, mais la probabilité de ce mariage n'avait jamais abordé ma pensée. J'avais toujours considéré mon tuteur comme tellement vieux, ou plutôt comme ayant passé depuis si longtemps l'âge des amours et des sentiments juvéniles; je le tenais enfin comme tellement prédestiné à rester toujours ce qu'il était, c'est-à-dire seul maître de Wessex-House, avec cousine Marcienne et moi, pour conduire son ménage et lui rendre des soins, que je ne pouvais m'habituer à l'idée qu'il amènerait une femme pour vivre avec nous, une femme qui serait pour lui beaucoup plus que nous, et qui occuperait dans la maison une place beaucoup plus importante que la nôtre. Non, cela ne se pouvait pas; cela me semblait inouï, contre nature même.

Cousin Ulrich marié? ayant une femme qui aurait le droit de l'accueillir la première, lorsqu'il rentrerait au logis; ayant peut-être de petits enfants qui acclameraient le retour de leur père, et crieraient de leurs voix argentines: « Voici papa! papa est revenu. » Non, non, semblable rôle était en opposition complète avec son caractère. Il fallait d'abord qu'il changeât de nature!

Je croirais plutôt le pape capable de danser la gavotte devant moi, que de voir cousin Ulrich avec femme et enfants.

Mais cousine Marcienne a certainement dit que la chose pourrait fort bien arriver. Supposons donc qu'elle soit décidée. Comment devais-je regarder la femme que cousin Ulrich allait aimer? Quel sentiment éprouverais-je pour la

nouvelle cousine qu'il allait me présenter ? Devrai-je, pourrai-je avoir aussi de l'affection pour elle ?

Mon cœur jaloux, ulcéré, courroucé, cria tout de suite :
Non !

Je croyais plutôt que je la détesterais, lorsque je la verrais venir en souriant et en minaudant prendre le haut bout de la table, et lorsqu'elle nous commanderait, nous gouvernerait ; je sentais que je serais crispée, lorsque je l'entendrais donner des ordres sur l'heure à laquelle elle voulait la voiture et sur la direction qu'elle devait prendre. Je sentais que je la détesterais, quand je la verrais prendre place à côté de mon tuteur, et que je la verrais user du droit de tenir ses vêtements en ordre et lui préparer son café le matin. Oui, oui, je la haïrais, c'était une chose certaine. Mais je me représentais alors cousin Ulrich, me regardant d'un air grave et plein de reproches, et je pensais qu'il serait bien triste en me voyant si méchante, et en constatant chez sa fille adoptive, pour laquelle il avait tant fait, autant de mauvais vouloir, de rudesse et de malveillance à l'égard de la personne qu'il aimait et qu'il avait choisie. Oh, non, non ! si ce mariage doit avoir lieu, ce qu'à Dieu ne plaise, m'écriai-je, je tâcherai d'être bonne, douce, obéissante ; non par amour pour elle, mais par amour pour lui. Puis, il était probable que cette femme qui l'apprécierait, sans doute, et l'aimerait certainement (et il ne saurait en prendre une autre), devait avoir du bon en elle. Le fait même d'aimer cousin Ulrich et d'en être aimée devait la rendre une personne supérieure et bonne. Car il était si excellent, si supérieur aux autres mortels, tellement différent d'autres hommes, tels que M. Bertram, mes oncles et mon pauvre père. Comment une femme pouvait-elle se défendre de l'aimer ? Toutes les dames de Rockborough n'étaient-elles pas à ses pieds ? Alors, par une inconséquence digne de mon esprit illogique, j'en vins à me demander comment ce mariage n'avait pas eu lieu depuis longtemps ?

Quel homme existait-il en ces lieux, qui fût meilleur, plus affectueux, plus doux et plus savant qu'il ne l'était ?

Quel autre avait plus de patience ? autant de courtoisie, autant de bienveillance ? Quel autre ami était venu au secours de ma pauvre mère, et s'était empressé de protéger l'orpheline ?

À quel autre pouvais-je m'adresser pour de sages conseils et de paternelles directions ? Où trouver ailleurs une maison que je pusse appeler la mienne, comme j'appelais celle de mon tuteur ? A cette pensée, la différence que ce mariage allait apporter dans son affection pour moi, le changement que ce projet même avait effectué dans son attachement (car je ne pouvais à présent attribuer à nulle autre cause le refroidissement que je lisais en ses manières), tout cela me causait une douleur poignante.

Je voyais tout maintenant, je comprenais tout. Cette femme, quelle qu'elle fût, s'était déjà glissée entre sa pupille et lui ; et il n'avait plus d'affection extra à me consacrer. Elle occupait ses pensées, son temps, ses sentiments. Elle goûtait à la fête que son cœur lui donnait, et il n'y avait plus que de misérables miettes pour les autres.

Oh ! combien je priais le ciel de me rappeler à lui ! Par moments, je haïssais tant cette femme, cette rivale imaginaire, que j'aurais voulu la voir, étendue là, sur mon lit, et transpercée d'un poignard que je lui aurais enfoncé dans le cœur ! Le moment qui suivait, je pleurais en constatant la basse ingratitude de ma nature, et je demandais pardon, en imagination, à mon tuteur, pour avoir conçu de si coupables pensées à propos de la femme qui lui était chère. Je pleurais, je sanglotais, je me torturais à plaisir par mes soupçons et mes craintes, au point que mon mal de tête s'en accrût considérablement et se transforma en fièvre ardente. Je fus ensuite sérieusement malade.

III

Pétronille continue son récit.

La dernière chose que je me rappelle dans la crise qui précéda ma maladie, c'est que je me démenais sur mon

lit comme une insensée et que je sanglotais amèrement en pensant au mariage probable de cousin Ulrich. Bien qu'il s'écoulât encore deux jours avant que je perdisse entièrement connaissance, ce laps de temps, entre le demi-délire qui m'agitait et l'état inconscient dans lequel je tombai ensuite, est totalement effacé de ma mémoire. Toute une semaine de mon existence fut donc pour moi comme si elle n'avait pas été; mais je me souviens du moment où je repris possession de mes sens, aussi distinctement que si l'événement datait seulement d'hier.

L'après-midi approchait de sa fin, lorsque je revins à la vie et à la conscience de moi-même; le soleil était fort bas à l'horizon, et les oiseaux gazouillaient doucement, comme ils le font au commencement et à la fin d'une chaude journée d'été. Il me semblait que je sortais d'un profond sommeil, et je sentais, en même temps, que quelque chose d'extraordinaire m'était arrivé; car mon corps me paraissait aussi lourd que du plomb, et ma tête était si faible que je ne croyais pas pouvoir la soulever de dessus mes oreillers; toutefois, je n'éprouvais aucune envie de demander pourquoi j'étais dans mon lit, et ce que j'avais eu, pour y être encore couchée.

Mais, lorsque je pus lever mes paupières appesanties, et regarder autour de moi, je rencontrai le regard de Jeanne fixé sur ma personne; ma jeune femme de chambre était assise au pied de mon lit, et s'occupait à un ouvrage d'aiguille. Je crois qu'elle devina aussitôt, d'après l'expression de mes yeux, que mon intelligence et ma raison étaient revenues.

— Miss Pétronille, dit-elle, toute émue et presque craintive.

— Eh bien, Jeanne? lui répondis-je, d'une voix qui me surprit moi-même, tant elle était rauque et faible.

Je suppose que j'ai été malade? Est-il déjà tard?

— Ah, Mademoiselle, quel bonheur de vous entendre dire des paroles sensées! Vous avez été si mal toute cette semaine! Et tout en parlant, Jeanne tira le cordon de la sonnette, et cet appel fit monter immédiatement cousine Marcienne dans ma chambre.

Elle échangea quelques paroles avec la servante, puis s'approcha de mon chevet.

— Ainsi, vous êtes mieux ? ma chère Pétronille, dit-elle avec un accent si extraordinairement affectueux, que j'en conclus aussitôt que j'avais été bien, mais bien malade. C'est fort heureux, et vous devez être reconnaissante de votre retour à la vie. Eprenez-vous le désir de prendre quelque chose ?

— Je voudrais du thé, murmurai-je, car mes lèvres et ma langue étaient parfaitement desséchées.

— Du thé avec quelques tranches de pain rôties. Allez vite, Jeanne, et remontez avec cela, le plus tôt possible; je resterai auprès de miss Fleming jusqu'à votre retour.

Puis, elle s'assit auprès de moi, tandis que je fermais de nouveau les yeux, car la douce lumière du soir suffisait même pour les fatiguer. Le thé et les rôties me furent promptement apportés, et lorsque j'eus avalé une tasse de cet excellent breuvage, je me sentis l'envie et la force de manger une des rôties sèches qui l'accompagnaient; puis, je m'assoupis de nouveau et je sentis comme une vie nouvelle circuler dans mes veines.

Lorsque je me réveillai, la lampe était allumée, et j'entendis quelqu'un qui parlait en tenant la porte entre-bâillée, et disait :

— Je crois qu'elle est endormie, mais vous pouvez entrer pour la voir.

— Oh, non, non, non ! m'écriai-je avec un accent suppliant. Un sentiment de honte, de crainte, de modestie, s'emparant soudain de mon esprit. Je ne me rappelle pas si j'avais rêvé, ou si pendant mon court sommeil les forces m'étaient suffisamment revenues pour rendre un effort de mémoire, relativement facile; mais le fait est que, lorsque j'entendis cousine Marcienne chuchoter, je devinai aussitôt qu'elle parlait à son frère et qu'elle l'engageait à entrer. Alors, le souvenir des soupçons, des craintes et des sentiments douloureux que j'avais éprouvés au sujet de mon tuteur, assaillit avec force mon esprit; à ce souvenir se joignit encore une fausse honte et une sorte de répu-

gnance d'être vue en l'état où j'étais alors. Il n'est donc pas étonnant que ces diverses impressions concourussent toutes à me faire prononcer avec énergie ces trois monosyllabes négatifs. Mais cousine Marcienne sembla fort offensée d'une protestation qui lui paraissait le comble de l'absurdité.

— Que chantez-vous là ? demanda-t-elle assez sèchement. C'est seulement votre cousin Ulrich venant vous faire sa visite du soir.

— Oh, ne le laissez pas entrer, cousine Marcienne ! m'écriai-je en me cramponnant à elle, et en tremblant de tous mes membres. Je ne puis le voir ; vraiment, je ne le puis. Je suis trop malade pour recevoir qui que ce soit.

— Trop malade pour recevoir votre docteur ? Allons, voyons, enfant, quelle folie nous contez-vous là ? Plus vous êtes malade, plus la présence de votre médecin est nécessaire. Allons, recouchez-vous tout de suite, je vais arranger vos draps et votre courte-pointe ; puis, vous recevrez votre cousin ; son temps est trop précieux pour que vous le lui fassiez perdre ainsi.

Je fis ce qu'elle désirait, mais j'ensevelis aussitôt mon visage sous les oreillers et me mis sottement à pleurer.

— Je ne peux pas le voir, cela n'est pas nécessaire, d'ailleurs. Dites-lui de s'en aller.

Mais cousine Marcienne ne voulait pas céder à un pareil caprice.

— Elle est encore bien faible, dit-elle tout bas en retournant vers la porte entr'ouverte. Elle a encore beaucoup de fièvre, et vous feriez mieux d'entrer tout de suite et d'en finir avec cet enfantillage.

— Mais, si elle se refuse à me voir, répondit cousin Ulrich avec un accent d'une douceur infinie, mais où je crus démêler une teinte de tristesse.

Oh ! combien mon cœur tressaillit en entendant le son de cette voix. Je désirais et je redoutais en même temps de revoir le bon visage de mon cher tuteur. Chaque artère de mon corps éprouvait en ce moment des pulsations désordonnées, j'étais toute tremblante, et j'eus même une es-

pèce de défaillance causée par la violence de mes émotions, mais la réponse de cousine Marcienne fut comme un excellent tonique pour ramener mes esprits abattus.

— Elle se refuse à vous voir, dites-vous ? Cela n'a pas le sens commun. Elle s'est mis dans la tête d'être abandonnée à elle-même; mais vous n'êtes pas, je pense, assez débonnaire pour lui permettre pareil caprice ?

— Non, sans doute, si ma présence était nécessaire; mais, d'après ce que vous me dites, il n'y a pas de raison impérieuse pour la voir ce soir. Je préfère, d'ailleurs, qu'elle ne soit pas tourmentée. Continuez à lui administrer la même potion; puis donnez-lui du thé et des rôties toutes les fois qu'elle en demandera. Et vous verrez qu'elle se sentira mieux disposée demain.

— Alors, vous vous en allez réellement sans la voir ?

— Non, je ne la verrai pas ce soir, à moins qu'il ne s'opère un changement inquiétant, auquel cas vous me ferez appeler. Jeanne la veillera cette nuit, je pense ?

— Eh bien, je crois que je n'ai pas entendu de toute ma vie de pareilles niaiseries, soit de votre part, soit de la sienne, s'écria miss Marcienne; et je pense qu'à présent elle va être gâtée plus que jamais, sous prétexte qu'elle est malade.

Mais un bruit de pas qui s'éloignaient graduellement fut, en fait de réponse, tout ce que j'entendis de cousin Ulrich.

Je me sentis affligée alors de ne pas l'avoir vu, et je tâchai de m'excuser auprès de cousine Marcienne, mais elle me parut pas disposée à m'entendre.

— C'est fait maintenant, répondit-elle d'un ton assez sec. Il ne sert plus à rien d'en parler. J'espère, cependant, que vous serez un peu plus raisonnable demain matin. En vérité, si tout le monde se conduisait aussi sottement que vous, les médecins feraient aussi bien de renoncer à leur profession; car il est tout à fait impossible de traiter un malade à travers une cloison.

Je vis alors que je m'étais montrée sottement déraisonnable, et que j'avais fait bien des simagrées, bien des ma-

nières pour rien; et néanmoins, toutes les fois que je pensais à rencontrer de nouveau le regard de cousin Ulrich, le même sentiment de fausse honte, de trouble et d'angoisse, s'emparait de nouveau de tout mon être, et je m'endormis ce soir-là en redoutant le lendemain qui me mettrait en présence de la personne que j'aimais le plus en ce monde. Mon esprit présentait un étrange chaos en ce moment-là, et les pensées les plus contradictoires s'y heurtaient dans le pêle-mêle le plus désordonné.

Je constatais cet état, tout en sentant que ma raison et mon intelligence n'étaient pas encore assez fortes pour se débarrasser des voiles qui les enveloppaient.

Mais, lorsque je me réveillai le lendemain matin, une bonne partie de mon accablement avait déjà disparu. Le soleil pénétrait joyeusement à travers mes persiennes et se jouait sur les tentures rose-perse de ma chambre à coucher; tout en un mot semblait sourire à mon réveil et à ma résurrection. Jeanne, debout auprès de moi, attendait la fin de mon sommeil pour me présenter mon déjeuner.

Il n'est personne, je crois, qui n'ait éprouvé ce sentiment de gratitude et de bien-être que nous ressentons, lorsque nous saluons notre retour à la vie et à la santé, ce sentiment enfin de douce quiétude qui règne en nous pendant cette phase qui suit la maladie et précède la convalescence, et durant laquelle on ne fait aucun appel à nos forces et à notre énergie, période enfin où nous n'avons pas encore à constater notre faiblesse en reprenant, en chancelant, nos devoirs quotidiens.

J'étais alors sous l'influence de cette douce langueur, je ne demandais qu'à rester bien tranquille dans mon lit, et qu'à me laisser soigner, servir et dorloter à plaisir; je n'avais aucune velléité de désobéissance, et j'avais, en même temps, repris assez de forces pour trouver un délicieux plaisir dans mon inaction.

Je jouis pleinement de mon simple déjeuner et de mes ablutions, et j'éprouvai même un sensible plaisir à sentir le peigne et la brosse passer sur mes cheveux enchevêtrés;

puis, fatiguée par cette petite toilette, je laissai retomber ma tête sur les oreillers, et j'attendis avec anxiété le moment où j'entendrais la voix de cousin Ulrich. Car j'étais aussi impatiente de le voir maintenant, que j'avais marqué de répulsion la veille; et je ne pouvais même comprendre comment j'avais pu être assez sotte pour repousser une chose que j'avais toujours regardée comme ma plus grande jouissance. Chaque bruit de pas sur l'escalier me faisait tressaillir, chaque porte qui s'ouvrait ou se fermait faisait monter à mes joues de subites rougeurs, et j'attendais avec une palpitante anxiété qu'un coup frappé à la porte de ma chambre annonçât la visite de mon tuteur. Ce fut dans cette disposition d'esprit que cousine Marcienne me surprit, lorsqu'elle vint me faire sa première visite.

— Oh, Dieu! quelle heureuse métamorphose! s'écria-t-elle en m'apercevant. Vous avez repris toute votre bonne mine, Pétronille, vous n'êtes vraiment pas la même qu'hier.

— Miss Fleming a parfaitement dormi, dit alors la servante; elle n'a pas bougé de toute la nuit, et j'ai même eu de la peine à la réveiller pour lui faire prendre sa potion. Puis, elle a mangé son déjeuner de très bon appétit, n'est-ce pas, miss?

— Oh, tout le monde peut voir qu'elle est beaucoup mieux, répliqua ma cousine. Je croirais presque, en vérité, que ses joues sont plus pleines. Bien, Pétronille, je vais descendre pour apprendre cette bonne nouvelle à mon frère; car il attend mon rapport avant de commencer ses visites.

— Mon cousin s'en va-t-il déjà? demandai-je avec un air assez désappointé. Mais cousine Marcienne n'avait jamais été prompte à deviner les sentiments des autres.

— Oui, il partira dès qu'il saura comment vous vous trouvez. Il serait bien monté lui-même, si vous n'aviez pas montré une si grande répugnance à le recevoir. C'était bien étrange de votre part, Pétronille, et je ne vous ai vraiment pas comprise, je vous l'avoue.

— Je suis bien fâchée... commençai-je à dire; mais ma cousine s'était déjà glissée hors de la chambre avant que j'eusse fini ma phrase; puis, une minute après, j'entendis le brougham de mon cousin qui s'éloignait de la maison.

Oh! combien je me sentis défaillir, en entendant s'éloigner le véhicule qui emportait mon docteur. Oh! combien je me trouvais insensée de m'être montrée si rebelle à l'affection que Dieu avait placée en mon âme.

Je n'éprouvai plus aucune jouissance pendant le reste de la matinée; j'avais attendu sa visite avec tant d'impatience, je m'étais sentie si assurée de le voir, et d'éprouver, en recevant son bienveillant salut, comme un rafraîchissement dans tout mon être; je m'étais même bercée de l'espoir d'obtenir l'assurance qu'il ne voulait nullement placer un être quelconque entre sa fille d'adoption et lui, et je sentais que cette promesse assurait du même coup et ma guérison et mon bonheur à venir.

Mais, lorsque je vis tous mes châteaux en Espagne s'écrouler comme des maisons de cartes, j'en éprouvai un désappointement approchant de l'absurdité. Toutes les forces que je croyais avoir reconquises, et qui étaient un peu factices, s'évanouirent comme un fantôme, et je restai pendant plusieurs heures dans un état de complet abattement, qui n'apporta pas même avec lui les bienfaits du sommeil. Puis, espérant contre toute espérance, que mon cousin reviendrait inopinément, mes joues commencèrent de nouveau à s'empourprer des couleurs de la fièvre, et mes yeux se voilèrent et s'éraillèrent pitoyablement. Dans l'après-midi, miss Ford m'adressa enfin cette question ironique :

— Puis-je vous demander, Pétronille, jusqu'à quand vous prétendez jouer cette mauvaise comédie, à propos de mon frère? Vous me semblez beaucoup moins bien cette après-midi, et je vous assure que, si vous refusez encore d'admettre auprès de vous votre cousin, je serai obligée d'appeler M. Austin. Je ne puis supporter seule la responsabilité de votre maladie.

Alors, chose étrange à dire, l'impatience que j'avais éprouvée pendant toute la journée de voir cousin Ulrich

avait complètement disparu. Je me sentais même peu disposée à être le sujet de ses observations. Mais je n'osais exprimer ma pensée, car miss Marcienne parlait trop sérieusement.

— Eh bien, voyons, que décidez-vous? Quoiqu'il me semble vraiment absurde de demander l'opinion d'une enfant telle que vous. Votre cousin sera bientôt de retour; dois-je l'appeler, ou bien dois-je demander M. Austin?

— Oh! appelez cousin Ulrich, répondis-je en tremblant de tous mes membres.

Il fit donc son entrée dans ma chambre; la nuit était déjà descendue sur la terre, et le temps était assez frais et gris. Oh! combien de choses j'aurais eu à lui dire!

Et cependant, quand, après les premières salutations, il s'assit près de mon lit et prit une de mes mains dans la sienne, je fermai les yeux et je restai complètement silencieuse.

— Qu'avez-vous donc fait pour vous agiter ainsi? me demanda-t-il après m'avoir tâté le pouls.

— Je ne sais pas. Oh, rien! répondis-je tout bas, bien que mon cœur battit à rompre, tandis que je parlais, et que des larmes commençassent même à couler le long de mes joues.

— Vous avez, j'espère, tout ce que vous désirez, ma chère enfant? dit-il affectueusement.

— Oui, tout.

— Vous n'avez aucune chose qui vous fasse de la peine?

— Non.

— Vous vous sentez probablement très malade et très faible; mais il ne faut pas perdre courage. Vous avez eu une violente attaque de fièvre, et vous serez encore faible pendant quelques jours. Mais j'espère que, si ce beau temps continue, nous pourrons vous faire faire bientôt de gentilles promenades en voiture; alors, vous verrez que vous reprendrez vos forces aussi promptement que vous les avez perdues. Pourquoi tenez-vous constamment les yeux fermés? La lumière est-elle trop éclatante pour vous?

— Ils sont très faibles, et je ne puis lire, murmurai-je.

— Et vous ne devez pas même essayer de le faire. Jeanne ne peut-elle vous faire une lecture ?

— Oui, mais elle lit d'une manière si monotone, que c'est une souffrance pour moi de l'écouter.

— En effet, mais être privée de toute distraction intellectuelle, est chose assez dure à supporter, dit-il avec un accent plein de sympathie.

Nous restâmes un instant silencieux; car la même pensée était venue à notre esprit. Cousine Marcienne était la personne qui aurait pu me faire ce petit plaisir; mais il ne me serait pas plus venu à l'idée de lui demander ce service, qu'il ne serait venu à la pensée de cousin Ulrich de lui en faire la proposition. Son rôle dans cette vie était d'aller et venir vivement dans la maison, de distribuer à gauche et à droite des ordres à ses domestiques, et de veiller à ce que chacun d'eux ou chacune d'elles fît son devoir en temps voulu. Mais s'acquitter de devoirs tranquilles et doux auprès d'une malade et lui faire une lecture, étaient des choses diamétralement contraires à sa nature active et remuante; et j'aurais plutôt demandé à Wheeler d'arranger mes cheveux, que de proposer à cousine Marcienne de me tenir une douce et intéressante compagnie. Aussi, nous renoncâmes tacitement tous deux à cousine Marcienne comme lectrice.

— J'aimerais combler cette lacune, dit cousin Ulrich, après un instant de silence. J'y penserai, Pétronille! Puis, il me quitta en imprimant sur mon front un baiser qui me rendit toutes mes angoisses et tous mes soupçons; car ce baiser était bien froid, bien cérémonieux, et me porta à me demander quels genre de baisers il octroyait à la personne dont miss Upjohn nous avait parlé; puis, je me mis à pleurer comme un enfant, et comme un enfant je m'endormis par l'excès même de mes larmes.

Depuis ce moment, mon existence quotidienne fut marquée par deux époques importantes, c'est-à-dire par les deux visites que me faisait matin et soir cousin Ulrich;

le laps de temps qui s'écoulait entre ces deux instants mémorables se passait à désirer avec impatience cette visite, et à redouter le moment qui me la ramenait; enfin, j'en vins à ne plus me connaître, à ne plus définir mes sentiments et à craindre vraiment que ce ne fût là un symptôme de folie.

Je ne m'opposai plus néanmoins aux visites de mon cousin; et il ne négligea pas une seule fois de me les faire, quelque pressé d'occupations qu'il pût être.

Quelques jours après l'entrevue que je viens de relater, j'appris ce qu'il avait voulu dire par ces mots : *J'y penserai*, prononcés à propos d'une lectrice; mais cousin Ulrich aborda ce sujet avec tant d'hésitation et de précautions oratoires, que mon cœur jaloux et soupçonneux se mit immédiatement sur le pied de guerre, afin de s'opposer à la proposition qu'il pouvait faire.

Il débuta en me disant que mes progrès vers la convalescence étaient beaucoup plus lents qu'il ne s'y était attendu.

— Je crains, dit-il, que vous ne vous ennuyiez et que vous ne soyez trop seule. Vous devez sentir beaucoup plus le poids de la solitude et de l'inaction, après la vie active que vous avez menée au pensionnat, n'est-il pas vrai, Pétronille ?

— Oui, l'existence est assez triste, répondis-je en soupirant.

— Vous n'avez auprès de vous personne pour vous parler ou pour vous faire une lecture; pas de jeune personne, du moins. Vous devez regretter beaucoup vos jeunes compagnes ?

Je ne répondis point à cette remarque, bien que le souvenir de ma chère Félicité se présentât avec force à mon esprit.

— Je connais une jeune personne fort estimable et vraiment très aimable, qui serait charmée, si vous le désirez, de faire connaissance avec vous, Pétronille.

Je voulais vous présenter l'une à l'autre lors de votre retour, mais votre maladie est venue ajourner ce projet.

Cette jeune demoiselle a trois ou quatre ans de plus que vous, mais ce n'est point un mal; enfin, je crois qu'elle sera pour vous, à tous égards, une bonne et précieuse amie. Voulez-vous qu'une de ces après-midi elle vienne vous faire une visite et une petite lecture.

Cousin Ulrich n'était point un homme qui gaspillât son temps en paroles superflues; aussi était-il toujours embarrassé, lorsqu'il était chargé d'une mission exigeant une certaine dépense de mots; puis, il ne savait pas non plus comme je prendrais sa proposition; aussi hésita-t-il quelque peu en parlant, et employa-t-il des circonlocutions plus ou moins habiles (et qui ne lui ressemblaient guère) pour aborder ce sujet délicat.

Ma folle et sottie tête en conclut aussitôt que l'*estimable, aimable et précieuse* amie qu'il voulait introduire dans ma chambre de malade, était la femme même avec laquelle il était fiancé, et que j'allais être invitée à l'admirer, à la respecter et à la regarder peut-être comme une mère. Alors je me sentis insultée, outragée, bafouée, et, le cœur palpitant d'indignation, les joues couvertes d'une vive rougeur et des larmes de dépit jaillissant déjà de mes yeux, je ne pus réprimer l'impression amère et déraisonnable que j'éprouvais; aussi laissai-je partir la réponse pleine de colère qui était montée de mon cœur à mes lèvres.

— Je ne veux pas la voir, je n'ai pas besoin de la voir, — je ne veux pas qu'elle entre ici, je lui ferai plutôt fermer la porte au nez.

— Pétronille! s'écria-t-il avec surprise.

— Je ne vous empêche pas de penser ce que vous voudrez, répondis-je en sanglotant. Je ne m'en fais d'ailleurs aucun souci, mais je ne veux voir aucune de vos jeunes demoiselles, elles feront donc mieux de ne pas venir. — Puis, honteuse de mon impolitesse et de ma violence, j'en-sevelis ma figure dans mes oreillers et je ne voulus plus relever la tête, de peur de rencontrer le regard de cousin Ulrich.

Je ne sais ce que mon tuteur pensa de ma conduite,

mais je suppose qu'il me regarda comme une petite oursonne (et il n'avait certes pas tort), car il n'essaya pas même de raisonner avec moi.

Il resta donc assis près de mon lit sans m'adresser la parole, et malgré la cécité factice à laquelle je m'étais momentanément condamnée, je croyais voir son doux et bienveillant visage voilé d'une expression de triste gravité. Était-ce bien là remplir les devoirs que je m'étais imposés à son égard? me dis-je alors, et je me sentis horriblement et péniblement honteuse de moi-même.

— Oh, je suis bien fâchée! dis-je après un grand moment de silence, mais sans dévoiler mon visage tout flétri par mes larmes.

— Ne vous en tourmentez pas, répondit-il avec une douceur infinie. J'ai cru que la société d'une personne à peu près de votre âge vous serait agréable, mais il paraît que je me suis trompé.

Je suis sûr que vous auriez parlé différemment, si vous aviez connu miss Raymond (vous ai-je appris qu'elle se nommait Raymond), mais tout ce que je redoute le plus en ce moment est de vous tourmenter inutilement. Ce que je désire le plus ardemment est que vous soyez parfaitement tranquille d'esprit et de corps, afin de voir revenir bientôt votre santé et vos forces. Cousine Marcienne vous a-t-elle dit que M. Bertram était venu aujourd'hui pour demander de vos nouvelles?

— Non, répondis-je d'une voix brisée par l'émotion.

— Il a montré beaucoup d'anxiété à votre sujet, Pétronille, et nous avons dû envoyer journallement un bulletin de votre santé à Oxley. Vous avez de l'affection pour M. Bertram, n'est-ce pas?

— Oh, oui! répondis-je sans savoir ce que je disais; car il m'aurait été parfaitement indifférent de savoir M. Bertram aux antipodes et même au fond de la mer.

Cousin Ulrich se leva pour me quitter.

— Eh bien, bonne nuit, ma chère. Ne vous agitez pas au sujet de miss Raymond, ni au sujet de quoi que ce soit. Vous ne serez jamais contrariée dans vos goûts et dans

vos inclinations tant que vous serez sous ma tutelle, ma chère Pétronille?

Puis il me quitta avant que j'eusse le courage de dévoiler ma sottise figure, et de lui témoigner ainsi que j'étais prête à recevoir le baiser du soir.

— Les médecins ont encore changé votre potion ce soir, miss, dit Jeanne en apportant, une heure après cette conversation, un mélange rosé contenu dans une fiole. Je suis bien sûre que ça doit avoir bon goût, si c'est aussi bon que ça a belle apparence.

L'ordonnance renvoyée par le pharmacien était déposée dans son enveloppe imprimée, à côté de la fiole; je la pris et l'ouvris sans trop savoir ce que je faisais. Les mots latins n'avaient aucune signification pour moi, mais les caractères que cousin Ulrich avait tracés et que je connaissais si bien m'impressionnèrent presque aussi profondément que s'ils eussent été des paroles prononcées par lui.

Je contemplai le nom de miss Fleming écrit en tête de la prescription, et la signature d'Ulrich Ford apposée au bas de la feuille de papier; enfin, je regardai tant cet écrit que mes yeux finirent par se couvrir d'un brouillard et qu'il me sembla voir les doigts de cousin Ulrich tracer cette prescription. Avait-il beaucoup pensé à moi en l'écrivant? L'impatience et la rudesse que j'avais montrées en repoussant la proposition qu'il m'avait faite, étaient-elles encore présentes à son esprit et lui faisaient-elles conclure que je n'étais pas digne des peines qu'il se donnait pour moi?

Je me torturais en pensant que, sans nul doute, il avait décidé qu'il ne se tourmenterait plus à mon sujet; puis, j'expiai ma rébellion par une nuit de complète insomnie, durant laquelle la prescription qui m'était si chère, et qui cependant avait été négligemment maniée par le pharmacien comme une chose vulgaire, servit d'oreiller à ma joue brûlante. Et je me le demande maintenant, à propos de pharmacien, comment cet homme pouvait-il manier avec indifférence un écrit que cousin Ulrich avait tracé de sa propre main; il me semble que tout être, même un dro-

guiste, devait éprouver de l'émotion en lisant cette chère écriture.

C'était vraiment penser et faire bien des folies, à propos d'un carré de papier. Et je me demande si aucune autre femme a commis de semblables extravagances avant moi.

Comme on peut bien le supposer, toute cette exaltation ne fut nullement propre à me faire du bien, quoique Jeanne m'eût fait avaler à heures fixes cette potion rosée. Mais l'agitation et l'insomnie étaient les deux ennemies qui s'opposaient le plus à mon rétablissement, et les ordonnances de cousin Ulrich ne pouvaient rien contre elles. Aussi, lorsque mon cher docteur me vit le lendemain matin, fut-il très mécontent de mon état.

— Elle n'a pas passé une bonne nuit ? dit-il en répondant aux explications de Jeanne, pourquoi donc ? et comment cela se fait-il ? Miss Fleming s'est-elle trop fatiguée hier ?

— Je ne le sais pas, pour sûr, Monsieur, mais elle n'a fermé les yeux que pendant une demi-heure, tout au plus ; et elle n'a fait que gémir tout le temps, que c'était une pitié. Je vous aurais bien appelé, Monsieur, mais Mademoiselle ne me l'a pas permis.

— Vous n'avez pas à cet égard à observer les désirs ou les ordres de miss Fleming, répondit cousin Ulrich. Puis, la vieille routine des interrogations médicales commença ; la potion fut changée et l'on m'ordonna un régime différent.

Je ne fis cependant que des progrès très lents vers la convalescence, bien que les pensées de ce cher tuteur fussent toutes tendues à ce qui pourrait me faire du bien ou me procurer quelque plaisir. Tout ce que l'argent pouvait acquérir était mis libéralement à ma disposition. Des fleurs, des fruits, la nourriture la plus délicate, la littérature la plus captivante prenaient constamment le chemin de ma chambre de malade ; et cependant, je paraissais incapable de jouir d'aucune de ces gâteries ; à moins toutefois que cousin Ulrich ne me donnât lui-même le bouton de rose dont il avait orné sa boutonnière, ou qu'il ne m'ap-

portât la pêche qu'il avait prise au dessert; alors, j'acceptais avec bonheur ces douces offrandes, mais elles me faisaient plus souvent verser des larmes qu'elles ne me laissaient les yeux secs.

Au lieu donc de regagner des forces et de reprendre un peu de couleurs sur mes joues et de chair sur mes os, comme on s'y était attendu, j'étais encore alitée une quinzaine de jours après avoir été si soudainement saisie par cette fièvre violente et maligne, et j'étais aussi maigre et aussi pâle que le jour où j'avais repris connaissance. Je voyais que cousin Ulrich était tout à fait angoissé et intrigué d'un état si peu satisfaisant.

— Avez-vous mal à la tête, Pétronille? me dit-il une certaine après-midi qu'il était monté à ma chambre et m'avait surprise tenant ma tête en mes deux mains crispées (il me faisait trois visites par jour à cette époque).

— Je ne le crois pas, répondis-je; puis je m'emparai de sa main, la plaçai dans la mienne et reposai dessus ma joue brûlante.

Il ne la retira pas, comme il l'avait fait une fois; je crois plutôt qu'il était affligé de me voir si faible et si nerveuse; car je sentis cette main trembler sous ma pauvre tête, lorsque mes larmes vinrent l'humecter.

— Que puis-je faire pour vous, ma chère? dit-il avec anxiété. Pour toute réponse, je levai vers lui mes yeux tout humides et je rencontrai son regard abaissé sur moi, et ce regard était empreint d'une tendre sollicitude.

— Pétronille! me dit alors cousin Ulrich (je suis sûre qu'il avait pris la résolution d'avoir avec moi une explication), ça ne peut pas continuer ainsi. Vous ne faites aucun progrès, chaque jour je vous trouve aussi faible que le jour précédent, et vous causez à vos amis beaucoup d'inquiétude, tout en vous faisant à vous-même beaucoup de mal. Quelle en est la raison? Avez-vous quelque chose qui vous chagrine? Je crois que vous avez une peine secrète, quelque chose qu'il vous répugne de confier. Et cependant, vous devriez être persuadée qu'il n'y a nul danger pour vous à me faire une confidence. Si votre mère

vivait, Pétronille, ou si vous aviez un père, vous n'hésiteriez pas, j'en suis sûr, à raconter vos chagrins, et bien que je ne doive pas m'attendre à ce que vous me regardiez comme un père, vous savez cependant que je vous en tiens lieu; et que je suis toujours prêt à vous aider de mes conseils et à vous consoler par mon affection. Ne me direz-vous pas maintenant ce qui retarde votre guérison ?

Il parla avec tant de sérieux, tant de bonté, et comme un homme si profondément intéressé à mon bien-être, que je ne pus résister à son appel, et que mon cœur se révéla entièrement à lui dans un élan passionné et dans une ardente interrogation.

— Oh ! cousin Ulrich, dites-moi, je vous prie, m'aimez-vous moins un jour que vous ne m'aimez à présent ? m'écriai-je en me jetant en pleurant dans ses bras.

Je crois que c'était la dernière question à laquelle s'attendit mon tuteur; car, bien qu'il me tint serrée contre sa poitrine, je sentais que les bras qui me soutenaient, tremblaient violemment et que sa respiration était haletante et entrecoupée.

Mais je restai dans cette position bien que je fusse terriblement honteuse de ce que j'avais confessé, et que je craignisse beaucoup l'explication qui allait suivre.

Il fut le premier à rompre le silence.

— Vous ai-je donné lieu de douter de mon affection pour vous, Pétronille ?

— Non ! Oh, non !... Mais on disait...

— Que disait-on ? ne tremblez pas ainsi, ma chérie, vous me feriez croire que vous avez peur de moi.

C'était la première fois que sa bouche avait prononcé ce doux nom de *chérie*, et lorsque je l'entendis, mes bras abandonnèrent leur étreinte et je retombai sur mes oreillers. J'étais redevenue femme, et l'impulsion enfantine qui m'avait entraînée à l'embrasser ainsi, me fit craindre de ne point obtenir l'explication que j'avais demandée.

— J'attends que vous me révéliez ce qu'on a dit, Pétronille. Vous ne me retirerez pas de nouveau votre confiance, j'espère.

— Oh, ce n'était rien, vraiment rien, répondis-je en rougissant vivement. Mais je vis qu'il était déçu, et qu'il croyait que j'allais encore me renfermer dans mon ancienne réserve.

— Alors, je renonce à le savoir, répondit-il en se levant.

Mais je l'aimais trop pour le laisser partir ainsi, inquiet et mécontent. Je fis un grand effort pour vaincre ma timidité, je refoulai avec courage un certain sanglot qui me montait à la gorge et voulait, semblait-il, m'étouffer; puis je répondis :

— On a dit..... c'est-à-dire miss Upjohn a dit... du moins elle a répété qu'elle avait entendu dire que vous alliez... vous marier, cousin Ulrich.

Le grand mot était dit maintenant, je m'étais fait violence pour le prononcer, et il était sorti de mes lèvres comme un diabolin sort d'une boîte à surprise; mais enfin, l'aveu était fait, et c'était pour moi un grand soulagement.

Je levai les yeux vers lui pour voir comme il recevrait cette révélation, et je vis qu'il était parfaitement calme et tranquille; cependant, une expression singulière, et que je ne pouvais définir, animait, en ce moment, sa physionomie.

— Vous n'êtes pas fâché contre moi? demandai-je en tremblant.

— Cette communication a-t-elle été la cause de votre trouble et de votre abattement, Pétronille? dit-il sans prendre garde à ma question.

— Oui, elle m'était odieuse, répondis-je d'un air confus. Car, vous ne pourriez m'aimer autant, voyez-vous.... et tout serait bien changé pour moi.

— Soyez tranquille, enfant, dit-il avec un accent qui dénotait une angoisse inexprimable; vous me mettez à une terrible épreuve; puis, il se dirigea vers la fenêtre et parut regarder ce qui se passait dans la rue.

— Oh! cousin Ulrich, je crains d'en avoir trop dit!
Il ne répondit rien.

— Je vous en prie, ne soyez pas fâché ! Je ne vous l'aurais pas dit, si vous ne m'aviez pas vivement sollicité de tout vous confier. Mais je suis bien fâchée d'avoir parlé.

Puis, voyant que ce pénible silence continuait ; je repris encore au bout d'une minute.

— Cousin Ulrich, oubliez ce que je vous ai dit. Je n'ai pas voulu, croyez-le bien, être impertinente et indiscrète.

Je croyais que, par mon irréflexion, j'avais fait vibrer douloureusement en lui quelque corde sensible, et qu'il ne me le pardonnerait jamais. Il n'en fut rien heureusement ; car, lorsqu'il se retourna, sa physionomie était non-seulement sereine, mais elle était même joyeuse.

— Alors, quelqu'un vous a dit que j'allais me marier, et introduire ainsi dans la maison une vieille femme, qui tiendrait le sucre sous clef et vous donnerait le fouet lorsque vous seriez sotté. Et vous l'avez cru, petite nigaude, et vous n'avez rien trouvé de mieux pour réparer un mal incertain, que de pleurer avant d'en être frappée. Quel châtement vous infligerai-je, pour vous être rendue malade à propos de rien du tout ?

— Alors, ce n'est pas vrai ? m'écriai-je joyeusement.

— Et qu'aviez-vous besoin de croire à l'exactitude de cette nouvelle, tant que je ne vous avais rien dit là-dessus ? Mais peut-être miss Upjohn, qui en sait si long sur ce sujet, vous a-t-elle nommé la personne que j'allais épouser ?

— Oh, non ! mais j'avais pensé que c'était peut-être.... miss Raymond.

Cousin Ulrich partit d'un franc éclat de rire, et cette gaieté, si contraire à ses habitudes, me déconcerta tellement que je n'osai plus dire un mot.

— Vous êtes une enfant vraiment bien raisonnable, Pétronille, dit-il ; mais sachez donc, que miss Raymond n'a pas plus de vingt ans, et que je l'ai fait sauter sur mes genoux. Non, non, si jamais vous attrapez votre cousin à commettre la folie de se marier, ce ne sera certes pas avec une personne assez jeune pour être sa fille. Mais ce que je veux maintenant, c'est que vous ne parliez plus de cette

sottise, et surtout que vous n'y pensiez plus. La nouvelle était entièrement fausse; mais ne l'eût-elle pas été, soyez bien persuadée, mon enfant, que je ne me serais jamais décidé à accomplir un acte quelconque ayant pour résultat de troubler le bonheur des êtres auxquels je suis attaché, et de vous enlever la dixième partie de l'affection que je vous porte.

Et maintenant, mon enfant, il faut que je vous quitte; et si cet absurde cancan a réellement été la cause de vos chagrins, n'y pensez plus, et que je ne voie plus pour cela une figure d'un mètre de long, lorsque je viendrai vers vous.

Il n'eût plus lieu, je pense, de se plaindre de ma mausaderie, j'étais bien trop heureuse pour cela; sa calme protestation m'avait guéri de toutes mes angoisses; aussi, dès ce jour, ma guérison ne fut plus entravée par de fréquentes rechutes, et je marchai vers la convalescence d'un pas rapide et soutenu.

Deux choses seulement m'avaient contrariée dans la réponse qu'il m'avait faite, bien que je ne pusse définir pourquoi j'en étais ennuyée.

D'abord, je n'aimais pas du tout que cousin Ulrich m'appelât toujours *enfant*, comme s'il était beaucoup plus, mais beaucoup plus âgé que moi; puis, je ne voyais pas pourquoi l'idée d'épouser miss Raymond lui avait paru si bouffonne et pourquoi cette suggestion l'avait beaucoup amusé.

J'étais naturellement très contente qu'il n'eût pas l'intention de prendre miss Raymond pour compagne; on le comprendra, du reste, en se rappelant ma répugnance à voir une étrangère prendre une place de souveraine dans la maison; mais enfin, s'il avait désiré l'épouser, si elle l'avait aussi souhaité, si nous l'avions tous désiré, je ne vois pas pourquoi la question des années aurait fait hésiter une minute cousin Ulrich; elle avait vingt ans, c'était donc une femme; qu'importaient alors quelques années de plus ou de moins?

Mon tuteur s'attend-il, par exemple, me le disais-je, à ce

que j'épouse un garçon de vingt ans, comme Ernest Moore, par exemple? Qu'il se détrompe alors, car je ne les aime pas du tout et je ne les ai jamais aimés, et d'ailleurs, je ne me marierai jamais, à moins qu'on ne me laisse libre de choisir à ma fantaisie.

D'après cette dernière résolution, on conclura, je pense, que le retour de ma mutinerie était un symptôme de guérison, et que j'étais en bonne voie pour me tenir de nouveau sur mes jambes.

IV

Pensées et sentiments du docteur Ford.

Si, dans l'innocence de ses seize printemps, Pétronille Fleming s'est méprise sur la gaîté du docteur Ford et l'a envisagée comme une gaîté réelle, il n'y a pas de risque, croyons-nous, que ceux qui ont lu la première partie de notre histoire, se soient trompés sur le véritable sentiment de notre héros. Si Pétronille avait été plus âgée ou plus instruite par les dures expériences de la vie, elle aurait appris à suspecter un changement d'humeur aussi soudain, à le regarder comme peu naturel et à le considérer, conséquemment, comme une espèce de masque qu'il mettait pour dérober aux regards ce qui se passait en lui et pour étouffer ainsi le langage du cœur.

Mais le cœur de Pétronille n'avait pas encore parlé; du moins, elle n'avait pas été placée dans les circonstances où l'on s'aperçoit enfin qu'il vous dit tout bas quelque chose de fort émouvant. Quoi d'étonnant, alors, qu'elle acceptât la gaîté de son cousin comme une chose fort naturelle, et conclût que l'esprit de son tuteur éprouvait le même soulagement que celui qu'elle ressentait elle-même? Elle était heureuse maintenant de penser qu'elle pourrait dorénavant serrer la main de son cousin sans craindre que le sombre

et triste fantôme qui l'avait hantée jusqu'à ce jour, vint se placer entre elle et lui. Ne plus avoir ce poids sur le cœur suffisait à sa félicité présente. Et le bonheur est le meilleur des médecins pour ramener promptement à la santé.

Il était d'ailleurs fort heureux qu'elle n'eût pas su lire dans l'esprit du docteur Ford; sa guérison, nous le croyons, en eût été probablement retardée. Ah! si elle avait pu voir la lutte dont le cœur de son cousin était alors le théâtre, tandis qu'il était debout près de la fenêtre et paraissait s'intéresser à ce qui se passait dans la rue; si elle avait vu les efforts qu'il faisait pour répondre aux questions répétées qu'elle lui adressait; si elle avait constaté sa douloureuse impuissance à trouver des paroles pour cette tâche délicate, et cela malgré la ferme résolution qu'il avait de forcer sa langue à obéir à sa volonté de fer; si elle avait été témoin du conflit engagé en ce moment entre le sentiment et la raison, si elle avait vu la force qu'il fallait à cette dernière pour vaincre l'inclination qui le poussait vers sa pupille, elle aurait été terrifiée de voir que sa simple question avait mis en jeu des facultés et des passions depuis fort longtemps assoupies.

Car n'allons pas nous figurer que le cœur désapprend à aimer et que ses fibres vibrantes puissent jamais être cautérisées, et n'allons pas croire que nous sommes à tout jamais exempts de tempêtes et de bourrasques, parce que l'océan sur lequel nous voguons est calme et uni depuis quelque temps. La dissection du cœur humain est chose difficile, c'est une opération bien délicate pour être entreprise par de simples mortels, elle ne peut donc être tentée que par ces présomptueux qui foulent de leurs pas lourds et téméraires un sol que les anges même n'osent pas effleurer. Tout ce que nous savons, c'est que ce cœur est composé de rouages, de chaînes, de ressorts, et que les différentes parties de ce merveilleux mécanisme ne sont point faites de fer, d'acier ou de quelque autre métal sujet à la rouille ou à la cassure. De plus, l'expérience nous a souvent démontré que cet impérissable mécanisme est souvent en parfait

mouvement, sans que son possesseur en ait conscience et au moment même où il croit l'avoir laissé de côté comme un vieil instrument de rebut. Nous savons cela, mais pas davantage. La main qui seule peut mettre en mouvement ces rouages, ces chaînes et ces ressorts, est la main du Tout-Puissant, et l'activité qu'il leur donne est toujours pour notre plus grand bien; nous n'avons pour cela qu'à nous laisser guider par sa sagesse infinie et ne pas nous laisser inquiéter par les circonstances et accidents qui semblent contrarier l'œuvre divine que Dieu a créée en nous.

Mais, hélas ! il n'en est pas ainsi; l'homme, dans sa folle présomption et son imprudence, veut redresser ce que le Céleste Ouvrier a si bien combiné; alors, il gêne, il embrouille toutes choses, et quand il en souffre, il se met à crier que le Ciel est contre lui et qu'il ne peut plus porter le fardeau dont il est accablé. Oh ! combien ce Père de miséricorde supporte patiemment nos murmures. Avec quelle mansuétude infinie Il daigne débrouiller Lui-même la confusion que nous avons jetée dans son ouvrage, et comme Il sait, selon ses voies et à son heure, faire jaillir la lumière du milieu même des ténèbres que nous avons amoncées ! Que ceux qui ont fait l'épreuve de cette miséricorde et de cette patience infinies le proclament tout haut et fassent remonter leur reconnaissance à l'Auteur de toutes grâces et de tout don parfait.

Mais revenons à notre sujet, et que l'analyse du cœur humain, en général, ne nous fasse pas oublier l'homme en faveur duquel nous voulons exciter votre intérêt, c'est-à-dire le docteur Ford. Son cœur souffrit peut-être plus dans ce moment d'apparente gaieté qu'il n'avait encore souffert dans sa vie, car, bien qu'il se fût déjà aperçu que l'affection qu'il éprouvait maintenant pour Pétronille Fleming était plus forte qu'il ne convenait à un homme de son âge et de son caractère; quoiqu'il eût ressenti un douloureux serrement de cœur en recevant la proposition de Bertram et en y pensant; enfin, bien qu'il eût constaté ces effrayants symptômes, ce n'était qu'à cette heure qu'il sentait que le mal était là, patent, inexorable, qu'il n'était plus maître

de ses sentiments, et que, par son imprudence, sa folie ou sa négligence, il avait laissé croître en lui une affection qui allait troubler le reste de son existence.

Les réflexions qu'il faisait en ce moment vers la fenêtre de Pétronille étaient peut-être plus amères pour lui qu'elles ne l'auraient été pour tout autre mortel. Il éprouvait un vif désappointement en voyant, à la suite de ce fol amour pour sa pupille, venir le ridicule et le mépris de lui-même. Il n'est pas très difficile, croyons-nous, de se représenter les impressions d'un homme qui, après avoir consacré la plus belle partie de sa vie à amener à complète perfection une œuvre, une conception originale, s'aperçoit qu'un défaut, qu'une paille, détruit le travail de laborieuses années et met à néant les espérances qu'il avait caressées au sujet de la réputation ou de la fortune que lui rapporterait sans doute cet enfant de ses veilles et de son travail.

En constatant son insuccès, il doit sentir un immense découragement : tout paraît à jamais perdu pour lui et les luttes de la vie lui semblent impossibles à soutenir; il se dit, sans doute : à quoi bon lutter ? à quoi bon me raidir contre les difficultés, contre les épreuves, puisque je suis incapable de les vaincre et de les surmonter ? La mort est préférable à ce sentiment d'impuissance et de lassitude. Des pensées semblables se succédaient très probablement dans l'esprit d'Ulrich Ford, lorsqu'il découvrit avec un amer sentiment de honte et de mépris qu'il était réellement amoureux de Pétronille Fleming.

Pour bien comprendre ce qu'il éprouva, il faut se rappeler ce qu'avait été jusque-là l'existence de cet homme. Il s'était fait remarquer, même depuis son enfance, par un esprit réfléchi, puissant et résolu, et lorsque Cecilia Fleming paya l'ardent amour qu'il lui avait consacré par le plus indigne abandon, il fit vœu, intérieurement, de ne plus être le jouet d'une femme. Il avait pleuré Cecilia, puis s'était moqué des larmes qu'il avait versées; il avait longtemps pensé à elle, puis s'était mépris de ne pas savoir oublier; il avait soupiré après elle, puis avait ri de sa

faiblesse et de sa folie, jusqu'à ce qu'enfin ce mépris et cette raillerie de lui-même l'amenassent à haïr, non pas la femme, mais l'amour. Il avait une trop noble nature pour détester celle qu'il avait aimée, mais il arriva ou crut en être arrivé à mépriser la passion qui enchaîne le cœur et la volonté de l'homme, et en fait ainsi un véritable esclave, passion qui rend celui qui est fort plus esclave qu'un véritable enfant, celui qui est sage plus déraisonnable qu'un insensé; et celui qui se vante de sa prudence plus irréliéchi qu'un écolier. Il regardait avec un sentiment de pitié les amis qu'il voyait enlacés dans les filets de l'amour; il s'étonnait de leur aveuglement, s'affligeait de leur fatuité, et leur prédisait *in petto* un réveil désagréable. Les femmes devinrent, dès lors, à ses yeux, une partie nécessaire de la création, rien de plus, et il s'enorgueillissait d'être à tout jamais insensible à leurs attraits. Il lui importait fort peu que leurs yeux fussent grands ou petits, bleus ou bruns, que leur teint fût rosé ou bronzé, leur taille ronde ou plate; il lui était parfaitement indifférent que leurs dents ou leurs cheveux leur appartenissent réellement ou fussent empruntés à Ali ou à Gabrielle. Comme docteur, il avait des rapports avec la plus belle moitié du genre humain, il guérissait les vapeurs noires de ses clientes, subjuguait leurs crises de nerfs, mais ne s'inquiétait nullement que sa malade fût jeune ou vieille, belle ou laide, la fille d'un duc et pair, ou une vieille Irlandaise mourant du *delirium tremens* en murmurant des paroles qui valaient l'haleine empestée qui les accompagnait.

On ne pouvait cependant pas dire qu'Ulrich Ford fût devenu misanthrope ou qu'il eût perdu le sentiment de divine compassion qui était en lui depuis son enfance; l'impartialité de sa bienveillance prouvait le contraire. Il était bon et bienveillant pour tous, supportant le faible parce qu'il se sentait fort, indulgent pour les fous parce qu'il se savait sage, ne se montrant en un mot sévère que pour lui-même et ne témoignant d'intolérance que sur un seul sujet, c'est-à-dire sur l'amour.

Comme l'homme qui vient de frapper un terrible car-

nassier regarde avec satisfaction ce dangereux ennemi étendu à ses pieds et rend grâce d'être hors de ses griffes, tel Ulrich Ford regardait avec plaisir le dieu malin terrassé et vaincu par lui; il se croyait bel et bien à l'abri de ses coups et de ses attaques, et ne songeait qu'à prémunir les autres contre les dangers de ce cruel ennemi. Nous avons parlé des sensations que le docteur Ford éprouva au moment de la mort de Cecilia Fleming. Il avait depuis plusieurs années subvenu à ses besoins, en lui faisant tenir secrètement de l'argent, comme s'il venait de son père ou de ses frères, cachant, pour ainsi dire, sa lumière sous le boisseau, et croyant n'être inspiré que par la répugnance qu'il éprouverait à entendre dire que sa cousine était dans la misère. Mais lorsqu'il fut près du lit de mort de celle qu'il avait aimée, il s'avoua qu'il s'était partiellement trompé, et que, si son ancien amour ne jetait plus ni flamme, ni fumée, les cendres n'en étaient pas encore refroidies; il fut même forcé de reconnaître que le Dieu d'amour qui a mis en nous la divine faculté d'aimer, est le seul qui peut décider quand ce don cessera de nous troubler ou de faire notre bonheur. L'agonie de sa malheureuse cousine avait éveillé chez lui une poignante émotion, comme si l'on avait violemment attisé en lui les cendres encore chaudes, pour les faire brûler de nouveau; mais quand elle eut rendu le dernier soupir, qu'elle reposa paisiblement sur sa couche funèbre, et que l'anxiété qu'il avait toujours eue à son sujet fut à son terme, alors les cendres un instant ranimées se refroidirent de nouveau, et tout rentra dans un morne repos.

Les charmes de la pauvre Cecilia avaient plus résidé dans ses traits charmants que dans ses facultés intellectuelles et morales; aussi, dès que sa beauté eut subi le sort que toute beauté subit dans la tombe, on ne put dire qu'elle laissât ce souvenir impérissable qui tient aux charmes de l'esprit et de l'âme, et qui vous attache indissolublement à ceux qu'on a perdus.

Ainsi le docteur Ford en vint à conclure que tout était bien fini entre lui et les tendres affections, que son cœur

ne tressaillerait plus, ne s'agiterait plus pour les attachements de ce monde. Comme il était la plus forte tête dans les consultations médicales, la main la plus sûre dans les opérations chirurgicales, il en était venu à conclure que son jugement sur les autres questions était aussi sagace, aussi infaillible que sur les sujets qui concernaient sa profession; il croyait enfin être complètement maître de son imagination et de ses sentiments. Il fut donc particulièrement pénible pour un homme de cette trempe et de ce caractère, de découvrir que lui, homme de trente-huit ans, était tombé étourdiment amoureux d'une fillette qui ne comptait que seize printemps; qu'il s'était laissé reprendre dans les filets de l'amour après tant d'années de self discipline et d'empire sur lui-même; et qu'il avait placé de nouveau toutes ses espérances de bonheur sur l'affection d'une *femme* ou plutôt d'une *enfant*. C'était un aveu bien humiliant, bien amer, bien cruel, qu'il était obligé de se faire, et il fallait bien toute sa force de caractère pour pouvoir renfermer en lui les pénibles impressions qu'il devait en ressentir, et pour les cacher, comme il l'avait fait, sous le masque de la gaiété.

La constatation de sa propre faiblesse n'était pas la seule chose qui l'inquiétait en ce moment. Une autre crainte était venue assaillir son esprit : il se rappelait avec une vive anxiété l'accent ému avec lequel Pétronille lui avait adressé sa question, les regards pleins d'une douce langueur qu'elle avait levés sur lui, l'étreinte passionnée de ses mains fiévreuses, et les larmes brûlantes qui étaient tombées sur sa propre main.

Reportant alors ses pensées sur les symptômes qu'il avait dernièrement remarqués en elle, c'est-à-dire insomnies, absence complète d'appétit, abattement moral, un soupçon rapide comme l'éclair qui déchire la nue traversa son esprit. Se pouvait-il que l'inclination inavouée qu'il lui croyait pour William Bertram fût réellement pour lui-même ? Bon Dieu ! était-ce possible ? Elle, si jeune, si innocente, si enfant encore ! Il ne voulait pas, il n'osait pas s'arrêter davantage sur une pareille supposition, elle lui paraissait un blasphème.

Personne ne pourra comprendre, je crois, l'étendue et la profondeur des impressions qu'il ressentit près de la fenêtre de cette chambre de malade; il se sentait écrasé par les preuves accablantes qui constataient son amour, il s'efforçait de reprendre la parole, mais était étouffé par l'effort même qu'il faisait pour parler; il luttait contre le flot montant de la passion, flot d'autant plus violent et impétueux qu'il avait été plus longtemps contenu; enfin, il était forcé de s'avouer que l'objet de cet amour était sa fille adoptive, et chose plus terrible encore, qu'il était amoureux de la fille de celle qu'il avait aimée.

Ce fait seul devait mettre entre eux une barrière infranchissable et condamner un amour semblable comme un sacrilège. Avoir aimé la mère et aimer maintenant la fille, c'était horrible, c'était dénaturé; cette seule pensée fit tressaillir d'effroi Ulrich Ford, et vint ajouter à sa souffrance le sentiment d'une grave culpabilité. Il était donc là debout, près de la fenêtre, les joues rouges de honte et le cœur défaillant; il tremblait en pensant au triste et douloureux avenir qui s'ouvrait maintenant devant lui. Mais coûte que coûte, se dit-il, je souffrirai seul; à moi les angoisses, les tortures morales, à elle la part la plus large de joies et de félicités. Ce fut après cette résolution qu'il put retourner vers le lit de Pétronille, et qu'il tâcha de lui paraître, *non-seulement serein, mais joyeux même*, comme elle le dit elle-même dans sa narration. Il s'efforça donc de prononcer les paroles les plus propres à tranquilliser l'esprit de la jeune malade et les mieux calculées, en même temps, pour dissimuler ses propres angoisses.

Il maîtrisa ses propres sensations, par amour pour elle, et cette manière d'agir était pleinement d'accord avec la nature noble et généreuse que nous avons essayé de dépeindre, sans parvenir, nous le craignons, à en donner une juste idée. Lorsqu'il eut bien calmé les craintes de la jeune fille, il prit congé d'elle en pensant, avec un serrement de cœur, qu'il ne pourrait plus désormais jouir en sa présence de l'intime satisfaction, et du calme et doux

plaisir qu'il avait éprouvé jusqu'à présent. Car il ne lui venait pas à l'idée de prendre avantage des symptômes qu'il avait constatés chez elle. Si mes conjectures sont justes, disait-il, l'inclination de cette enfant n'est qu'une fantaisie de malade; comme je suis, jusqu'à présent, le seul homme qu'elle ait vu auprès d'elle, elle m'a naturellement donné la préférence; il sera donc facile de la guérir complètement en adoptant le procédé contraire, c'est-à-dire en l'introduisant dans le monde et en lui présentant de jeunes adorateurs. On voit par ce raisonnement que la fatuité n'était point au nombre des défauts mignons de notre docteur. Il était fier de ses talents médicaux, c'était indéniable, mais très-naturel. Quant à ses agréments personnels, à ses moyens de plaire aux femmes, c'était bien l'homme le plus dépourvu d'amour-propre et qui se défiait le plus de lui-même. Dans l'amère déception qu'il avait jadis éprouvée au sujet de Cecilia, il n'avait pas attribué la perte de ses espérances à l'esprit inconstant de sa cousine, mais bien à l'insuffisance de ses moyens de plaire. Pourquoi en serait-il autrement aujourd'hui? pourquoi s'imaginerait-il qu'une femme, ayant des occasions favorables pour bien choisir, le distinguerait parmi tant d'hommes séduisants, et le nommerait l'élu de son cœur, à présent qu'il se faisait vieux? Il savait qu'il pouvait s'acheter une femme, s'il le désirait, et les conseils de ses amis ne lui avaient pas manqué sur ce chapitre; mais, malgré son indifférence pour la femme, l'acte du mariage était pour Ulrich Ford un acte sacré, et son plus grand chagrin serait de voir Pétronille, sa pupille, sa fille adoptive, contracter étourdiment et légèrement un acte aussi solennel. Il décida donc alors que la meilleure chose qu'il eût à faire comme tuteur, était de présenter à cette jeune fille l'occasion de substituer une solide et raisonnable affection à la folle et intangible chimère, qui, croyait-il, troublait sa tête d'enfant. Ce qu'il souffrirait, était de peu d'importance, il était habitué à souffrir, ses nerfs étaient aussi endurcis que ses muscles; il lui serait sans doute douloureux d'arracher de son cœur le trait qui s'y était

profondément enfoncé, et de se détacher de cette enfant qu'il avait si tendrement aimée; mais il était homme, et supporterait ce que d'autres hommes avaient supporté avant lui.

Le cas était fort différent pour cette douce et naïve enfant, dont les idées et les sentiments étaient dans toute la fraîcheur de leur printemps, et n'avaient pas acquis cette maturité que donne l'été et le soleil brûlant de l'expérience, pour cette enfant qui subissait l'influence de la moindre de ses paroles, qui était subjuguée par un regard bienveillant et terrassée par un coup-d'œil froid ou sévère. On devait à tout prix donner à ses idées une autre direction, et nul moyen, pour atteindre ce but, n'était plus favorable que de la mettre en présence d'une admiration sérieuse et sincère. Puis, lorsqu'elle en serait venue à répondre aux sentiments d'amour qu'on lui témoignerait (et nul doute qu'elle n'en arrivât là, l'esprit des jeunes personnes est si léger et si flexible, et elles savent si peu ce qu'elles veulent), quand tout serait fini, en un mot, et que Pétronille serait sous la protection d'un mari, eh bien ! il reviendrait à avoir pour elle ses anciens sentiments et apprendrait peut-être à oublier qu'une joyeuse, charmante et volontaire petite créature, curieux mélange de sourires et de larmes, était venue troubler et charmer l'existence monotone et tranquille que Marcienne et lui avaient menée jusqu'à son entrée dans leur calme logis. Il n'était pas probable qu'il en arrivât à attiédir ainsi ses sentiments, néanmoins l'entreprise était possible et devait être tentée. Il était de son devoir de mettre fin, et pour lui et pour elle, à toute cette sentimentalité.

Alors, en homme d'action qu'il était, le docteur Ford se mit immédiatement à l'œuvre et écrivit à son ami. Il sentait qu'il avait reçu très froidement les propositions fort honorables que lui avait faites Bertram au sujet de sa pupille, mais, disait-il et pensait-il, je la considérerais alors comme trop jeune pour répondre sérieusement à un amour sérieux, mais puisqu'elle est assez âgée pour éprouver de l'inclination pour moi (avec quel sentiment mêlé de joie et

d'amertume il revenait sur cette conjecture), elle peut parfaitement en avoir pour un autre; j'ai promis d'ailleurs à Bertram de ne le laisser devancer par aucun rival.

Il écrivit donc à son ami qu'il avait réfléchi sur la proposition qu'il lui avait faite, et qu'il venait lui annoncer que le champ était libre maintenant, et qu'il pouvait venir quand il le voudrait faire sa cour à Pétronille Fleming, celle-ci entrant heureusement en pleine convalescence. On peut conjecturer, sans risquer de commettre une méprise, que William Bertram ne tarda guère à montrer à Rockborough sa figure souriante.

Néanmoins, le docteur Ford n'avait pas envoyé cette lettre sans consulter auparavant sir Lionel Halsted. Le vieillard, cependant, ne s'était guère inquiété de Pétronille, et s'était contenté de demander à son neveu comment elle se conduisait; mais Ulrich Ford nourrissait le secret espoir de voir un jour *l'enfant* occuper à Trampton la place à laquelle elle avait un droit incontestable. Son désir sembla, à cette occasion, bien près de se réaliser, car sir Lionel et lady Halsted parurent s'intéresser grandement à ces projets de mariage, adressèrent beaucoup de questions sur la famille de M. Bertram, sur sa fortune, etc., et conclurent en disant que lorsque l'affaire serait terminée, ils seraient enchantés de voir la jeune fiancée à Trampton.

Tout en remerciant sir Lionel et sa femme, le docteur Ford réfléchit en soupirant qu'il serait probablement du nombre des invités réunis alors pour féliciter les jeunes époux, et qu'il serait obligé d'être témoin d'un bonheur dont la perspective seule torturait son âme d'une manière cruelle. Et cependant il écrivit, envoya sa lettre, et se prépara, avec le stoïcisme d'un Spartiate, à recevoir son ami comme le soupirant reconnu de sa pupille; il s'apprêta même à exercer en sa faveur cette cordiale hospitalité, qui est chose facile lorsque le cœur la dicte, mais qu'il est bien difficile d'accorder, lorsque la parole de bienvenue ou d'aimable conversation nous coûte un effort aussi laborieux que si nous extrayions des diamants des entrailles de la terre.

M. Bertram arriva donc, faisant parade de ses belles dents blanches en souriant sans désespérer; il caressait aussi avec complaisance les favoris très beaux, très lustrés, très touffus, ma foi, dont il était l'heureux et fier possesseur. Le séduisant ecclésiastique était chargé de bouquets splendides et de charmants et affectueux messages de la part de ses sœurs et de ses parents d'Oxley, et il se flattait du séduisant espoir d'emporter la place au bout de quelques jours de siège. Mais, hélas ! il ne fit aucun progrès; Pétronille, toujours faible et languissante, et presque toujours couchée sur un sofa, déclara qu'il l'ennuyait à la mort: elle demanda même à sa cousine Marcienne pourquoi leur visiteur ne se tenait pas plutôt au rez-de-chaussée, à la chambre à manger, au lieu de l'importuner au salon ? Elle finit même par battre en retraite dans sa propre chambre, et refusa de reparaitre au salon, si on ne lui garantissait pas pour elle-même une partie de sa journée.

Le docteur Ford tâcha de raisonner avec elle, mais elle fit une charmante moue, déclara qu'il était un horrible tyran et un tuteur détestablement despote, puis, tout en disant cela, garda la main du docteur dans la sienne, et le regarda en face avec tant de tendresse, qu'il trouva que la meilleure sûreté pour lui résidait dans la fuite, et qu'il la quitta assez brusquement.

Mais, voilà qu'une certaine après-midi, dix jours après l'arrivée de William, le séduisant recteur d'Oxley suivit le docteur Ford dans son cabinet de consultation, et lui annonça, d'un air assez penaud, que la violence de son amour pour miss Fleming l'avait emporté, et qu'il avait parlé à cette jeune personne des sentiments qu'il éprouvait pour elle, mais qu'il craignait beaucoup d'avoir gâté sa cause au lieu de l'avoir avancée.

— Vous lui avez parlé ? s'écria Ulrich Ford, qui ne pouvait croire à pareille imprudence. Voulez-vous dire que vous avez fait votre demande à Pétronille ?

M. Bertram, l'air abattu, l'oreille basse, fut forcé d'avouer qu'il avait commis cette étourderie.

— C'était trop tôt, n'est-ce pas ? Et que vous a répondu *l'enfant* ?

— Elle... Je crains réellement que miss Fleming ne se soit imaginé que je plaisantais, car elle a tellement ri en m'écoutant.

Ulrich Ford poussa un soupir de soulagement; il ne voulait pas lui-même épouser sa pupille, non, pas pour tous les trésors du monde, il n'aurait voulu lui faire un tort aussi grave; il ne voulait pas non plus subir le mépris bien mérité des personnes raisonnables, mais il avait trouvé si cruel de la donner à son intime ami, qu'il se trouvait momentanément soulagé, en s'imaginant qu'il lui serait plus facile d'accorder cette enfant à un homme que lui serait complètement étranger. Elle pourrait, dans ce dernier cas, rester quelque temps auprès de lui pour embellir sa vie et égayer un peu sa tranquille demeure; il était donc heureux de ce sursis, qui lui permettait de la garder encore avant qu'elle quittât sa maison pour toujours.

— Elle a ri, dites-vous ? C'était fort impoli de sa part; mais, comme je vous l'ai dit, Bertram, la première fois que nous avons parlé à ce sujet, Pétronille n'est qu'une enfant, et n'était conséquemment pas du tout préparée à votre proposition. Je crois que vous avez été très-impudent en abordant si promptement cette question avec elle, et je vous avoue que je ne croyais nullement vous voir mentionner vos intentions dans cette première visite.

— Je vous réponds bien que je regrette amèrement de l'avoir fait, dit M. Bertram avec un air des plus contrits, mais je croyais que miss Fleming comprenait parfaitement mes intentions.

— Etes-vous sûr qu'elle vous ait mieux compris après l'aveu de cet amour ?

— Je ne saurais le dire. Elle a traité toute cette question avec tant de frivolité, que j'ai laissé tomber l'entretien aussi promptement que je l'ai pu. Car, cher Ford, c'est vraiment très vexant lorsqu'une fillette ne veut pas croire que vous parlez sérieusement.

— Oui, ça doit être assez mortifiant, mais qu'allez-vous faire maintenant ?

— Ma foi, c'est assez difficile à décider, répondit l'amoureux éconduit, en tiraillant distraitemment ses chers et beaux favoris, mais je pensais que si vous vouliez lui parler...

— Moi, parler à Pétronille sur son impolitesse !

— Non, pas exactement cela, mais si vous vouliez bien lui parler de ma démarche d'une manière explicite, et lui démontrer les avantages de cette union, si vous trouvez qu'elle en présente; enfin, si vous vouliez bien lui dire que je parle très-sérieusement, et que le bonheur de ma vie dépend de sa décision, elle verra peut-être ma proposition sous un point de vue fort différent. Car je lui suis extrêmement attaché, Ford, et, vous le savez, elle éprouve un grand respect pour tout ce que vous lui dites et suit volontiers vos conseils.

— En vérité, vous croyez cela ? Je crains bien que vous ne surfassiez beaucoup mon influence sur cette enfant; mais, enfin, je n'ai aucune objection à répéter ce que vous venez de me dire et à être votre messager; pas aujourd'hui, par exemple, mais quand l'occasion s'en présentera; en attendant, si j'étais vous, je laisserais là complètement cette affaire.

— Mais vous ne me tiendrez pas longtemps en suspens, n'est-ce pas ?

— Pas plus qu'il n'est nécessaire, mais, comme vous le voyez, je suis très occupé dans ce moment, je n'ai pas beaucoup de temps à dépenser à la maison, à moins que ce ne soit pour mes occupations médicales. D'ailleurs, la commission dont vous me chargez est trop délicate pour être exécutée immédiatement, et sans avoir consacré un peu de temps à réfléchir.

— Mais vous ne l'oublierez pas, n'est-ce pas ? et j'espère, Ford, que j'ai pour moi vos bons souhaits ?

La voix du docteur était quelque peu voilée, et il dut s'éclaircir le gosier par un ou deux *hum! hum!* avant de répondre à son ami.

— Oui, certainement...; c'est-à-dire, Bertram, que je désire voir ma pupille épouser l'homme de son choix, et si vous êtes cet élu, je vous l'accorderai avec plus de plaisir qu'à tout autre prétendant.

— Et Bertram dut se contenter de cette vague assurance, avant de retourner au presbytère d'Oxley.

V

Pétronille reprend son récit.

Les premiers jours de réelle convalescence furent charmants pour moi. C'était si délicieux d'être couchée sur le canapé du salon, de ne rien faire du tout, ou du moins de n'avoir pour toute occupation que de lire Dickens ou Thackeray, et méditer sur leurs écrits. Cousine Marcienne avait été assez scandalisée de me voir dans les mains pareille littérature, mais cousin Ulrich m'avait acheté plusieurs romans pendant ma maladie, et l'on n'aurait pu me décider à m'en séparer maintenant. Ainsi, je restais là, nonchalamment couchée dans ce frais et beau salon plein d'une ombre délicieuse, et agréablement parfumé par les caisses de plantes odorantes placées sur les fenêtres; je sympathisais rêveusement aux aventures de Philippe, ou aux amours de David Copperfield, puis je laissais souvent là mes deux héros, pour pousser un soupir de soulagement en pensant que cousin Ulrich ne se marierait pas, et que je pourrais être toute ma vie sa petite amie et sa compagne attentive; cette pensée même me remplissait d'une sensation de félicité si ineffable, que l'élan de reconnaissance qu'elle provoquait était presque en lui-même une action de grâces. Je me sentais si parfaitement heureuse et si calme à cette époque, que le plus grand malheur que je souhaitasse à cousine Marcienne était de voir M. Bertram ou tout autre individu se décider à l'épouser

et à l'emmener loin de Rockborough, me procurant ainsi le bonheur de vivre seule avec cousin Ulrich. Mon esprit était encore trop faible pour embrasser plus d'un sujet à la fois, et le thème qui occupait exclusivement mes pensées était le soulagement que j'avais éprouvé. Ce soulagement était si grand qu'il suffisait à ma félicité présente, et peu m'importait le reste. Par exemple, je ne prenais pas garde au désir évident que témoignait miss Marcienne de me voir circuler activement dans la maison comme les autres membres de la famille, et je ne m'affligeais même plus que les visites de mon tuteur fussent plus rares et généralement plus courtes qu'auparavant, et de ce qu'elles revêtissent parfois une teinte cérémonieuse.

Il suffisait à mon bonheur présent de reposer dans ce salon, de sentir que personne ne viendrait se placer entre cousin Ulrich et moi, que nous vivions dans la même maison, et que je pouvais voir au moins une fois par jour sa bonne et bienveillante figure; enfin je me disais que si jamais il tombait malade, ou qu'il eût besoin des soins d'une femme, il les recevrait de ma main. Et l'on m'aurait dit que je jouais sur cette chance tout le bonheur d'une longue vie, je n'aurais pas hésité une minute, et j'aurais préféré mille fois mes devoirs de cendrillon ou de garde-malade à Wessex-House, à toutes les perspectives les plus brillantes.

Mais au bout de trois ou quatre jours de cette douce existence, mes agréables rêveries furent brusquement mises en fuite. Un matin, je reposais comme de coutume dans l'odorant et frais salon, et je jouissais avec bonheur du *dolce far niente* déjà décrit par moi, lorsque cousine Marcienne et M. Bertram firent irruption dans la pièce que j'occupais. Je fus d'abord ennuyée et même un peu honteuse de ma pose nonchalante, mais lorsque je voulus me tenir un instant debout pour saluer notre visiteur, les forces me manquèrent et je dus reprendre mon ancienne position.

— Ne vous dérangez pas, Pétronille, s'écria miss Ford, — bien qu'il soit grand temps, je trouve, que vous fas-

siez usage de vos jambes. — Voici M. Bertram qui a été assez bon pour s'intéresser beaucoup à votre santé; cela vous fera du bien de voir un ami et d'avoir avec lui une agréable et gaie conversation; je vais donc vous laisser ensemble; ainsi amusez-vous l'un l'autre du mieux que vous pourrez, tandis que j'irai vaquer aux affaires de la maison.

Elle nous laissa en achevant ces mots. L'éloignement que j'avais ressenti pour M. Bertram pendant les vacances de Noël revint aussitôt à ma mémoire, et je le reçus, je le crains, avec une froideur qu'il ne méritait certes pas, car il avait témoigné pendant ma maladie un intérêt vraiment bien affectueux pour ma personne. Il exprima tant de plaisir en me revoyant, m'apporta des messages si amicaux de la part de ses sœurs et de sa mère, et m'offrit un bouquet si splendide, que la glace finit par se fondre un peu, et que j'éprouvai un grand plaisir et un grand amusement dans sa conversation. M. Bertram avait toujours été considéré comme un homme très-spirituel, et même assez facétieux, et comme il faisait, je crois, tout ce qu'il pouvait pour me plaire et m'intéresser pendant cette visite, la matinée s'écoula le plus agréablement du monde, et je ne fus pas du tout fâchée d'apprendre que M. Bertram comptait passer une quinzaine de jours chez cousin Ulrich. Mais cette agréable impression ne survécut pas à cette visite, et je pensai bien différemment au bout de trois ou quatre jours.

Lorsque je vis qu'il prenait pour quartier-général la pièce même où je m'établissais, que ce fût le salon, le petit salon ou la chambre à manger, et que cousine Marcienne l'encourageait à m'obséder ainsi, je me révoltai. Depuis qu'il était chez nous, c'en était fait pour moi de toute quiétude et de toute liberté; je ne pouvais plus écrire et lire, parce qu'il était toujours et toujours là, et je trouvais bien dur que cousine Marcienne, sous prétexte de veiller à ses affaires domestiques, se déchargeât entièrement sur moi du soin de tenir agréable compagnie à son hôte, et cela à une époque où j'étais si peu capable

de pareil effort. Pour comble d'ennui, M. Bertram, après avoir épuisé sa provision de bons mots, d'anecdotes et de nouvelles, en revint à me tenir le même langage et à m'adresser les mêmes œillades qui m'avaient tant offensée à Oxley. Par pur désœuvrement, il abandonna toute conversation raisonnable et se lança dans les agréables compliments, les personnalités flatteuses et les soupirs plus ou moins expressifs.

Je ne pouvais souffrir de le voir, pendant toute la matinée, assis en face de moi et feignant de lire, mais, en réalité, fixant ses yeux sur ma personne avec une persistance telle que je ne pouvais lever la tête sans rencontrer un regard qui, venant de cet homme, était pour moi comme une insulte. Je lui dis plusieurs fois qu'il m'était fort désagréable d'être ainsi dévisagée; qu'il devrait bien, lui et son livre, changer de place et s'en aller ailleurs; puis, lorsque je vis que toutes mes remontrances ne servaient à rien, et que la conversation de M. Bertram revêtait des allures si sentimentales et si flatteuses qu'elle en était offensante, je pris le parti de rester dans ma chambre et refusai de descendre. Cousine Marcienne s'en plaignit à son frère, qui vint aussitôt me parler à ce sujet; il me représenta avec sa douceur et sa bonté ordinaires, que nous avions tous des devoirs à remplir dans la société, que nous nous devions mutuellement des égards, et que, comme membres de la grande famille humaine, nous devions sacrifier nos goûts particuliers au bien de la communauté. J'avoue que je ne voyais pas ce que tous ces grands devoirs avaient de commun avec l'ennuyeuse obligation de rester dans la même chambre que M. Bertram, et je le dis à mon tuteur.

— Vous l'offensez par le soin que vous mettez à le fuir, répondit cousin Ulrich. Vous devez cependant considérer qu'il est un de mes plus vieux amis.

— Oh ! cela se peut bien; car ses beaux favoris sont tout gris, m'écriai-je assez impertinemment.

Je crois que cousin Ulrich fut assez contrarié de cette remarque.

— Enfant que vous êtes, il est plus jeune que moi, répondit-il.

— Bah ? Je ne le crois pas. Qu'il fasse tout ce qu'il peut pour paraître plus jeune qu'il ne l'est, ça, c'est sûr. Puis, surprenant un léger sourire sur les lèvres de mon tuteur, je m'enhardis davantage et lui dis : Enfin, cousin, il est vieux, c'est certain, car j'ai vu la patte d'oie sous ses yeux, et j'ai découvert hier bien des fils d'argent dans ses resplendissants favoris.

— Oh ! oh ! Vous l'avez donc examiné fort attentivement, Pétronille ?

— Il m'en donne assez l'occasion, répondis-je en faisant la moue. Il y a vraiment de quoi vous dégoûter complètement d'un homme, que de le voir toujours assis à la même place, et ayant tous les jours, mais tous les jours, le même visage et le même éternel sourire.

— Vous ne pouvez cependant pas vous attendre qu'il change journellement de figure, ce ne serait guère raisonnable de votre part, dit cousin Ulrich, avec un air gravement amusé, puis nous nous mêmes tous deux à rire de l'absurdité de pareille exigence.

— Mais vous serez raisonnable, mon enfant, et vous vous tiendrez au salon comme les autres personnes, reprit mon tuteur. Vous provoquez des remarques en agissant ainsi, et je suis persuadé que vous n'avez nulle envie d'être l'objet des observations et des commentaires.

— Votre cher ami partira-t-il bientôt ? demandai-je avec une obstination mutine. Je suis bien lasse de lui, car il y a déjà plus d'une semaine qu'il est ici.

— Si vous êtes fatiguée de vos amis au bout d'une semaine, que ferez-vous, ma chère, lorsque vous aurez un mari et que vous serez placée pendant des années et des années en face du même visage ?

— Je n'aurai jamais point de mari, répondis-je vivement. Et si jamais j'en accepte un, il sera fort différent de M. Bertram.

— Différent en quoi, Pétronille ? Il sera moins bien, j'ose le dire.

— Eh bien, en premier lieu, il ne me forcera pas à faire des choses qui me sont désagréables, dis-je d'un air cajolant en passant un de mes bras autour de sa taille. Il ne m'obligera pas, par exemple, à rester au salon avec de vieux amis qui ont des favoris grisonnants, et à faire cent choses ennuyeuses de la sorte. En second lieu, il...

Mais cousin Ulrich ne sut jamais ce que j'exigeais en second lieu de cet époux-modèle, car il se leva vivement et me dit avec un petit signe de tête amical et avec un joyeux sourire, qu'il était sûr que j'allais me conduire comme une bonne fille et faire exactement ce qu'il me demandait, puis il me laissa à mes propres réflexions.

Je n'avais rien de mieux à faire que de prendre mon ouvrage et mes livres et de descendre à mon ancien quartier-général, car il ne me serait jamais venu à l'idée de traiter légèrement les avis de cousin Ulrich et encore moins de désobéir à ses recommandations positives. Je fus d'abord récompensée de mon obéissance, en trouvant le salon inoccupé, M. Bertram étant allé faire une promenade.

Mais, hélas! le soulagement ne fut pas de longue durée, car, au bout d'une heure ou deux, mon vieux beau revint et se montra ravi, charmé, enchanté de me trouver toute prête à être agréablement assommée. Le supplice alla même *crescendo* pendant quelques jours. Enfin, une certaine après-midi, nous eûmes une espèce de querelle sur cette persécution, et cette dispute faillit prendre une tournure plus sérieuse que je ne l'aurais voulu; mais, grâce à ma bonne étoile, j'échappai à de fâcheuses conséquences. J'étais alors parfaitement remise, mais il ne m'était pas permis de sortir autrement qu'en voiture; je ne pouvais donc passer quelques instants hors de la maison qu'aux heures où je me promenais en calèche avec cousine Marcienne, et malheureusement, ce jour-là, elle était sortie toute seule pour aller faire des visites.

Il faisait excessivement chaud, je me sentais plus languissante que de coutume, et comme j'étais arrivée au point le plus intéressant de mon roman, je ne demandais qu'à être laissée seule, afin de le lire en paix et en tran-

quillité. Mais M. Bertram était monté au salon après le lunch, et la paix et sa présence étaient choses complètement incompatibles. Il était agaçant au dernier degré, tandis que j'étais assise dans mon fauteuil, de percevoir le bruissement régulier que faisaient entendre les grandes feuilles du *Times*, lorsqu'il les abaissait au moins toutes les deux minutes, afin de jouir du coup-d'œil qu'offrait ma séduisante personne. Cette tactique m'énerva et m'impacienta tellement, que je finis par élever mon livre à la hauteur de mon visage afin de mettre mes traits à l'abri de ses regards, puis, à chaque craquement de papier, je serrais les dents et témoignais par des trépignements de pieds saccadés, mais discrets, combien j'étais impatientée de ce manège.

— Êtes-vous mal à la place que vous occupez? me demanda-t-il après une demi-heure de ce charmant duo, exécuté sur parquet et sur papier. Laissez-moi placer un tabouret sous vos pieds, et il m'en apporta un, tout en parlant et en souriant.

— Je n'en ai pas besoin, dis-je avec assez de rudesse, en repoussant du pied le support qu'on me présentait.

— Voudriez-vous vous coucher sur le sofa?

— Non, je vous remercie.

— Puis-je aller vous chercher quelque chose?

— Non, rien du tout, je désire seulement finir mon livre.

— Est-il donc tellement intéressant? demanda-t-il en jetant son journal par terre et en se plaçant à côté de moi.

Je me sentais décidément en colère en ce moment. Pourquoi ne me laissait-il pas tranquille et m'interrompait-il sans cesse avec ses continuelles attentions? Je ne pus donc me contenir, et avec toute la pétulance d'une écolière, je chassai loin de moi toute politesse.

— Non, non, il n'est pas du tout intéressant, surtout lorsque vous êtes à côté de moi, m'écriai-je en me levant de mon fauteuil et en allant m'établir sur le canapé. — Vraiment, M. Bertram, je préférerais que vous vous occu-

passiez de votre journal; il n'y a rien, dans mon livre, qui puisse vraisemblablement vous intéresser.

— Comment le savez-vous? répondit-il sans avoir l'air le moins du monde déconcerté par ma brusque apostrophe (et, vraiment, je ne me rappelle pas l'avoir une seule fois troublé ou décontenancé par mon impolitesse, et cette égalité d'humeur se traduisant toujours par le même sourire, me le rendait de plus en plus odieux). — Croyez-vous, Pétronille, reprit-il, que je sois trop vieux pour me souvenir de l'amour et des amoureux?

— Je n'en sais rien, pour sûr, répondis-je brusquement. Car je n'y ai jamais pensé. D'ailleurs, l'amour n'a rien à faire avec l'histoire que je lis maintenant.

— Vraiment? alors c'est un roman fort singulier, j'ose dire. Mais, enfin, l'amour aura bien son mot à dire dans votre avenir, je suppose?

Je ne daignai pas répondre à cette remarque.

— Ne pensez-vous jamais au temps où vous serez mariée et où vous serez à la tête d'une maison dont vous serez la maîtresse? continua-t-il.

— Je ne me sens nulle envie d'être maîtresse de maison. Ce que j'aimerais, plutôt, c'est que vous alliez vous promener. M. Bertram.

— J'irai à mon heure, Mademoiselle! Ainsi, vous ne pensez donc pas à changer votre nom de Fleming contre un autre nom? vous avez l'intention de rester vieille fille comme.... comme...

— Comme cousine Marcienne? Ah, bien, c'est joli, ce que vous dites-là; je le lui répéterai.

— Non, non, je vous en prie, ne faites pas cela; je n'ai jamais pensé donner ce titre à miss Ford, c'était même très loin de mon esprit, en vérité. Elle se mariera un de ces jours, sans doute, et....

— Que ne l'épousez-vous? m'écriai-je dans l'espoir de mettre fin à son verbiage plutôt que dans une intention impertinente. Mais M. Bertram sembla prendre ma plaisanterie tout à fait au sérieux.

— Parce que mon cœur ne m'appartient plus et que je

ne puis plus le donner, conséquemment, dit-il en se rapprochant du canapé. Une personne très différente de miss Ford me l'a dérobé, il y a déjà longtemps, et je ne pourrai goûter quelque bonheur que lorsque cette personne m'aura donné le sien en échange.

Cette idée me parut si bouffonne que je partis d'un franc éclat de rire.

— Pourquoi riez-vous ? dit-il vivement. Qu'ai-je dit qui vous semble si ridicule ?

— Je ris seulement de cet échange de cœurs que vous vouliez faire avec quelqu'un, c'est ce que nous appelions, à l'école, *troc pour troc*. J'espère que vous ferez une bonne affaire, M. Bertram, et que vous gagnerez au change.

— Je n'en doute nullement, si je puis obtenir ce que je désire, continua-t-il avec un sérieux imperturbable, comme s'il ne s'apercevait pas que je plaisantais avec lui. C'est un cœur très jeune et parfois très insouciant ; mais, tel qu'il est, c'est le cœur le plus précieux que j'aie jamais rencontré.

— Vraiment. Mais j'espère que ce cœur si précieux est revêtu d'un corps non moins excellent, car je ne puis me représenter exactement un cœur sans son enveloppe et allant clopin-clopant dans le presbytère. Cela me semble très incomplet et même assez absurde. Alors, quand vous aurez obtenu ce cœur, comment l'apprêterez-vous ? Le farcirez-vous et le rôtirez-vous, comme on le faisait à Anvers ; je vous avertis que ce n'est pas bon du tout.

— Il est presque impossible au cœur dont je parle d'être plus beau que le corps dont il est revêtu, dit M. Bertram, en se rapprochant toujours plus de moi. Et j'aimerais le cœur et le corps à la cure d'Oxley. Viendront-ils, Pétronille ? Renoncez-vous à votre projet de rester vieille fille et voudrez-vous bien me rendre l'homme le plus heureux des Trois-Royaumes ?

— Moi ! M. Bertram ? C'est donc de moi que vous parliez tout ce temps ? lui dis-je toute ahurie de la proposition.

Je ne pouvais me méprendre sur ses intentions, je comprenais parfaitement que le moment était sérieux et que je ne devais pas rire, mais les plaisanteries que j'avais faites sur son marivaudage d'échange de cœurs me revinrent à la mémoire, je vis cet organe vital dépourvu de toute enveloppe et clopinant comme il pouvait dans le presbytère, puis je me rappelai mes conseils culinaires à son sujet; enfin, la gaieté l'emporta sur la prudence, et le rire nerveux et continu qui s'était emparé de moi ne tarda pas à dégénérer en un fou-rire irrépressible, qui déconcerta fort et offensa beaucoup M. Bertram.

— Si le sujet le plus important que j'aie jamais traité avec vous est tourné en ridicule de cette manière, commença-t-il; et je vis qu'il avait l'air très vexé et qu'il était devenu rouge comme une pivoine, — il est temps que je...

— Oh, je vous en prie, pardonnez-moi! m'écriai-je en tâchant de contenir ma folle gaité, car je craignais fort d'encourir la colère de cousin Ulrich s'il apprenait avec quelle impolitesse j'avais traité *son plus vieil ami*. — Pardonnez-moi, M. Bertram, je ne croyais pas que je.... Mais, hélas! quelque effort que je fisse pour comprimer mes lèvres, leurs muscles rebelles furent plus forts que ma volonté, ils se détendirent, et je fus prise d'un second accès d'hilarité plus terrible encore que le précédent.

— Y a-t-il donc quelque chose de fort extraordinaire à ce que je vous ai dit? demanda M. Bertram en quittant le sofa et en se promenant dans le salon.

— Non!... oh non! répondis-je, toujours secouée par le fou-rire que je m'efforçais en vain de maîtriser. — Seulement, moi... au presbytère... comprenez-vous? Vous n'avez pas parlé sérieusement... c'est une plaisanterie, n'est-ce pas?

— Je parle sérieusement, répondit-il avec colère, et si vous n'étiez pas une enfant, vous l'auriez compris depuis longtemps. Lorsque j'ai tâché, déjà à Noël, de vous faire connaître mes désirs...

— Oh! je vous en prie, pas un mot de plus... murmurai-je faiblement, sentant cette gaité intempestive, terri-

ble, irrésistible, s'emparer encore de moi. J'étais d'humeur riieuse, en ce moment, et je sentais qu'eût-il dépensé sa belle éloquence jusqu'au coucher du soleil, pour plaider sa cause, chaque élan oratoire n'aurait fait qu'exciter davantage ma déraisonnable hilarité. Je vis donc que la seule chance de salut qui me restât était une prompte retraite ou plutôt la fuite.

— Laissez-moi passer, lui dis-je, lorsque je vis qu'il voulait empêcher mon exode. — Je veux monter dans ma chambre. Je conviens que j'ai été fort incivile, mais vous ne vous faites aucune idée des absurdes non-sens que vous m'avez débités.

— Absurdes non-sens ! répéta-t-il. — Est-il donc impossible de vous faire comprendre que, lorsque je vous offre mon cœur et ma main, j'encoure la plus grande responsabilité qu'un homme....

— Oh ! de grâce, ne recommencez pas, m'écriai-je en passant comme une flèche devant lui. Je vous assure que je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, et vous ferez comme moi lorsque vous aurez donné un instant de réflexion à ce sujet.

En achevant ces mots, je le quittai et montai prestement à ma chambre. — Toute ma folle gaieté disparut lorsque je fus réfugiée dans ma forteresse, et je me sentis sérieusement ennuyée. Je n'étais pas une enfant comme avait bien voulu le dire mon bel admirateur. Je comprenais parfaitement qu'il voulait faire de moi son épouse, mais l'idée de devenir mistress William Bertram, de m'établir à la cure d'Oxley avec un mari à favoris gris, et d'avoir tous les Bertram pour père, mère, frère et sœurs, me parut si bouffonne, si absurde, que, comme une véritable gamine que j'étais, je regardai la proposition plutôt comme une offense que comme un compliment.

Peut-on comprendre, me disais-je, qu'un vieux garçon comme ce Bertram ait l'idée de demander à une fillette de mon âge, d'aller s'enterrer, sans autre société que la sienne, dans une localité aussi triste qu'Oxley ? Croit-il, par hasard, que je m'estimerai très heureuse de faire ma

demeure de ce sombre et vieux presbytère? Croit-il que je pourrais me contenter de ne voir mes cousins que tous les trois mois, et s'imaginer-t-il que je serai vraiment très charmée de passer mes journées à nourrir ses poules et à enlever les limaces et les charançons attaquant ses choux et ses laitues? C'est une jolie perspective que celle qu'il m'offre là! C'est une agréable position à faire à une personne de mon âge, que de lui demander de quitter tout ce qu'elle aime, pour aller tenir la maison d'un homme qui a trois fois son âge. Qu'est-ce qui a pu faire croire à M. Bertram que j'accéderais jamais à pareille requête de sa part? Il me suppose vraiment des goûts bien singuliers.

Telles étaient les réflexions que je faisais sur cette demande en mariage, et plus je les approfondissais, plus je me sentais disposée à considérer comme une insulte ce qui m'avait été proposé comme un honneur; enfin, sous l'influence d'une disposition maligne et malveillante, j'en vins à me demander qui avait pu enhardir ce vieux *beau* à me faire une offre si outrageusement impertinente, et je pleurai de dépit et de colère à l'idée de rencontrer de nouveau ce céladon et d'avoir à remplir encore avec lui les devoirs de l'hospitalité.

Mais il fallait se résigner à cette épreuve : il y avait le soir même un grand dîner à la maison, et cousine Marcienne avait décidé que je serais pour la première fois au nombre des convives. Je crois qu'elle commençait à trouver fastidieux d'avoir deux dîners à ordonner et à faire servir; puis, comme cousin Ulrich voulait que je fusse au salon après ce repas, elle trouva probablement que j'étais assez grande, alors, pour me traiter comme une femme et non plus comme une enfant; d'autant plus que les personnes qui venaient chez nous ne cessaient de s'émerveiller sur ma stature, sur mon âge et sur mon air raisonnable, etc. Bref, je devais faire mon entrée dans le monde ce soir-là, petite entrée, c'est vrai, mais, enfin, je faisais en ce jour un pas important dans la vie.

Jeanne vint mettre tous ses talents et toutes les ressources de son art à mon service pour cette occasion mémora-

ble, et tandis que nous donnions nos soins à cette toilette de cérémonie, je me félicitais intérieurement en pensant que la présence de plusieurs personnes étrangères empêcherait probablement M. Bertram de me dire aucune parole qui eût trait à ce qui s'était passé entre nous, et qu'il ne pourrait même pas en informer cousin Ulrich. Car la chose que je craignais le plus en ce moment, était que mon tuteur n'apprit les balivernes et les marivaudages que m'avait débités son ami, et la manière impolie dont j'avais reçu ses déclarations. Je savais combien cousin Ulrich attachait de prix à l'amitié de M. Bertram, combien il désirait que je me conduisisse toujours comme une personne bien élevée, et combien, conséquemment, j'avais encouru son déplaisir par ma rudesse et mon impertinence. En pensant qu'il aurait le droit de me regarder avec sévérité, je me sentis agitée, malheureuse, inquiète; aussi, dès que ma toilette fut terminée, me hâtai-je de descendre au salon pour y rencontrer mon persécuteur, avant que le reste de la société fût arrivée; je voulais le prier (s'il attachait quelque prix à mon amitié) de ne faire entendre ni par paroles, ni par regards, qu'un sujet de quelque importance eût été traité entre nous.

Mais M. Bertram n'était pas au salon, il n'y parut même pas, à ma grande surprise. Les convives, au nombre d'environ dix ou douze, arrivèrent successivement et s'extasièrent successivement aussi sur mon développement physique et sur ma bonne mine, mais celui que j'attendais n'apparaissait toujours pas; il n'était pas même venu, et mes cousins n'avaient, ni l'un ni l'autre, prononcé un mot expliquant son absence, lorsque nous passâmes à la salle à manger. M. Austin, alors, vint m'offrir son bras pour m'escorter à table, et je sentis, avec orgueil, que j'avais fait, ce soir-là, un grand pas dans le chemin de la civilisation.

Je dînai à table et j'y étais conduite en pompeux appareil par un vrai gentleman.

— M. Bertram n'est pas ici? demandai-je tout bas à mon chevalier comme nous prenions place à table.

— Non, répliqua-t-il de l'air le plus indifférent du monde, il est peut-être en retard. — Quelle belle rose vous avez dans vos cheveux ! miss Fleming.

— M. Bertram est retourné à Oxley, dit cousine Marcienne d'un ton si glacial qu'il aurait pu frapper le champagne.

Dans l'étonnement que me fit éprouver la nouvelle qui m'était si sèchement annoncée, je ne pus m'empêcher de lever les yeux vers celle qui me la donnait, et je vis à l'air de froid mécontentement, de désappointement et de dépit empreint sur sa physionomie, qu'elle avait deviné la cause de ce départ précipité ou que M. Bertram la lui avait révélée. Alors, honteuse comme une coupable, je baissai les yeux sur mon assiette et je croyais même ne plus avoir le courage de les lever sur aucun des convives. Il m'importait, au reste, fort peu d'avoir encouru le déplaisir de cousine Marcienne, mais je me dis que si cousine savait, son frère devait savoir aussi, et je ne pouvais supporter l'idée d'avoir mérité sa colère ou son blâme pour avoir mis fin, par ma conduite, à une visite qui lui était agréable.

Quel fut donc mon soulagement lorsque je vis, durant le cours du repas, qu'il n'y avait pas trace de déplaisir ou de sévérité sur le visage de mon cousin, et que jamais, au contraire, il n'avait paru si gai et si rempli d'entrain ; il me fit même, si je ne me trompe, un ou deux petits signes d'intelligence et d'amitié les deux ou trois fois qu'il rencontra mon regard timidement dirigé vers lui. Je reportai alors les yeux sur cousine Marcienne, car le contraste qu'offraient toujours le frère et la sœur était encore plus frappant que de coutume ; je vis que les regards de cette dernière ne s'étaient nullement adoucis à mon égard et qu'ils avaient pris même une expression plus âpre et plus dure. Si c'était ma conduite avec M. Bertram qui causait cette maussaderie, pourquoi donc son frère ne partageait-il pas son déplaisir et avait-il l'air si satisfait ? Que M. Bertram eût quitté Rockborough et qu'elle fût contrariée de ce départ, cela ne faisait aucun doute ; mais il me

restait à savoir si elle avait connaissance des motifs qui avaient déterminé M. Bertram à partir si promptement, et si, édifiée à ce sujet, elle avait communiqué la nouvelle à cousin Ulrich, en lui apprenant la part que j'avais eue à cette fuite subite.

La crainte de recevoir les bienveillants sourires de mon tuteur et ses bonnes paroles sans les mériter, m'empêcha de diriger mes regards vers lui aussi souvent que je l'aurais désiré, mais toutes les fois que je regardais de son côté, je rencontrais ses yeux fixés sur moi, comme s'il tâchait de se familiariser avec ce fait si nouveau pour lui, de me voir siéger à la même table que ses invités. Ce long repas prit fin, cependant; les dîners de cousine Marcienne étaient en général d'ennuyeuses et fatigantes cérémonies, dont la partie la moins fastidieuse était le repas même, car le reste de la soirée, passée au salon, était encore, si possible, plus languissante et somnifère. Lorsque les dames quittèrent la table et se réunirent au salon, je crus que cousine Marcienne profiterait de cette intimité relative pour m'adresser une ou deux paroles expliquant sa froideur; mais point : elle ne fit pas attention à moi, elle parla à toutes les dames présentes, et n'eut pour moi aucun mot, aucune observation à m'adresser. Au lieu, par exemple, de me prier de me mettre au piano, comme elle le faisait habituellement, elle attendit que son frère m'adressât cette requête.

Enfin, le reste de la soirée s'écoula de même. Cousin Ulrich continua à se montrer très gai, et cousine se montra aussi froide, aussi hautaine qu'elle l'avait été au commencement de la réunion; mais ils ne dirent, ni l'un ni l'autre, un seul mot qui eût trait au départ de M. Bertram et à la cause probable qui l'avait motivé.

VI

Pétronille continue son récit.

Les jours suivants s'écoulèrent de la même manière, car je n'avais, pour ma part, aucune envie de faire la moindre allusion à M. Bertram, et cousin Ulrich et sa sœur semblaient, d'un commun accord, éviter d'en parler. Ce mutisme sur un sujet dont, en toute autre circonstance, il aurait été si naturel de parler, me confirmait entièrement dans l'idée qu'ils en savaient beaucoup plus sur ce départ qu'ils ne voulaient bien le dire. Outre cela, le changement de conduite de cousine Marcienne à mon égard était des plus évidents; la cordialité avec laquelle elle m'avait traitée dernièrement avait complètement disparu, et bien qu'elle n'osât plus me gronder comme aux premiers jours de notre connaissance, elle avait pris avec moi des manières si raides, si glaciales, et ses paroles étaient si semblables à ses manières, qu'une personne même plus intrépide que moi en aurait éprouvé un sentiment de contrainte et de malaise.

Je ne pouvais attribuer cette soudaine et insupportable froideur qu'à des rapports mensongers sur mon entrevue avec M. Bertram; cet amoureux éconduit avait, sans doute, présenté les choses sous un point de vue peu exact et peu flatteur pour ma personne. Je trouvai cette conduite bien lâche et bien vile de la part d'un homme respectable et vénérable, et je lui gardai doublement rancune de s'être plaint sournoisement à cousine Marcienne et de l'avoir irritée contre moi par le récit exagéré, sans doute, de l'impolitesse et de l'impertinence dont je m'étais rendue coupable, quand il m'avait avoué ses sentiments.

Il ne me venait pas à l'idée que sa colère vint uniquement de mon refus, car, pourquoi aurait-elle désiré me

voir marier et pourquoi aurait-elle voulu se débarrasser de ma personne? Je crois, au contraire, qu'elle se serait à juste titre moquée de moi si j'avais contracté pareil engagement, et je soupçonne fort qu'elle aurait traité l'affaire avec un souverain mépris, et aurait déclaré que cette union était la chose la plus ridicule et la plus absurde qu'on pût voir ici-bas; enfin, je suis sûre qu'elle aurait dit à qui eût voulu l'entendre, que j'étais encore une enfant ne connaissant pas sa main droite d'avec sa main gauche, et qu'on ferait mieux de me renvoyer à la Nursery que de me mettre à la tête d'une maison et de me faire entrer ainsi prématurément dans la vie conjugale.

Elle me traitait, au reste, toujours comme une fillette, et je n'aurais jamais pu deviner qu'elle pût être heureuse de me voir l'épouse d'un homme comptant plus de deux fois mon âge. Je crus donc qu'elle était mécontente de mon absence de politesse, et comme j'ignorais complètement ce qu'avait pu dire de moi M. Bertram, je brûlais d'avoir sur cela une explication que je n'avais pas le courage de provoquer. Car cousine Marcienne, retranchée derrière ce qu'elle appelait une digne réserve, était une citadelle devant laquelle on hésitait à mettre le siège. Les demi-mots, les allusions, les timides avances, ne produisaient aucun effet sur elle; elle les laissait tomber sans y prendre garde, c'était de la grenaille contre des murailles blindées; il n'y avait donc de ressources qu'en escaladant la place et en lui donnant un assaut hardi et vigoureux; mais, hélas! après cette attaque il faudrait parlementer, expliquer, et je sentais que la chose était fort embarrassante pour moi; car, malgré mon opinion sur les démarches de M. Bertram et sur l'idée bien arrêtée que je m'en étais faite, c'est-à-dire que cette proposition était une offense directe à mon bon goût, j'étais néanmoins trop honteuse du rôle que j'avais joué dans toute cette affaire, pour ne pas désirer l'effacer aussi promptement que possible de ma mémoire.

J'étais irritée au dernier degré de la conduite de ma cousine, car si elle avait quelque grief contre moi, pourquoi ne pas me le dire franchement et en finir avec ce

différend inarticulé, plutôt que de bouder comme elle le faisait. Je finis par me révolter contre l'obligation de faire avec elle de silencieuses promenades en voiture, car il était insupportable pour une fillette de mon caractère, d'être assise à côté d'une personne, pendant une ou deux heures, sans échanger avec elle une seule parole et subir ainsi sans l'avoir mérité le système pénitentiaire ou la règle de la Trappe. Les procédés de miss Ford m'aigrirent donc sensiblement, mon ton s'en ressentit et le sien tourna toujours plus à l'aigre.

— J'ai commandé la voiture pour quatre heures, me dit-elle un jour de son ton le plus froid, lorsque nous eûmes terminé notre lunch. Je ne fis aucune réponse à cette injonction détournée.

— Avez-vous entendu ce que je vous ai dit, Pétronille? La voiture est commandée pour quatre heures précises.

— Très bien, cousine Marcienne.

— Vous ne vous ferez pas attendre, s'il vous plaît.

— Je ne sors pas aujourd'hui.

— Puis-je vous en demander la raison? dit-elle avec une ironique politesse.

— Oui, et je vous la dirai; c'est parce que je n'ai aucune envie de me promener.

— Vraiment? Mais je vous demande pardon de vous avoir adressé pareille question; j'oubliais que vous êtes maintenant une grande personne et que vous avez atteint l'âge où l'on forme ses propres opinions. Vous désirez peut-être que je reste à la maison pour vous tenir compagnie?

— Oh, nullement, ne vous gênez pas; mais permettez-moi seulement de monter à ma chambre quand vous aurez fini cette comédie.

J'y montai, en effet, non pour y verser, comme autrefois, d'abondantes larmes, mais en proie à une fiévreuse colère et me demandant anxieusement si le jour viendrait jamais où cette femme et moi pourrions vivre en paix dans la même maison. Cette chance de tranquillité me paraissait des plus improbables. Il semblait qu'il y eût dans nos

natures un profond antagonisme et qu'elles ne pussent être mises en contact sans des chocs violents et sans qu'un cliquetis de paroles ne témoignât qu'elles ferraillaient. J'étais trop jeune, trop inexpérimentée, pour découvrir la cause de cet état de guerre qui venait, je crois, non de sentiments contraires, mais de sentiments trop identiques. Nous étions toutes deux dominées par une affection ayant le même être pour objet et par le soin jaloux que nous mettions à nous l'approprier exclusivement; chez cousine, ce sentiment avait atteint toute sa maturité et son inflexibilité; chez moi, il n'était que naissant et inconscient; mais toute latente que fût cette rivalité, elle n'en était par moins devinée par chacune de nous et aucune ne voulait céder le pas à l'autre.

Tous les sentiments que je viens d'analyser après coup, pour ainsi dire, ne m'étaient pas encore bien connus, je ne m'en rendais aucun compte, mais ils me tourmentaient, hélas! bien cruellement. Je ne me sentais nullement heureuse dans la solitude que je venais de m'imposer.

Je ne trouvais aucun plaisir à me quereller avec cousine Marcienne; car, toute maussade qu'elle fût, elle n'en était pas moins la sœur de cousin Ulrich.

J'errais donc dans la maison comme une âme en peine, je me blâmais sérieusement de ma conduite; enfin, entendant en ce moment un bruit de roues et un équipage s'arrêter devant la maison, je me penchai sur la balustrade de l'escalier, afin de me préparer à recevoir miss Ford d'une manière si cordiale, qu'elle pût voir immédiatement que mon méchant esprit avait été chassé.

Ce n'était cependant pas cousine Marcienne, mais bien cousin Ulrich qui rentrait précipitamment chez lui et se dirigeait en droite ligne vers son cabinet de consultation; il leva les yeux et me vit, comme aux jours de mon enfance, penchée sur la rampe de l'escalier; il me fit alors un petit salut amical, tout en me demandant si sa sœur était à la maison?

— Non, elle est sortie depuis au moins une heure.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas allée avec elle, Pétronille?

Je haussai les épaules d'une manière assez impertinente, car sous l'influence de ces paroles, prononcées avec un ton si différent de celui dont s'était servi sa sœur, de ces paroles dont l'intonation dénotait tant d'intérêt pour tout ce que je disais ou je faisais, sous cette influence, dis-je, mon mauvais esprit revint promptement prendre possession de moi-même.

— Je ne sais, répondis-je, si ce n'est que je me trouve plus agréablement à la maison.

— Comment! même seule vis-à-vis de vous-même?

— Oui, seule, et vis-à-vis de moi-même, la solitude vaut mieux que la société de certaines personnes.

Je riais du bout des lèvres, en disant cela, mais cousin Ulrich ne partagea nullement ma feinte gaieté; il prit, au contraire, une expression plus grave et plus sévère.

— Attendez une minute, dit-il; j'ai un billet à écrire; mais j'irai bientôt vous rejoindre au salon, car j'ai deux mots à vous dire, Pétronille.

En entendant cela, mon rire cessa comme par enchantement, et mon cœur se mit à battre avec violence. Je suis tombée, pensai-je, dans quelque nouveau guépier. Mon tuteur avait, sans doute, observé ma conduite, et s'était décidé, depuis quelques jours, probablement, à avoir une explication avec moi; je venais donc de lui fournir l'occasion désirée, en me penchant si sottement sur la balustrade. Oh, pourquoi m'étais-je laissée entraîner à agir aussi étourdiment et d'une manière si peu digne d'une personne bien élevée? Ah! pour sûr, on ne me reprendra plus à flâner ainsi comme une enfant.

Cependant, lorsque cousin Ulrich revint vers moi, son visage n'exprimait nullement un grave déplaisir. Lorsque je l'avais entendu gravir l'escalier, un sentiment de fausse honte m'avait portée à m'élançer vers la jardinière, afin de tourner le dos à la porte; j'avais l'air fort occupé des plantes contenues dans cette corbeille, lorsqu'il entra et vint placer ses deux mains sur mes épaules.

— A quoi bon acheter une voiture si vous ne voulez pas en profiter? me dit-il avec douceur.

Cette question, qui semblait me prouver que j'étais le principal objet de ses pensées et me faisait souvenir de sa bonté et de sa générosité, eut immédiatement raison de ma mutinerie; je me tournai donc vers lui et répondis d'un ton sérieux :

— Oh! cousin Ulrich, je suis désolée de vous paraître ingrate, mais cousine Marcienne est si fort... comment pourrais-je dire, est tellement maussade avec moi, depuis quelques jours, qu'il n'est pas du tout agréable de se promener avec elle.

— Depuis quelques jours? répéta-t-il; et qu'est-il arrivé depuis quelques jours pour la rendre aussi maussade?

Il m'avait éloignée de la fenêtre et m'avait fait asseoir sur le canapé en disant cela. J'allais répondre à cette question par un : *Je n'en sais rien*. Mais j'arrêtai à temps ce mensonge, en me rappelant que je savais parfaitement ce qui causait la bouderie de cousine Marcienne. Je rougis donc vivement en pensant que j'aurais pu tromper mon tuteur, et cette rougeur, dont je ne pus être maîtresse, n'échappa point, sans doute, à son regard perspicace.

— Alors, vous ne voulez pas me le dire, Pétronille?

— Oh! oui, je le voudrais bien; oh, oui, vraiment, si cela était nécessaire, balbutiai-je. Mais, enfin, cousin Ulrich, ce qu'elle sait, vous le savez naturellement aussi... et... et j'avoue que j'ai été bien impolie, bien rude; mais je déteste ces sortes de choses, et je ne vois pas pourquoi cousine Marcienne est fâchée contre moi, puisque vous ne l'êtes pas.

— Ma chère enfant, vous me débitez-là les absurdités les plus incompréhensibles que j'aie jamais entendues.

— Je ne le sais que trop, et je m'aperçois que je dis toujours des bêtises, lorsque je suis avec vous, et cela parce que vous êtes trop bon et trop supérieur.

— C'est me faire expier cruellement mon extrême bonté et ma grande supériorité, vous en conviendrez. Mais, plaisanterie à part, Pétronille, avez-vous voulu me dire que vous attribuez le mécontentement de votre cousine à la manière dont vous avez répondu à M. Bertram?

— Oh ! n'en parlez pas, cousin Ulrich ; n'en parlez pas, je vous prie, dis-je d'un air suppliant. Cela n'avancerait à rien, voyez-vous, et il faut vraiment que cet homme ait été fou, complètement fou, pour m'avoir... enfin, plus vite nous aurons oublié cette sotte affaire, mieux cela vaudra.

— Je serais désolé de vous causer la moindre peine, reprit-il avec le ton éminemment poli qui le distinguait toujours, soit qu'il parlât à un duc, soit qu'il s'adressât à un paysan. Mais vous savez que M. Bertram est un de mes plus anciens amis.

— Vous me l'avez déjà dit, répondis-je avec impatience.

— Et quand il nous a quittés, il m'a confié en grande partie ce qui s'était passé entre vous et...

— Comment l'a-t-il osé ? La jolie histoire, vraiment, qu'il vous a faite là, m'écriai-je les joues en feu. Je l'ai toujours détesté et je regrette beaucoup de ne le lui avoir pas dit tout net.

— Et il m'a prié de vous parler à son sujet quand il serait parti, continua cousin Ulrich, qui avait patiemment attendu que j'en eusse fini avec mes interruptions pour achever sa phrase.

— Eh bien, je vous dirai que c'est parfaitement inutile, répondis-je résolument. Parlons d'autre chose, s'il vous plaît.

— Non, Pétronille, je ne puis vous faire cette concession, car j'ai fait une promesse, et je dois la tenir ; ainsi, quels que soient les sentiments avec lesquels vous recevrez mes paroles, je ne vous demande qu'une chose, c'est de m'écouter tranquillement. Je suis votre tuteur, et il est de mon devoir de vous parler à ce sujet.

— Alors, placez votre main dans ma main en signe de bonne amitié, ou laissez-moi arranger votre cravate.

— Non, pas encore, je crois que vous m'écoutez plus attentivement si vous ne vous occupez pas d'autre chose, et cela vaudra beaucoup mieux.

Je m'enfonçai alors dans un coin du canapé, avec un mouvement d'épaules exprimant la désapprobation, et cousin Ulrich poursuivit en ces termes :

— M. Bertram, à ce que j'ai cru comprendre, vous a fait une proposition de mariage ?

— Non, non, rien de la sorte; il m'a dit une quantité de bêtises, et m'a demandé, entre autres choses, d'aller vivre à la cure d'Oxley, — comme si j'étais capable de commettre l'insigne folie d'aller tenir compagnie à un vieux garçon comme cela. Il m'a demandé aussi de lui donner mon cœur, — chose si précieuse, — et j'ai ri (comment pouvais-je m'en empêcher), et il s'est fâché, ce vieux céladon.

— N'attachez pas d'importance à ces phrases. Quelles que fussent les paroles dont il s'est servi, vous avez compris, n'est-ce pas, qu'elles tendaient toutes à vous demander pour épouse ?

— Oui, je crois bien que c'était là son intention.

— Vous êtes bien jeune, Pétronille, pour avoir reçu une proposition de ce genre; mais vous êtes déjà trop âgée pour l'avoir tournée en ridicule; c'était dur, c'était peu digne d'une femme, en un mot.

— Je ne l'aurais pas fait, si ç'avait été toute autre personne, mais...

— Les sentiments de M. Bertram ne sont-ils pas aussi dignes de respect que ceux d'hommes plus jeunes? Croyez-vous que son cœur soit insensible à toute blessure, parce qu'il n'est qu'un vieillard, selon votre appréciation. Je suis sûr qu'il aimerait beaucoup posséder la légèreté d'esprit de la jeunesse, pour chasser de son âme le désappointement que vous lui avez causé. Vous vous faites, mon enfant, une fausse idée des droits de votre jeunesse, si vous vous imaginez que, grâce à elle, vous pouvez attrister sans merci le cœur d'hommes respectables.

— Vous parlez bien sérieusement de tout cela, dis-je en baissant la tête.

— Cela se peut; je suis trop sérieux, peut-être, mais j'espère qu'il m'est permis de l'être un peu. Quoi qu'il en soit, il me semble de mon devoir de vous faire connaître les avantages de cette union, dès que je vois que, dans votre irréflexion, vous ne les avez pas même aperçus. Et

d'abord, Pétronille, laissez-moi vous dire, avant toute chose, que Bertram est l'homme le mieux qualifié pour rendre une femme heureuse, et je puis vous le certifier en toute connaissance de cause, car je le connais d'ancienne date.

— Oh, cousin Ulrich, comment pouvez-vous?...

Il ne put s'empêcher de sourire de ma stupide exclamation, mais reprit immédiatement son sujet.

— Si je ne croyais pas cela, Pétronille, si je n'en étais pas positivement convaincu, je ne vous dirais pas un mot de plus sur ce sujet. Bertram est un homme aimable et bon.

— Il est des plus assommant, dis-je *sotto voce*.

— Et, ce qui est plus important encore, Bertram est un galant homme, un bon fils, un bon frère, et il sera conséquemment un bon mari. Il possède aussi une fortune suffisante pour vous faire vivre dans le confort auquel vous avez été habituée.

— Mais qu'est-ce que cela me fait, si je ne me soucie pas de lui? répondis-je.

— Vous êtes-vous sérieusement demandé pourquoi vous n'aviez aucun goût pour lui, ma chère, et savez-vous si vous ne pourriez un jour l'apprécier davantage? Vous n'avez encore vu, en lui, que l'homme de société, le gai causeur et le facétieux; mais sachez que sous cette apparence frivole se cachent de bonnes et solides qualités. Personne ne vous demande de prendre une prompte décision dans cette affaire; mais il est plusieurs raisons, Pétronille, qui doivent vous empêcher de rejeter étourdiment une proposition aussi avantageuse. Par exemple, il faut prévoir le cas où ma maison cesserait un jour de vous convenir.

— Oh, vous n'allez pas vous marier, cousin Ulrich? m'écriai-je vivement en lui saisissant le bras. — Vous m'avez dit l'autre jour que ce n'était pas vrai.

Le seul retour de cette idée m'agita et me troubla tellement, que je tremblais de tous mes membres, Je crois que cousin Ulrich n'était guère plus calme que moi, car je vis

sa figure s'assombrir et perdre toute lumière, pour ainsi dire, comme lorsqu'on enlève une bougie éclairant un transparent; elle devint terne, incolore, sans expression et sembla vieillir de plusieurs années.

— Non, non! finit-il par dire. Qui a pu vous mettre cela dans la tête? Il n'y a pas de chance que je me marie jamais. En achevant ces mots, mon tuteur tira son mouchoir de sa poche et le passa hâtivement sur son front.

— Je croyais que c'était là ce que vous vouliez dire, répondis-je en reprenant ma place et en poussant un soupir de soulagement.

— Non, chère enfant, je ne pensais nullement à cela. Je faisais seulement allusion à ma mort, qui pourrait survenir inopinément et vous laisser de nouveau sans protecteur.

— Votre mort! m'écriai-je tout épouvantée. — La possibilité que mon cousin, si fort, si robuste, pût mourir un jour, ne s'était jamais présentée à mon esprit, et cette probabilité me frappa de terreur. S'il allait mourir, que deviendrais-je, grand Dieu? Que serait pour moi l'existence lorsqu'il ne serait plus là? Je ne pouvais envisager en face pareille infortune; l'allusion même qu'on y avait faite, faisait jaillir des larmes de mes yeux.

— Ma chère Pétronille, croyez-vous donc que je sois immortel? Je suis encore plus vieux que M. Bertram, souvenez-vous en, mon enfant, et ma profession me fait courir de grands risques. Je dois assurer une honnête indépendance à ma sœur, et je ne peux vous laisser qu'une modeste aisance. Je me demande donc ce que vous feriez, si je vous étais subitement enlevé?

— Je mourrai aussi, murmurai-je d'une voix étranglée.

Il ne répondit rien, mais caressa doucement la main que j'avais posée sur la sienne.

— Il serait donc très doux pour moi de sentir que vous êtes bien placée, que vous serez fortement protégée par un époux avec lequel vous ne sentirez presque pas les revers de fortune et avec lequel vous éprouverez peut-être moins vivement la perte de vos amis. Sans toutes ces pré-

visions, Pétronille, et en admettant même que les choses continuent à se passer comme elles se passent maintenant, je vous dirai qu'il n'y a rien de mieux pour une femme que l'affection d'un mari, et qu'il n'y a pas d'intérieur préférable pour elle à sa propre maison.

Il énuméra toutes ces raisons avec tant de chaleur, il avait l'air si désireux de me convaincre, que je ne pus me défendre de croire qu'il voulait se débarrasser de moi. En un instant, j'évoquai les années que j'avais passées dans cette maison, les ennuis que j'avais causés à mon tuteur dès mon arrivée, les désagrémens qui l'avaient forcé à m'envoyer à Anvers. Et maintenant que j'étais revenue chez lui et que j'étais en âge de recevoir des propositions de mariage et de les rejeter, je ne me montrais pas meilleure que je ne l'avais été dans mon enfance; j'étais toujours rebelle, — non contre lui, c'est vrai, mais contre sa sœur; — je troublais sans cesse la tranquillité de la maison par de continuelles contestations et de fréquentes tracasseries. Puis, je me représentai immédiatement la vie paisible dont mon tuteur avait joui avant que je fusse introduite dans sa demeure, ses jours se passant sans escarmouches et ses soirées s'écoulant dans une paix profonde et sans qu'elles fussent troublées par quelque nouveau conflit. Oh! combien ce bon tuteur devait être plus heureux alors, et quelle différence ne devait-il pas trouver dans son existence actuelle! Et c'était moi, moi seule, qui étais cause de ce malheureux changement. Il était triste, angoissé, car ma présence avait fait de son intérieur un véritable purgatoire. Sa sœur et moi ne pouvions nous accorder. Une des deux devait donc céder la place à l'autre, et il était naturel que ce fût moi.

Il n'y avait donc pas de moyen plus convenable pour me faire sortir de la maison, que de m'accorder immédiatement à ce bon, à ce complaisant M. Bertram. Toutes les considérations que je viens d'énumérer passèrent avec la rapidité de l'éclair dans mon imagination; je fus écrasée, pour ainsi dire, sous le poids des preuves qui s'amoncelaient contre moi et par les raisons que justifiait l'envie

qu'on avait de me voir partir. Aussi ne pus-je contenir le trop plein du chagrin que me causait cette découverte et m'écriai-je involontairement :

— Oh! cousin Ulrich, je vois tout, maintenant. Je vous rends cette maison insupportable et vous voulez vous débarrasser de moi.

Je m'étais levée en prononçant ces mots, et, debout devant lui, les mains jointes, les regards tristement baissés, j'étais l'image parfaite du sombre désespoir. Mes paroles, il paraît, le prirent complètement au dépourvu et le firent douloureusement tressaillir.

— Me débarrasser de vous! s'écria-t-il. *Me débarrasser de vous, enfant!* Vous ne savez pas ce que vous dites. Moi qui voudrais, au contraire, vous garder avec moi toute ma vie, si je le pouvais.

Il avait mis sa main devant ses yeux tout en parlant, et moi, ivre de joie en entendant cette bienheureuse protestation, je me jetai à genoux près de lui.

— Oh! dites-vous vrai, cousin Ulrich? dites-vous vrai? Serait-ce bien là votre réel désir? Oh! laissez-moi rester, alors. Pourquoi ne pourrai-je rester ici? Je serai bonne, oui, je veux l'être; je ferai tout mon possible pour être patiente avec cousine Marcienne, si vous voulez seulement me promettre de ne jamais m'envoyer loin de vous. Oh! je suis si contente! Mon cœur est si plein de gratitude! Je croyais que vous alliez me demander expressément d'épouser cet horrible homme, et je ne pouvais me résoudre à cela. Je ne veux épouser personne; tout ce que je désire, c'est de vivre toute ma vie avec vous.

J'avais impétueusement jeté mes bras autour de son cou, tout en parlant, puis je m'étais emparée de ses mains et les gardais prisonnières dans les miennes.

Ces témoignages de bonheur et d'attachement ne semblaient cependant pas le satisfaire. Ses yeux exprimaient plutôt une certaine anxiété et une certaine impatience de voir finir cet entretien.

— Est-ce que je vous tourmente et vous contrarie, cousin Ulrich? Est-ce que je dis des choses que je ne devrais

pas dire ? Y a-t-il quelque raison qui m'empêche de rester avec vous toute ma vie ?

— Vous ne savez ce que vous demandez, dit-il à voix basse. Vous êtes trop jeune pour prendre une semblable décision. Vous verrez d'autres hommes, et vous vous marierez.

— *Jamais!* répliquai-je résolument ! — Jamais, à moins que vous ne vous lassiez de moi et que vous ne désiriez me voir partir. Mais vous n'en ferez rien, n'est-ce pas ? Et si cousine Marcienne se marie (et cela peut encore arriver, on a vu quelquefois des vieilles filles entrer enfin dans la vie conjugale), ou bien si elle meurt, pourquoi ne dirigerais-je pas votre maison ? Pourquoi ne vous soignerais-je pas, si vous êtes malade ? Pourquoi, en un mot, ne serais-je pas tout pour vous, jusqu'à ce que nous mourrions tous deux ? Dites, pourquoi cela ne se pourrait-il ? Promettez-moi qu'il en sera ainsi et moi je vous promettais de ne jamais vous quitter; alors ce sera entre nous comme un pacte sacré qui durera à tout jamais.

— Chère enfant, vous ne savez ce que vous me demandez-là. La promesse que vous voulez me faire faire ne se donne que devant l'autel.

Ces mots furent murmurés à voix basse et avec un accent mélancolique et même désespéré, comme si celui qui les prononçait s'apitoyait intérieurement sur son inexpérience et sur son absence de jugement; mais dès que ces paroles furent prononcées, nous fûmes tous deux frappés de l'importante signification qu'elles avaient, et devînmes écarlates.

Devant l'autel, comme sa femme. — *sa femme!*

Je puis bien dire, en toute sincérité de cœur, que la possibilité d'un semblable événement n'avait jamais abordé mon esprit. Je savais que je l'aimais, je croyais qu'il m'aimait et j'avais même envisagé comme probable qu'il se mariât avec une jeune fille, tout aussi jeune, tout aussi ignorante que moi. Mais la pensée d'aspirer à être un jour la compagne de sa vie, d'occuper une place aussi élevée, d'être son bien, en un mot, ne s'était jamais mé-

lée même à mes rêves les plus ambitieux. Aussi, lorsque cette phrase qui lui était échappée me fit entrevoir que cela pourrait être, que cet événement n'était pas entièrement impossible et qu'il y avait même peut-être pensé, un grand trouble s'empara de mon être, je me dégageai de son étreinte, et me relevant, je me voilai la face de mes deux mains.

Il reprit avant moi possession de lui-même.

— Ne vous méprenez pas sur mes paroles, me dit-il précipitamment. C'était seulement un *lapsus linguæ*. Je comprends parfaitement que semblable événement ne peut arriver.

— Et pourquoi pas? cousin Ulrich, demandai-je, le cœur palpitant, la respiration haletante et la bouche entr'ouverte.

Il contempla mon air extatique, avec un regard sérieux et pénétrant; je crois qu'il lut sur ma physionomie plus de choses que je n'aurais voulu en laisser deviner, car après une minute d'observations, il détourna son regard en poussant un profond soupir.

— Grand Dieu! s'écria-t-il, est-ce donc vrai? Que Dieu me pardonne! Puis il quitta la place qu'il occupait et se dirigea vers une autre partie du salon, me laissant seule, debout, à la place où j'étais restée.

Combien je me sentis malheureuse, misérable, confuse! Il avait lu ce qui se passait en ce moment dans mon cœur, et ce qui s'y était passé depuis plusieurs mois; j'étais persuadée qu'il allait me mépriser, me prendre en pitié comme une pauvre folle. Oh! que n'aurais-je pas donné pour reprendre la malheureuse question qui était montée si promptement de mon cœur à mes lèvres, et que je n'avais su retenir!

Je m'en voulais d'être toujours aussi sotte, aussi faible, et de dire toujours ce qui me passait par la tête. Mais à quoi bon tout mon dépit contre moi-même? Un fait était patent: cousin Ulrich s'était réfugié à l'autre extrémité du salon, et il savait que j'aimerais l'épouser. J'étais si amèrement humiliée, que je me mis à pleurer, et que mes sanglots seuls interrompirent ses méditations.

— *Ma chérie!* dit-il soudainement en revenant vers moi et en m'entourant de ses bras.

— Oh! cousin Ulrich, dis-je en sanglotant, je vous en prie, oubliez tout. Je n'ai jamais voulu vous dire cela. Qu'allez-vous penser de moi?

— Ce que je vais penser de vous? c'est que vous êtes une chère, une généreuse enfant; mais pour rien au monde je ne voudrais profiter de cette naïve affection. Ce serait vous faire tort, ma chérie, car je suis assez vieux pour être votre père!

— Oh! non, vous n'êtes pas vieux; non, non, murmurai-je, la tête toujours pressée contre sa poitrine.

— Comment, pas trop vieux? pour une jeune personne qui a refusé le pauvre Bertram? J'ai trente-huit ans, sachez-le bien, Pétronille.

— Peu m'importe; ce serait la même chose si vous en aviez cent.

— Mais pensez un peu, ma chère, à ce qu'a été ma vie, pensez aussi à ce qu'elle est encore. Je suis un homme occupé, ne pouvant jouir d'un instant de repos, appelé toujours à me rendre en toute hâte ici ou là, très souvent fatigué, toujours anxieux, toujours pressé, n'ayant pas un moment à donner à ceux qu'il aime et ayant bien peu de temps à passer chez lui. Et quand je pourrais consacrer quelques instants de loisir à ma famille, serais-je alors un compagnon bien agréable pour une jeune personne telle que vous? Quelles pensées, quels désirs avons-nous en commun? Comment les sujets abstraits qui occupent mon esprit pourraient-ils vous intéresser?

— Nous serions si heureux! dis-je avec ferveur.

— Vous m'aimez alors?

Il fit cette question à voix très basse, mais je la compris parfaitement. La lumière se fit en moi, et sembla partir de son âme pour descendre dans la mienne. Je compris ce que c'était qu'être femme et qu'aimer. J'avais souvent rêvé de l'amour, j'en avais même parlé et j'en avais souvent ri, mais je n'avais jamais compris la signification de ce mot, jusqu'au jour où cousin Ulrich le murmura tout bas à mon oreille.

— M'aimez-vous ? chérie, répéta-t-il.

J'étais incapable de répondre, mais je me serrai toujours plus contre lui, et j'appuyai ma joue contre la sienne; je crus alors qu'il était satisfait.

— Maintenant tout est arrangé, lui dis-je tout bas. Et vous ne pourrez plus m'envoyer loin de vous maintenant ?

Cette assertion sembla l'effrayer.

— Arrangé ! s'écria-t-il. Arrangé ! Comment, il se pourrait que vous, une enfant, — une jeune fillette, — veuilliez vous unir à moi ? Quoi, vous désirez passer votre vie auprès d'un homme de mon âge ? Oh ! non, c'est impossible. — J'ai rêvé. — Je suis fou, car penser à telle conjoncture est pure folie. Que vous ai-je donc laissé dire ? Que vous ai-je permis de penser ?

A cet étonnant et soudain changement de langage; je reculai toute confuse. Qu'avait-il fait pour me compromettre ainsi ?

Il connaissait depuis longtemps ma naïveté, mon ignorance, ma niaiserie; mais il aurait dû au moins me sauver de mon propre mépris et du sien. Et néanmoins, je faisais tellement abnégation de toute fierté avec cet homme, que je baissai la tête et je m'avouai tout bas qu'il avait raison.

— Je sais bien que je ne suis pas digne de vous, dis-je humblement.

— Pas digne ! répéta-t-il. Vous êtes digne de l'amour, du respect et du culte de tout homme. Je ne pensais pas à moi-même, Pétronille, en vous disant cela, je ne craignais que pour vous. Vous êtes au printemps de la vie, tandis que la meilleure moitié de la mienne est déjà passée. Comment pourrais-je vous permettre d'unir votre destinée à celle d'un homme qui a survécu à tous les sentiments de la jeunesse ?

— Vous ne disiez pas cela en parlant de M. Bertram, dis-je d'un ton de reproche.

— L'existence de Bertram a été très différente de la mienne, son cœur a vingt ans de moins que le mien. Mais

avant d'aller plus loin, Pétronille, je dois vous dire qu'il y a un grand obstacle à notre union, — et lorsque vous aurez appris ce que je vais vous révéler, vous trouverez aussi, je crois, qu'il y a une objection invincible à notre mariage. — Il y a de cela bien des années, environ dix-sept ou dix-huit ans, je crois, j'ai été engagé à votre mère.

— Vous avez été engagé à ma mère ? à ma pauvre maman, et pourquoi donc ne l'avez-vous pas épousée ?

— Parce qu'elle en a préféré un autre, Pétronille.

— Elle vous a laissé ? de son propre mouvement ? sans y avoir été forcée ? Oh ! comment a-t-elle pu vous tromper ainsi ?

Cette information m'avait surprise, mais ce n'était point cette communication qui m'occupait en ce moment. Mon esprit se reporta immédiatement à Saltpool, à ces jours si loin de moi, à certains faits qui m'avaient toujours paru singuliers, aux conjectures que j'avais faites; et par ces faits, je compris le travail qui s'était livré dans le cœur de cet homme, si bon, si généreux, si tendre, qui avait aimé, avait été trompé, et n'avait point oublié celle à laquelle il avait donné son cœur. Sa conduite à mon égard, depuis la mort de ma mère, n'était qu'une partie d'un noble tout; et je sentais que je ne pourrais jamais le payer de tout ce qu'il avait fait pour nous.

— Elle vous avait laissé ! et cependant, vous vous souveniez d'elle; vous aviez pour elle une constante sollicitude, malgré la déception qu'elle vous avait causée ? Oh ! cousin Ulrich, combien, combien je vous aime.

Je n'éprouvais aucune honte à l'avouer. Alors, toute ma crainte était qu'il ne connût pas la surabondance de gratitude qui remplissait mon cœur. Je me jetai de nouveau dans les bras qui m'étaient ouverts, et répandis des larmes de reconnaissance et de bonheur.

— Oh ! laissez-moi réparer sa faute. Laissez-moi vous aimer comme jamais on n'a aimé. Laissez-moi vous faire oublier que ma pauvre mère n'a pas su vous être fidèle. Laissez-moi rester toujours auprès de vous, cousin Ulrich, pour vous soigner et pour vous servir. Laissez-moi vous

rendre tout ce que ma mère vous devait, et permettez-moi de vous consacrer tous les instants de ma vie.

— Pétronille! ma chérie! s'écria-t-il, ma chère, chère fille. Ce moment me paie mille et mille fois de tout ce que j'ai fait et de tout ce que j'ai souffert!

Il y eut un long silence pendant lequel je sentais battre son cœur contre le mien.

— Cinq heures! s'écria-t-il, avec un air de comique épouvante, lorsque je me dégageai de sa tendre et forte étreinte. Cinq heures! ah! petite syrène! Et j'ai encore une douzaine de visites à faire avant le dîner; il faut que je me sauve au plus tôt.

— Prenez-moi avec vous, demandai-je d'un ton cajolant.

— Ce serait un fameux moyen d'expédier mes affaires, n'est-ce pas? répondit-il en riant.

Et je crois vraiment que notre entretien l'avait déjà rajeuni et rendu tout joyeux.

— Non, non, mon enfant! nous devons nous séparer jusqu'à sept heures, alors je reviendrai, et reverrai ma... comment faut-il vous appeler maintenant, Pétronille?

— Votre... votre... tout ce que vous voudrez, répondis-je en rougissant. Incapable que j'étais de prononcer le mot qui tremblait sur mes lèvres.

— Est-il possible? dit-il avec un geste d'incrédulité, et en me prenant par le menton, afin de rapprocher mon visage du sien. Est-il possible qu'une enfant comme cela aille devenir ma femme? Non, Pétronille, je ne puis le croire. Je n'en serai convaincu, que lorsque nous serons unis; jusqu'à ce jour-là vous resterez mon *enfant*, et je ne vous appellerai pas différemment.

— Je ne veux pas être appelée une *enfant*, dis-je en feignant d'être fort offensée de cette appellation. Cela le fit sourire, d'un sourire si radieux que, lorsqu'il fut parti, ce visage épanoui resta gravé dans ma mémoire et me fit l'effet d'un rayon de soleil illuminant tout ce qui m'entourait.

Je restai là, debout, à la place où il m'avait laissée.

repassant en esprit avec un cœur palpitant la scène qui venait d'avoir lieu, et m'étonnant avec mon tuteur de pareil événement. Était-il possible qu'un mariage fût arrangé entre nous ? Entre moi, insignifiante et ignorante fillette, et lui, mon bien-aimé, mon estimé, mon vénéré cousin Ulrich. Comme je m'adressais ces questions, Wheeler entra et me remit une lettre.

La réception d'une missive était toujours un grand événement pour moi, car je n'avais de correspondants que ceux que j'avais laissés à Anvers; mais, en ce moment, et bien que je reconnusse l'écriture de Félicité d'Alvan, j'étais trop agitée pour être impatiente d'apprendre ce qu'elle avait à me dire; je ne pensais qu'à la lettre que je lui enverrais, et où je lui dirais que j'étais fiancée, et que j'allais épouser mon tuteur.

J'ouvris distraitemment cette lettre; l'enveloppe contenait, outre une feuille couverte des pattes de mouche de mon amie, un billet d'une autre écriture; dans ma surprise, je le laissai tomber, mais comme je me baissais pour le relever, les couleurs qui avaient empourpré mes joues pendant l'entretien que j'avais eu avec mon cousin disparurent comme par magie; mes mains se reprirent à trembler, mais cette fois, c'était de frayeur; car ce billet que Félicité m'envoyait avec sa lettre était de mon père, de M. David.

VII

Le docteur Ford réfléchit à ce qu'il a fait.

Le coupé vert foncé, attelé de ses chevaux bais, pur sang, attendait patiemment depuis une heure devant la porte de la maison, lorsque le docteur Ford, les joues en feu, l'air extraordinairement animé, descendit en courant dans la rue, et s'élança lestement dans sa voiture.

— Wellington Crescent, 24, dit-il d'un ton bref; puis, comme le véhicule se mettait en mouvement, il leva la tête, et regarda les élégantes croisées du salon qu'il venait de quitter. Au bout d'une minute, il tira le cordon de la voiture.

— À Annesley Terrace, 5, s'écria-t-il à travers le tube acoustique. Je me suis trompé.

Le cocher toucha son chapeau, fit tourner ses chevaux, et tout en s'acquittant de cette tâche, se demanda ce qui pouvait être arrivé à son maître; car c'était vraiment la première fois, depuis qu'il le connaissait, qu'il changeait l'ordre qu'il venait de donner, la lucidité d'esprit du docteur Ford n'étant pas moins remarquable que la fermeté de ses décisions.

Le brave serviteur aurait été encore plus étonné, s'il avait eu l'idée de jeter un coup d'œil dans la voiture qu'il conduisait; car le docteur Ford, les yeux brillant d'un éclat extraordinaire, et les coins de sa bouche témoignant par un léger frémissement qu'il était flottant entre le rire et les larmes, le docteur Ford, dis-je, prenait tour à tour ses livres et ses journaux, les tournait et les retournait dans sa main, comme aurait pu le faire une femme *ayant ses nerfs*.

Il prit d'abord ce que Pétronille appelait autrefois sa trompette de bois; il la tourna, mania et retourna distraitement dans ses mains; puis il se renversa dans le fond de sa voiture et s'empara d'un journal médical. Mais que lui importaient en ce moment les découvertes scientifiques ou de nouvelles expériences médicales? Ne venait-il pas de faire une découverte plus merveilleuse qu'aucune de celles dont il eût jamais entendu parler, ou qu'il eût jamais osé rêver, découverte qui serait suivie d'une expérience encore plus stupéfiante?

Les caractères imprimés n'avaient à cette heure aucune signification pour lui, et il parcourait colonne après colonne, sans savoir le moins du monde de quoi elles traitaient; il sentait d'ailleurs au côté gauche des pulsations fortes et désordonnées qui ne laissaient pas de l'incommo-

der, et qui, par leur mouvement inégal et violent, distraient ses pensées des sujets scientifiques; et cependant, les bonds hétérodoxes de son cœur avaient pour lui assez de charme; car ils lui prouvaient qu'il était encore jeune et le transportaient au temps jadis; aussi, lorsqu'il descendit de voiture devant le N^o 5, Annesley Terrace, et qu'il attendit devant la porte qu'on répondit à son appel, semblait-il regarder ceux qui circulaient activement dans les rues avec un intérêt qu'il n'avait jamais éprouvé avant ce jour; il sympathisait beaucoup plus en ce moment avec la jeunesse et la joyeuse humeur qu'avec les malades et les affligés. Il y avait en lui comme une douce et gaie musique, qui l'invitait à régler tous ses mouvements sur son rythme entraînant et gracieux; aussi commençait-il à se montrer impatient du petit moment d'inaction qu'on lui faisait subir, en le laissant légèrement attendre. On ouvrit enfin; alors il entra vivement, traversa d'un pas élastique et joyeux un grand vestibule, et entra dans la bibliothèque, où il était sûr de trouver son malade.

Il n'était pas besoin de demander si M. Barnard était à la maison; car le pauvre homme, hélas! était, hiver comme été toujours assis sur le même fauteuil, et établi dans la même chambre; il était condamné à être toujours chez lui, du moins pour le docteur Ford, jusqu'à ce qu'il quittât cette vallée de larmes.

C'était un excellent vieillard, descendant le côté nord de la cinquantaine; il était paralysé depuis bien des années, et supportait cette épreuve, ainsi que les autres afflictions qui lui étaient départies, avec la résignation sereine de ceux qui reconnaissent cette divine vérité: Que le royaume des cieux appartient à ceux qui savent souffrir.

Cet excellent infirme était habituellement plus gai et plus heureux que son conseiller médical, mais il n'était pas d'humeur très sereine ce jour-là; aussi le docteur Ford, qui, par extraordinaire, était disposé à voir la vie sous son aspect le plus joyeux, fut-il très étonné de trouver M. Barnard mélancolique et abattu. Voyant que les tentatives

qu'il faisait pour le distraire, en lui racontant les nouvelles du jour, étaient infructueuses, il se mit à le railler doucement sur son évidente mélancolie.

— Vos amis vous ont laissé trop solitaire, Barnard, mais il faut les excuser, ce beau temps est une tentation pour bien du monde, on aime à en profiter pour de gentilles promenades; toutefois, je vous enverrai ma sœur pour vous tenir compagnie. Avez-vous reçu des nouvelles d'Henri dernièrement?

Cet Henri, frère cadet de M. Barnard, était un avoué très occupé, et fixé depuis longtemps à Londres; il avait passé l'été précédent à Rockborough avec sa jeune épouse, belle et splendide personne, âgée de vingt-cinq ans environ.

En entendant ce nom d'Henri, la figure du malade prit une expression d'évidente souffrance et de mortelle angoisse.

— Ne m'en parlez pas, Ford, je ne peux supporter de causer d'Henri aujourd'hui; j'ai reçu ce matin, de sa part, les nouvelles les plus affligeantes.

— Vraiment! je suis fâché de l'apprendre, répondit le docteur, qui pensait que, s'il pouvait décider son malade à lui confier ses peines, il lui procurerait par là un soulagement beaucoup plus réel que celui que pourrait lui donner aucune de ses prescriptions. J'espère que cette nouvelle ne concerne pas sa santé, ajouta-t-il.

— Oh! non, et je dirais même que les souffrances du corps ne seraient rien, comparées à celles qu'il doit endurer. Mais peut-être ferai-je mieux de tout vous dire; car, après tout, le monde va bientôt s'en occuper, et jusque-là je puis compter sur votre discrétion.

— Si vous pouvez trouver quelque soulagement à m'ouvrir votre cœur, faites-le, Barnard; car vous savez que votre secret est en sûreté avec moi, dit le docteur Ford, qui s'attendait à apprendre qu'Henri Barnard avait éprouvé des revers de fortune, et qu'il en faisait conséquemment subir à d'autres.

— Oui, oui, je sais cela, répliqua l'infirmé; mais c'est

une si triste affaire, c'est une nouvelle si pénible, si désolante. Vous vous souvenez de la femme de mon frère ? n'est-ce pas, Ford, de cette belle enfant aux yeux noirs ?

— La jeune femme qui était avec lui l'été passé ? Certainement, je m'en souviens. J'espère qu'elle n'est point le sujet de vos mauvaises nouvelles ?

— Oui, c'est bien d'elle qu'il s'agit, et cela pour la plus déplorable des causes.

Je vous avais toujours dit, Ford, que je la trouvais trop jeune pour Henri ; c'était folie de sa part d'épouser, lui homme comptant presque cinquante ans, une jeune personne qui n'en avait que vingt-cinq ; c'était fou, dis-je, insensé même. Comment leurs goûts, leurs sentiments, leurs occupations, pouvaient-ils être en harmonie ? je vous le demande. Autant vaudrait unir le papillon au bœuf qui foule le grain.

— Vous me surprenez beaucoup, Barnard, ils me semblaient extrêmement heureux, lorsque je les ai vus ici. Et je me rappelle même qu'après les avoir rencontrés quelques fois, je me dis que j'avais rarement vu des époux paraissant plus unis.

— Ils l'étaient effectivement dans les premiers jours, mais j'ai depuis observé leur conduite, et je n'ai que trop prévu ce qui attendait mon pauvre frère. Elle l'a quitté.

— Non ! c'est impossible, vous ne voulez pas me dire chose semblable ? dit Ulrich, avec un accent de vive anxiété.

— Hélas ! oui ! ce n'est que trop vrai, et je ne vois même pas comment il eût pu en être autrement. Henri était occupé toute la journée, quelquefois même une partie de la soirée, à son étude ; tandis qu'elle n'aimait que le plaisir et la société des personnes partageant les mêmes goûts, ce qui, à son âge, était assez naturel. La légèreté, des tentations trop faciles, ont fait le reste et ont amené pour tous deux la honte et le désespoir.

— Vous en parlez, à mon avis, avec bien de la modération, remarqua le docteur.

— Que voudriez-vous que je disse? Voulez-vous que j'accable la pauvre enfant d'épithètes injurieuses, et préféreriez-vous m'entendre jurer qu'elle seule est coupable? Dieu m'en garde; car, tout bouleversé que je suis par cette nouvelle, cela ne m'empêche pas de voir clair et de juger la chose en toute impartialité et toute justice.

La pauvre enfant ne valait pas moins que la plupart des femmes; elle était peut-être trop dissipée, trop frivole, trop avide d'admiration; mais la plupart des jeunes filles sont ainsi, et font cependant plus tard d'excellentes femmes, si l'on a l'esprit de les diriger convenablement. La grande, la fatale erreur retombe entièrement sur ceux qui l'ont engagée à accepter la main d'un homme qui avait plus du double de son âge, et qui n'avait pas le temps de surveiller sa conduite et de lui apprendre à garder sa propre estime. Henri n'aurait jamais dû l'épouser; mais une fois qu'il avait commis cette folie, il ne devait pas laisser cette jeune femme livrée à elle-même.

— Mais à ce compte-là, nul homme engagé dans une profession active ne pourrait s'accorder les douceurs du mariage.

— Ai-je dit cela, Ford? je me suis alors mal exprimé; je ne blâme point mon frère de s'être marié, mais bien d'avoir épousé une femme beaucoup plus jeune que lui. Pourquoi n'en avoir pas choisi une plus rapprochée de son âge et de son caractère? Il ne peut rien résulter de bon d'unions si disproportionnées, et pour le pauvre Henri la conséquence a été désastreuse.

— Je suis, croyez-le, bien désolé d'apprendre pareille nouvelle, répondit le docteur, en se levant pour prendre congé; mais moins on parle de ces événements-là, mieux cela vaut, et comme on ne remédie en rien aux choses, en se tourmentant à leur sujet, je vous conseille de ne pas vous laisser trop dominer par cette triste histoire. Pourrai-je vous envoyer, en fait de livres ou de journaux, quelque chose qui puisse vous intéresser? Vous devez faire tout ce qui vous sera possible pour vous distraire de vos sombres pensées.

— Je n'ai besoin de rien, je vous remercie, sauf, cependant, de ce que vous m'avez offert, c'est-à-dire une visite de votre bonne sœur, que j'ai toujours tant de plaisir à recevoir. J'espère qu'elle est en bonne santé. Et cette belle enfant, au nom si étrange, votre pupille en un mot, est-elle entièrement remise de sa récente maladie ?

— Parfaitement, je vous remercie, répondit le docteur Ford, dont le cœur se reprit à bondir à la seule mention de ce nom chéri.

— Je suis heureux de l'apprendre; c'est une douce jeune fille, et je croyais vraiment, la dernière fois qu'elle est venue chez moi, que son charmant sourire illuminait ma sombre demeure. Elle me fait toujours penser, quand je la vois, aux primevères; elle est si naïve, si innocente, si enfant; vous devez prendre soin d'elle, Ulrich, oui, grand soin.

— J'espère bien ne pas faillir à ma tâche.

— Bien! ne la laissez pas épouser un homme qui ait deux fois son âge. Ces individus sont toujours pressés d'obtenir ces jeunes et fraîches filles; mais cela tourne mal et se termine souvent aussi fatalement que pour mon pauvre frère. Adieu, cher Ford, votre visite m'a fait du bien; il n'y a rien de mieux que d'ouvrir son cœur à un ami sûr et dévoué. Adieu, répéta le bon infirme, comme le docteur sortait vivement d'une pièce qui lui avait fait l'effet d'une chambre de tortures.

Il donna les ordres nécessaires; puis, montant lestement dans son coupé, ferma brusquement la portière derrière lui, et se renversa dans le fond de la voiture, avec une sensation plus voisine du désespoir que de la satisfaction.

Pendant une heure, tout avait été joie, exaltation, jubilation pour lui; maintenant, il se rappelait les résolutions sérieuses qu'il avait prises jadis, et auxquelles il venait de faillir. Il n'avait pu se défendre d'être heureux en apprenant la défaite de Bertram; car l'idée d'accorder Pétronille à un autre homme lui était des plus désagréable; mais il s'était promis, en même temps, de veiller sur

ses propres impressions à l'égard de sa pupille. Il avait voulu déraciner le sentiment qui le portait à donner à cette jeune fille une affection plus violente que celle de l'amour paternel, il s'était toujours efforcé de réprimer les élans de tendresse que lui témoignait cette affectueuse enfant, élans de tendresse qui soumettaient son égalité d'âme à une terrible épreuve. Et voilà qu'un mot prononcé par lui, un regard adressé par elle, avaient jeté au vent ces belles résolutions. Ils en étaient venus à se comprendre mutuellement, mais comment? C'est ce qu'il pouvait à peine se rappeler, cela ne devait être arrivé qu'accidentellement, pensait-il, et sa supposition était en ce cas assez juste.

Il aimait cette enfant avec une passion dont la ferveur est inconnue aux hommes qui ont gaspillé leurs sentiments dans une multitude d'admiraions éphémères, mais il trouvait, en même temps, que profiter de l'innocente affection de cette jeune fille, c'était enchaîner un esprit encore libre, qui ignorait tout ce qu'il fallait pour son bonheur; c'était, en un mot, s'emparer d'un cœur qui n'avait pas eu l'occasion de choisir. Il était comme un homme qui, ayant cueilli gaiement un bouquet de lys odorants pour orner sa chambrette, voit les pauvres fleurs se pencher, se faner, se flétrir, loin du sol qui les vit éclore. Si cet individu éprouve un amour véritable pour les fleurs, il s'en voudra du meurtre qu'il a commis à leur égard, et pour oublier au plus vite son délit, il s'empressera de rejeter au loin ces pauvrettes; car, rien n'est plus pénible que de détruire ce que nous ne pouvons remplacer.

Ulrich sentait en ce moment qu'il devait rompre son engagement avec Pétronille; s'il voulait regagner la paix du cœur et celle de la conscience, il fallait à tout prix rendre la liberté à sa pupille. Elle était un frais et beau lys dans toute sa pureté; qu'avait-il à lui donner en échange de cette jeunesse et de cette fraîcheur, si ce n'est son amour?

Il pouvait l'aimer, c'est vrai, mais il ne pouvait consacrer son temps à aucune femme. Il se souvint aussi de la

manière dont il avait été trahi jadis, et du vœu qu'il avait fait de ne plus être désormais le jouet de ce sexe perfide et trompeur. Puis, il pensa à la terrible histoire qu'il venait d'entendre, et le résultat de toutes ces souvenirs fut de l'engager toujours plus impérieusement à rompre l'engagement qu'il avait follement contracté avec Pétronille.

— Elle croit m'aimer, disait-il, cette chère et innocente enfant, et Dieu la bénisse pour cette idée. Mais que peut elle savoir de l'amour et de ses exigences? Elle n'a aucune expérience du monde, elle n'a même pas jeté un seul coup d'œil sur cette vaste arène; d'ailleurs, il est fort naturel qu'elle désire passer toute sa vie avec celui qui s'est toujours montré bon et indulgent envers elle : c'est la soif d'affection d'une orpheline sans amis, d'une enfant délaissée qui désire une famille et une forte protection, ce ne peut être l'amour raisonné d'une femme qui vous a choisi entre tous; il faut lui montrer sa méprise, et la relever de la promesse qu'elle a faite étourdiment.

Mais, lorsqu'il pensa sérieusement à se séparer de cette fillette, son cœur appela de cette cruelle sentence. Il avait cueilli les lys, il ne pouvait se décider à les jeter loin de lui. Elle était entrée si profondément dans sa vie, qu'il frissonnait en pensant à ce que serait son existence sans cette enfant. Que serait-il donc devenu, si de sa propre volonté elle l'avait abandonné pour se donner à un autre?

Mais, puisque de son propre mouvement elle désirait, ou plutôt elle voulait rester avec lui, si la séparation était, pour elle comme pour lui, un immense malheur, pourquoi la lui infligerait-il?

Qui pourrait prévoir d'ailleurs les imprudences qu'elle serait capable de commettre, si son amour était ainsi durement refoulé, et à quels actes désespérés pouvait se porter cette nature primesautière et ardente, en éprouvant une si cruelle déception. Non, non, les lys étaient dans sa main, ils y avaient été placés, il les étreindrait donc fortement tant qu'il vivrait, car *il voulait* enfin être heureux.

Mais la triste histoire d'Henri Barnard et de sa femme vint assaillir de nouveau son esprit; alors Ulrich Ford se demanda ce qu'il deviendrait, si cette exubérance d'affection enfantine, qu'il trouvait maintenant si charmante, venait à se refroidir dans le terre à terre de la vie matrimoniale.

Puis, il se représentait Pétronille, jeune, aimable, séduisante, et laissée en butte à l'admiration de la foule, sans autre guide que sa propre sagesse. Que ferait-il, si lui, homme estimé et respecté entre les hommes estimés et honorés à Rockborough, ne rencontrait plus que le mépris ou la pitié, s'il recevait jamais des témoignages de commiseration pour avoir ajouté foi aux promesses d'une enfant; que deviendrait-il, si on le montrait un jour au doigt, comme un fou qui s'était cru assez de charmes pour enchaîner à jamais l'amour d'une jeune personne qui pouvait être sa fille?

Tout humble qu'il fût au sujet de ses moyens de plaire, il était néanmoins extrêmement chatouilleux sur tout ce qui pouvait ternir sa réputation ou son renom de sagesse. Il préférait être traité de scélérat plutôt qu'être appelé un sot; car, disait-il, ces derniers font généralement plus de mal en ce monde que les autres. Il croyait qu'il ne pourrait survivre à un déshonneur tel que celui qui frappait Henri Barnard, et se disait que, si le coup ne le tuait pas miséricordieusement sur l'heure, il ne pourrait du moins continuer l'utile carrière qu'il poursuivait, et qu'il quitterait au plus tôt la place où semblable malheur lui serait arrivé. Sa première déception avait été assez cruelle à supporter, mais celle-ci serait bien pire. Alors, en ce moment, malgré tout son amour, toute son admiration pour Pétronille, il ne put s'empêcher de se souvenir qu'elle était fille de sa mère, et que Cecilia Halsted s'était aussi suspendue à son cou, et avait murmuré à son oreille de tendres et douces paroles.

C'était un triste souvenir, et qui venait bien mal à propos; mais il n'y avait pas moyen de le repousser. Aussi le docteur Ford passa-t-il le temps qu'il ne consacrait pas à

ses malades, à méditer mélancoliquement sur son triste passé et à interroger anxieusement l'avenir.

Malgré tous ses raisonnements, il ne pouvait regretter ce qui avait eu lieu, il ne pouvait non plus promettre d'abandonner un iota du bonheur que la fortune lui présentait d'une manière si inattendue, et cependant, il éprouvait un sentiment pénible : il lui semblait qu'il acceptait une faveur à laquelle il n'avait aucun droit. Sa passion luttait contre sa raison. Il savait parfaitement ce qu'il désirait, mais il doutait de la légitimité de ses désirs. Enfin, son cœur et son esprit étaient remplis d'idées et de sensations contradictoires. Cet état de lutte, au reste, est le partage de tous ceux qui ont une conscience timorée unie à une forte volonté, et les personnes douées d'un semblable caractère se reconnaîtront facilement dans toutes ces fluctuations, quoiqu'il soit fort difficile de les dépeindre avec des auxiliaires aussi insuffisants que la plume et l'encre.

Si donc le caractère d'Ulrich, dans cette crise importante, ne satisfait pas entièrement mes lecteurs, s'il leur semble trop timide, trop irrésolu, pour l'homme ferme et courageux que j'ai tenté d'esquisser, qu'ils n'en fassent retomber le blâme que sur mon absence de talent et non sur le caractère de mon héros.

D'ailleurs je dirai, pour sa justification, que dans ces circonstances notre docteur n'était plus lui-même, et s'il s'était montré aussi calme, aussi froid dans ses raisonnements qu'il l'était en général, il n'aurait pas été amoureux. Or, il était bel et bien amoureux de Pétronille Fleming.

Il revint chez lui dans un état d'esprit qui tenait le milieu entre la joie et l'inquiétude, monta vivement à sa chambre, afin de faire sa toilette pour le dîner, et tout en gravissant l'escalier, éprouva une crainte vraiment bouffonne de rencontrer sa sœur Marcienne, et de lire sur son visage qu'elle connaissait déjà ses intentions matrimoniales ; mais pareille calamité lui fut épargnée. Il était en retard, comme de coutume, lorsqu'il descendit à la salle à manger, et il vit miss Ford et Pétronille déjà installées à

leurs places respectives. Il dit précipitamment les grâces; puis s'asseyant, se mit en devoir d'expédier le potage placé devant lui; il se sentait aussi timide, aussi embarrassé qu'un écolier, et n'osait lever les yeux sur la personne vêtue de blanc assise à sa droite. Il croyait même que les domestiques qui servaient le repas devaient deviner l'acte de faiblesse auquel il s'était laissé entraîner; enfin, il eut l'air tellement absorbé par le contenu de son assiette et par l'obligation de le faire disparaître, que sa sœur finit par le railler de son silence extra-exceptionnel.

— Foin de toutes vos méditations! s'écria-t-elle, comme on enlevait le premier service. Avez-vous été à des funérailles cette après-midi, que vous ayez si peu de choses à nous dire?

Au son de cette voix, il tressaillit vivement; puis, regardant avec attention sa sœur Marcienne, il se convainquit bientôt qu'elle ne savait rien du grand changement qui allait s'opérer dans son existence, car elle avait l'air plus gai qu'elle ne l'avait eu depuis le départ de M. Bertram, et semblait plus disposée à plaisanter qu'à se plaindre. Il reprit donc courage en entendant cette plaisante remarque et répondit sur le même ton.

— Non, vraiment, Marcieune, j'ai plutôt été témoin d'une résurrection cette après-midi que d'un ensevelissement.

— Oh! une cure miraculeuse, je présume. Bien, je ne vous demanderai rien à ce sujet, je connais trop votre discrétion pour tout ce qui touche à vos malades.

— Oh! c'est une guérison complète, répondit-il d'une façon assez énigmatique, et tout en disant cela, il se hasarda à regarder sa fiancée.

Les yeux rêveurs de Pétronille rencontrèrent son regard et il y lut une confiance et un amour si implicites, que toutes ses pulsations firent des bonds désordonnés, et que les veines de ses tempes se dessinèrent plus fortement sur son front bronzé; puis, dès que Pétronille eut détourné la tête, il arrêta son regard sur elle et le laissa longtemps errer sur cette blanche apparition.

Elle était vêtue d'une simple robe de mousseline blanche, avec échancrure carrée sur la gorge, de pâles roses thé, s'inclinant sur leur mélancolique feuillage, reposaient sur son sein. Elle n'avait pour tout ornement dans son abondante chevelure que les derniers rayons du soleil qui se jouaient sur ses nattes épaisses et sur sa petite frange de cheveux bouclés. Ses traits fins et délicats, tournés vers la lumière, n'étaient pas plus purs dans leurs lignes exquises que l'expression qui régnait sur sa bouche souriante et dans le long et sérieux regard de ses yeux doux et limpides. Comme il la regardait et la voyait perdue dans un monde de pensées, dont il était sans aucun doute le centre et l'objet, les sentiments qu'il avait éprouvés auprès d'elle cette après-midi revinrent dans toute leur force, et il se dit que nul pouvoir ne le déciderait jamais à renoncer à Pétronille.

Il y avait ce soir-là, chez cette enfant, une douce mélancolie qui lui faisait perdre la raison; il lui semblait qu'elle avait deviné les pensées qui l'avaient torturé quelques instants auparavant et qui lui semblaient maintenant un blasphème contre l'amour. Que lui importait à lui, si les épouses trompaient leurs maris et si les femmes étaient coquettes ?

La nature de cette enfant n'était pas jetée dans le moule commun, et le raisonnement qui, dans les cas ordinaires de la vie, était, disait-il, une bonne chose, n'avait rien à faire lorsqu'il était question de cette créature exceptionnelle.

Oh ! comme elle avait l'air calme, pur et sérieux ! L'aveu même qu'il lui avait fait de l'amour qu'il avait pour elle l'avait transformée : ce n'était plus un enfant, c'était une femme; quelles belles promesses alors lui assurait l'expérience avec une nature comme celle-là !

Il contemplant sa fiancée avec attendrissement, tandis que le charmant visage de la jeune fille était tourné vers le ciel empourpré du soir; alors son imagination, parcourant successivement plusieurs années, vit les différentes phases qu'allait traverser cette belle enfant. Il la vit d'a-

bord jeune femme, maîtresse de maison charmante et raisonnable; puis mère de famille, ayant autour d'elle de frais et roses chérubins, aussi beaux, aussi affectueux que leur mère et qui de leurs voix argentines l'appelleraient *papa!* Quoi! des enfants dans cette maison? dans cette demeure silencieuse, si triste avant qu'elle y parût. Quoi! des petits êtres qui essaieraient leurs premiers pas sur ces tapis moelleux, et qui s'y rouleraient comme de jeunes chats; des petits lutins qui salueraient son retour avec de gais sourires et de joyeuses acclamations, et qui apprendraient de leur gracieuse et tendre mère comment il fallait aimer bon papa!

Quoi donc! C'est à cette bénédiction qu'il voudrait renoncer, c'est cette bénédiction que ses amis lui représentent comme dangereuse à accepter, et contre laquelle il lutte follement, comme si ce n'était pas la main de Dieu même qui la lui accordait. Oh! loin de lui tous ces arguments mondains, toutes ces craintes lâches, puérides et sans fondement; la coupe des félicités est près de ses lèvres, il la videra jusqu'à la dernière goutte.

— En vérité, Ulrich, vous allez casser votre verre, si vous continuez à agir de cette façon. A quoi pensez-vous donc? s'écria miss Marcienne, qui était assez piquée de voir un silence profond succéder à ses louables tentatives de causerie.

Il savait à peine ce dont il s'était rendu coupable; si ce n'est qu'il avait peut-être mis violemment en contact les porcelaines et les cristaux placés à sa portée. Il avait de cette manière attiré l'attention de sa sœur et fait revenir Pétronille de ses rêveuses méditations. Oh! comme le changement qui s'effectua sur le visage de la jeune fille présenta un charmant contraste! Comme le rire enfantin dont elle fut saisie, en lisant sur la figure de son tuteur une burlesque contrition, fut délicieux à voir et à entendre! Il tressaillit et s'excusa humblement de s'être rendu coupable de pareil tapage; puis dirigea sur sa fiancée un regard tellement ardent et si nouveau pour elle, que les joues et le front de la pauvre enfant s'empourprèrent subitement.

Malheureusement, miss Marcienne surprit ce long regard et la soudaine rougeur qu'il avait provoquée, et cela n'adoucit nullement l'humeur de la brave demoiselle, qui pria son frère de laisser ses méditations médicales dans son cabinet d'étude, et de dîner comme un homme civilisé.

Puis, se tournant vers Pétronille, elle lui recommanda de se tenir convenablement et de ne pas s'appuyer ainsi sur le dossier de sa chaise; se demandant, tout haut, ce qu'on aurait pensé d'elle en sa jeunesse, si elle s'était permis des poses si nonchalantes.

En constatant ces signes d'un prochain orage, Ulrich Ford se hâta d'achever son dîner, afin de gagner au plus vite son cabinet de consultation. Les riantes, les heureuses pensées l'y suivirent, le nuage noir qui avait jusqu'alors plané sur sa vie venait d'être chassé par le zéphir embaumé de l'amour; et son ciel désormais était pur et serrein. Il ne regrettait qu'une chose maintenant, c'était les instants qu'il passait loin de Pétronille; il ne désirait qu'une chose, la revoir au plus tôt, la presser dans ses bras et lui dire combien il la chérissait.

— Puis-je entrer, cousin Ulrich? J'ai quelque chose à vous dire.

Elle était-là debout, sur le seuil de cette porte qu'elle ne passait jamais sans en obtenir la permission; elle semblait avec sa blanche robe et sa blonde chevelure, comme l'ange gardien d'Ulrich Ford. Que dis-je, elle semblait? Notre docteur la considérait réellement comme l'ange de son foyer domestique.

Il se dirigea vers elle; puis, la prenant par la main, il la fit entrer dans son sanctuaire, et fermant soigneusement la porte, il pressa tendrement sa fiancée sur son cœur sans pouvoir prononcer une parole. Si le ciel par la voix de son tonnerre avait alors prononcé le grand anathème contre Pétronille, il n'aurait cru qu'une chose, c'est qu'elle était l'être qui avait tout reçu pour le rendre parfaitement heureux.

— Cousin Ulrich, êtes-vous bien sûr de n'avoir aucun regret?

Cette question était comme l'écho des pensées qui l'avaient tourmenté naguère; mais il répondit sans hésiter :

— Avoir des regrets, ma chérie! C'est moi qui dois vous adresser cette question. Vous êtes bien celle qui avez le plus sujet de vous repentir dans cet engagement mutuel.

— Comment pouvez-vous dire cela? Je suis si ignorante, si sotte, si jeune; tandis que vous êtes si supérieur sous tous les rapports.

— Y compris le nombre des années. Pétronille! Savez-vous bien qu'il y a une différence de vingt-deux ans entre nous deux?

— Vous en revenez toujours à cette différence d'âge! dit-elle en faisant une charmante moue. Je crois que vous le faites exprès, cousin Ulrich; vous vous plaisez à me faire sentir combien je suis naïve et stupide.

— C'est un gouffre béant placé entre nous deux, répondit-il.

— Nous sépare-t-il donc tellement que l'amour ne puisse le franchir? demanda la douce et fraîche voix de Pétronille.

— Oh! Pétronille! vous avez raison, et j'apprendrai de vous qu'il n'y a pas d'âge pour l'amour. Et Dieu vous bénisse à jamais pour me l'avoir annoncé! Je me suis torturé l'esprit, pendant toute l'après-midi, en pensant que vous ne sauriez être heureuse en étant ainsi liée à la destinée d'un vieillard tel que moi.

— Un vieillard! répéta-t-elle en fronçant comiquement les sourcils. Vous allez bientôt me faire croire que vous êtes sourd, aveugle et impotent. Je suis étonnée que vous ne prétendiez pas qu'il n'y a plus aucune force dans ces grandes et bonnes mains, et dans ces pieds si agiles. Eh bien, cousin Ulrich, si vous vous êtes torturé, j'en ai fait autant de mon côté; ainsi nous sommes quittes.

— De quoi vous êtes-vous tourmentée? Vous m'avez pris en pitié d'avoir une grande enfant si fatigante à surveiller et à mettre à l'ordre.

— Quelque chose comme cela. Je me suis demandé si vous vous lasseriez une fois de ma bêtise, et surtout,

si une raison quelconque pourrait un jour vous détacher de moi ?

— Jamais, aucune raison terrestre ou céleste ne mettra fin à mon amour, Pétronille, soyez-en bien convaincue.

— Rien de ce que je pourrais avoir dit ou fait, cousin Ulrich ? Rien, de ce qui pourrait m'être arrivé ? Car j'ai été souvent bien étourdie, bien irréfléchie, souvenez-vous en, et je suis tombée dans toutes sortes de terribles guépriers.

— Vous n'avez jamais rien fait qui puisse justifier mes craintes ; mais si vous vous étiez trouvée dans ce que vous appelez un horrible guépier, et que vous y fussiez restée depuis votre naissance jusqu'à ce jour, cela ne ferait aucune différence pour moi.

— Oh ! que je suis contente ! répondit-elle tout bas. Je me suis torturé le cœur et l'âme pendant toute l'après-midi ; car, on ne sait ce qui peut advenir, et je ne pourrais supporter que vous soyez peiné à mon sujet. Mais vous aurez toujours confiance en moi, n'est-ce pas, cousin Ulrich ? Vous ne croirez jamais les sottes histoires qu'on pourra vous faire sur mon compte ?

— Ma chère enfant, la chose est-elle probable ? Qui oserait venir me faire des histoires sur vous, Pétronille ; vous n'avez nul besoin de me mettre en garde contre pareille éventualité.

Il pensa néanmoins que c'était une singulière recommandation à faire, le premier jour de leurs fiançailles ; mais il attribua la crainte de la jeune fille au grand amour qu'elle éprouvait pour lui, et mit tout cela en oubli en pensant à l'amour même.

— Encore un mot, lui dit-elle tout bas, comme ils se préparaient à monter au salon. Vous parlerez à cousine Marcienne, je suis bien trop craintive pour le faire moi-même.

— Je le ferai certainement, dès que vous aurez été vous coucher ; j'ai toujours eu l'intention de lui faire moi-même cette communication. Mais vous ne devez plus la craindre, Pétronille, car elle va être votre sœur.

— Oh ! non, répliqua-t-elle en frissonnant un peu. Elle ne voudra, elle ne pourra jamais l'être, cousin Ulrich. Je crois même quelquefois qu'elle serait vraiment contente si j'étais morte.

Il plaça sa main sur la bouche de sa fiancée.

— Oui, vraiment, je le crois, mais... est-il bien nécessaire que je l'aime beaucoup, dites ? Je voudrais vous donner tout mon amour, si toutefois il ne vous fatigue pas et que vous ne le trouviez pas trop absorbant.

Ils étaient en ce moment sur l'escalier, la lampe du vestibule n'était pas encore allumée ; il lui répondit en profitant de l'obscurité, et finit son ascension avec elle.

VIII

Ce que les amis du docteur Ford pensent de son mariage.

Si le docteur Ford s'était senti aussi ému qu'un écolier, en pensant que sa sœur avait eu vent de ses intentions matrimoniales, il se trouva encore plus angoissé, quand il vit venir l'instant fatal où il devait faire cette grave communication.

Il profita pour cela du moment où Pétronille se retirait et où miss Marcienne allait suivre son exemple ; il prit alors son courage à deux mains, et rappelant sa sœur, lui dit avec quelque précipitation :

— Encore un instant, Marcienne, je voudrais vous parler.

En entendant ces mots, Pétronille monta l'escalier comme un oiseau et s'enferma dans sa chambre.

— Certainement, Ulrich, répondit miss Ford ; puis, chargée de son panier à clefs, d'un petit pupitre, d'un nécessaire à ouvrage et de trois livres, elle retourna près de son frère.

— Je voudrais vous informer d'une chose qui est arrivée aujourd'hui, et qui affectera grandement notre avenir à

tous deux. Je ne sais pourquoi, ma sœur, je craindrais que cette nouvelle ne rencontre pas chez vous un bon accueil, puisque vous devez naturellement désirer tout ce qui peut contribuer à mon bonheur, et j'avoue qu'il dépend entièrement du projet dont je vais vous parler.

— Vous me parlez par énigmes, dit miss Marcienne d'un air assez mystifié.

Il avait parlé assez couramment et avec assez de volubilité jusqu'alors, mais la remarque de sa sœur le dérouta grandement, il prit son mouchoir de poche, le passa à plusieurs reprises sur son front, se mordit les lèvres, son front se plissa en une centaine de rides; enfin, changeant plusieurs fois de position, il piétina avec angoisse sur le tapis du foyer.

— Cela ne sert à rien de battre plus longtemps les buissons, dit-il enfin, en prenant courageusement la résolution d'être explicite. Il ne vous est jamais venu à l'esprit, Marcienne, que je pourrais vouloir me marier ?

Si le docteur avait dit à sa sœur d'avoir à se préparer à une mort immédiate, elle n'aurait pu paraître plus terrifiée, plus foudroyée. Le panier à clefs, le nécessaire à ouvrage, le pupitre; les livres, glissèrent de ses bras et tombèrent pêle-mêle avec fracas sur la table; elle ne prit nullement garde au dommage et au beau patatras qu'avait produit cette chute; mais resta immobile devant son frère, et le regarda les yeux grand ouverts et la bouche béante.

A cet aspect menaçant, Ulrich redevint lui-même. Il n'avait aucun goût pour rester sur la sellette et y confesser ses erreurs; ayant donc essayé de ce procédé pour se rendre son auditeur favorable, il eut vite assez de ce rôle, et commença par se redresser et se dire qu'il ne supporterait aucun commentaire malveillant sur ce qu'il avait jugé convenable de faire.

— Je vous ai prise par surprise, dit-il froidement, pour répondre au regard terrible avec lequel sa sœur le regardait.

— Je ne puis le croire, dit enfin miss Ford en accents

Le billet avait été prudemment rédigé, on y prévoyait la chance qu'il pût tomber en des mains étrangères; mais le fait même qu'il m'avait été envoyé sans nécessité aucune, le fait qu'on feignait d'en faire une réponse à une information que je n'avais jamais demandée, enfin, l'espoir qu'on exprimait à la fin de me voir répondre à cette lettre, étaient pour moi autant de preuves convaincantes que ce billet n'avait été écrit que pour m'avertir de ce qui allait suivre, et que cette missive était le précurseur d'une longue série d'épîtres semblables.

Qu'allais-je faire? Quelles mesures prendre pour arrêter une correspondance qui m'était des plus odieuses. Je portai mes lettres dans ma chambre et me mis à réfléchir sur la meilleure ligne de conduite à adopter.

Une chose était certaine, c'est que si je refusais de lui répondre, mon père se mettrait en colère, comme ce certain jour où il m'avait menacée de m'enlever à la protection de cousin Ulrich et de m'emmener bien loin, dans un pays où ni lui ni moi ne reverrions jamais ni nos amis anglais, ni nos ennemis français. Cette menace avait souvent depuis tinté à mes oreilles, j'avais souvent frissonné en pensant qu'il pouvait la mettre à exécution et que, si je le poussais à bout tandis que j'étais sans protection, ou plutôt tant qu'il possédait sur moi les droits les plus incontestables, il pouvait m'écrire ouvertement et m'ordonner d'aller le rejoindre à l'étranger pour me faire vivre avec lui ou me faire épouser un de ses *confrères*. Je savais qu'il ne courait aucun risque avec mon tuteur, et j'étais encore assez jeune et assez simple pour croire qu'il se chargerait de subvenir à la subsistance d'une grande fille telle que moi, plutôt que de me voir unie à un homme opulent, et tout cela dans le but unique de se venger.

Il connaissait mes antécédents, les circonstances de ma vie présente, il possédait même mon adresse; je croyais donc être complètement en son pouvoir, je n'avais conséquemment rien de mieux à faire pour maintenir la paix entre nous, que de lui écrire un billet que je lui enverrais dans la première lettre que j'expédierais à Félicité.

Désireuse de délivrer au plus tôt mon esprit de cette désagréable affaire, je m'établis immédiatement à mon bureau et écrivis aussitôt ma réponse; je la fis aussi courte que possible et aussi froide que j'osai me le permettre, sans passer les limites où cette froideur aurait pu le blesser trop au vif. Je le remerciai de ses quelques conseils, puis l'informai qu'ayant été malade, je quitterais prochainement Rockborough pour me rétablir complètement par un changement d'air. C'était, au reste, une proposition qui m'avait été faite par cousin Ulrich, il y avait peu de jours.

J'espérais donc, en mentionnant cette absence à mon père, l'empêcher de m'envoyer aucune épître, au moins pendant quelque temps, puisqu'il ne saurait au juste où les adresser. Puis, s'il m'écrivait après, — s'il m'écrivait encore, ce qu'à Dieu ne plaise, ajoutai-je du fond de mon cœur, — je serais mariée (je ne lui communiquai naturellement pas mon futur mariage) et désormais à l'abri de ses persécutions et des ennuis qu'il pourrait me susciter. Tout cela, cependant, était bien précaire, et mon absence de candeur, ainsi que le doute que j'éprouvais sur l'efficacité des moyens que j'avais employés, me rendaient bien misérable. Il me semblait que je n'étais plus digne d'être la fiancée de cousin Ulrich, puisqu'il y avait dans ma vie des circonstances que je ne pouvais lui faire connaître.

Cette pensée me rendait toute triste et toute perplexe quant à la décision que je devais prendre à l'égard de mon cousin. La lettre de mon père et celle de Félicité avaient ravivé toutes les douleurs que j'avais endurées à Anvers; et, jusqu'au moment où je revis cousin Ulrich, je puis dire que je me pris à regretter qu'il m'eût avoué son amour. Mais lorsque je revis ce cher et bon visage, la joie qui vint inonder mon cœur fut si grande qu'elle emporta toutes mes inquiétudes. C'était un si grand bonheur pour moi d'être assise à côté de lui, de sentir que ce serait toujours là ma place et que je serais toujours la première dans son cœur. Je me sentis cependant plus intimidée avec lui que je ne l'eusse jamais été; je dirais même que j'étais tout effrayée, si ce mot là n'était pas un peu fort pour exprimer

le sentiment que j'éprouvais. Il était tellement étrange et nouveau pour moi d'être maintenant pour lui la dame de ses pensées et de voir qu'il ne me regardait plus comme une enfant, mais bien comme une femme assez âgée et assez raisonnable pour devenir la compagne de sa vie.

Il était si singulier de constater en moi le pouvoir de le faire rougir rien qu'en le regardant. Je me rappelle que cette faculté de rougir, que je venais de remarquer chez cousin Ulrich, fut pour moi une découverte des plus étonnantes et des plus intéressantes. Moi, qui l'avais toujours regardé comme un être si incommensurablement élevé au-dessus de moi (ce qui était bien la vérité), comme un homme, enfin, si grave, si raisonnable, si maître de lui-même, je fus toute stupéfaite lorsque je vis que je pouvais le faire rougir et que cette couleur pourpre, qui montait à son front, provoquait semblable coloration sur mon propre visage. Je découvris alors que, malgré la grande différence de nos âges, de nos facultés et de notre intelligence, le même sentiment nous rapprochait et nous mettait à l'unisson. C'était mon noviciat pour les vœux que j'allais prononcer et qui allaient m'unir irrévocablement à lui. C'était ma première leçon dans l'art d'aimer.

Lorsque je descendis le matin suivant pour déjeuner, cousine Marcienne vint à moi et, m'embrassant sur la joue, me dit : — Je vous félicite, Pétronille!

Elle ne me dit pas cela d'une manière très chaleureuse, mais je vis bien que c'était pour m'apprendre qu'elle connaissait notre engagement et qu'elle savait que bientôt nous serions sœurs. J'acceptai ses paroles dans le sens littéral et lui donnai une bonne embrassade en retour. Je crains bien d'avoir déplorablement chiffonné son fichu de dentelle par cette chaleureuse accolade, car elle eut l'air vraiment satisfaite d'être délivrée de mon étreinte et me dit, sous forme de remarque, qu'il était vraiment temps de laisser ces manières d'écolière. Mais cousin Ulrich était là et je me sentais trop heureuse et trop confuse pour être blessée d'une parole quelque peu mal sonnante. Je m'assis donc à la table du déjeuner, mais j'éprouvais une

agitation si fébrile que je ne pus, pour la première fois de ma vie (excepté toutefois pendant ma maladie), faire preuve d'un bon appétit.

Une nouvelle vraiment inattendue et fort intéressante me fut communiquée le jour suivant, et je ne puis dire si elle me causa plaisir ou contrariété.

Cousin Ulrich avait été faire part de notre engagement à mon grand-père; or celui-ci désirait nous recevoir à Trampton la semaine suivante et nous invitait, cousine Marcienne et moi, à passer une quinzaine de jours avec sa famille.

Mon tuteur avait l'air tout heureux de cette invitation et semblait persuadé que je me plairais beaucoup chez mes grands parents; il prévoyait que je serais bientôt grande amie avec mes cousins, mes oncles et mes tantes. Mais je restais silencieuse; je ne pouvais vraiment dire si j'étais reconnaissante ou non d'une invitation si tardivement faite. Il y avait plus de trois ans que ma pauvre mère était morte; ainsi, depuis plus de trois ans, mes parents m'avaient laissée à la charge de cousin Ulrich, et si, pendant ces années, ils avaient demandé quelquefois de mes nouvelles, ils n'avaient cependant pas daigné condescendre à faire ma connaissance; aussi ma fierté se révoltait-elle qu'on m'ordonnât de paraître à Trampton quand il leur plaisait de m'y appeler. Cousin Ulrich, qui avait toujours eu le don merveilleux de deviner ce qui se passait en moi, répondit à mes pensées, comme si je leur avais donné un corps par la parole.

Cette perspective ne vous plaît pas, Pétronille? Vous trouvez que cette invitation aurait pu être faite quelques années plus tôt et vous pensez que, puisqu'elle vient si tard, elle n'est pas digne d'être acceptée?

— Je n'ai aucune envie de recevoir des faveurs qui ne sont pas faites par amour pour moi, cousin Ulrich. Lorsque j'avais besoin de parents et de protecteurs, mon grand-père a refusé de me voir; maintenant que je n'ai pas besoin de lui, il lui plaît de m'inviter à aller à Trampton. Et maintenant, je voudrais bien lui dire que je ne me soucie nullement de faire sa connaissance.

— Vous croyez donc que l'invitation ne vous est faite que par amour pour moi ?

— Oh, non, non, cousin Ulrich; je ne suis cependant pas assez orgueilleuse pour refuser une faveur qui ne me serait faite qu'à votre intention.

J'aimerais plutôt qu'elle eût été faite entièrement pour vous plaire et non pour moi. N'ai-je pas tout accepté de vos bontés depuis bien des années? Seulement, je vois fort bien que l'invitation ne m'est faite que parce que mes parents pensent bientôt me voir dans une position qui ne blessera plus leur orgueil.

— Vous vous trompez, ma chérie; si leur orgueil a été blessé, s'il y a eu honte, cela ne vient pas de vous, mais bien de celui dont nous n'avons plus à craindre aucune action déshonorante; cela vient, en un mot, de votre malheureux père.

Je tressaillis à ces mots et je sentis même que je pâlisais horriblement. Cousin Ulrich, voyant mon trouble, passa tendrement son bras autour de ma taille.

— Cette honte était-elle ..., était-elle bien grande? murmurai-je tout bas.

— Oui, Pétronille, elle était grande; car il est vraiment déshonorant d'être liée par un sot mariage à un homme sans nom et d'un caractère méprisable. C'est une vérité bien dure que celle que je vous dis là, ma pauvre enfant; mais il est mieux que vous la connaissiez une fois pour toutes. Il m'est encore plus pénible, croyez-le, d'avoir à vous parler si défavorablement d'un homme qui, je le crois, est allé rendre ses comptes au Juge suprême.

— Mais supposez qu'il soit encore vivant, dis-je en tremblant. Supposez qu'il revienne, cousin Ulrich, et qu'il me réclame comme sa fille.

Je me sentais presque coupable en prononçant ces mots, mais mon agitation était si forte que je savais à peine ce que je disais.

— Il n'y a pas la moindre chance que chose semblable arrive jamais, ma chère; ainsi vous pouvez vous mettre l'esprit en repos. Ce n'est donc que parce que sir Lionel

n'a pas été aussi persuadé de la mort de votre père que je le suis, qu'il a redouté de vous voir et de vous inviter à Trampton. Il ne croyait pas peut-être pouvoir vous accueillir sans recevoir aussi l'auteur de vos jours; il craignait sans doute que votre père, en entendant parler de l'accueil qu'on vous faisait à Trampton, ne surgît de nouveau et ne vint réclamer sa part de votre bonne fortune. Tel est, je crois, le cas, Pétronille, et bien qu'il représente votre grand-père sous un jour assez égoïste, ce n'est pas, cependant, une raison assez forte pour que vous refusiez de renouer avec lui vos liens de parenté, surtout lorsqu'il vous le demande. En voyant que votre avenir est maintenant assuré (ici cousin Ulrich se mit à jouer avec les doigts de sa main gauche), sir Lionel pense qu'il peut vous témoigner son affection sans courir le risque d'être indignement exploité. Ainsi, si vous désirez me faire plaisir, ce sera en tâchant d'être aimable avec lui et en faisant ensorte qu'il ne lise pas sur votre physionomie quel que ressentiment de sa conduite passée.

— Mais, cousin Ulrich, si..., si..., jamais mon père... revenait pour réclamer ses droits, auriez-vous aussi honte de moi, vous? regretteriez-vous notre engagement?

— Comment pouvez-vous m'adresser semblable question, Pétronille? Mais je n'aime point vous entendre supposer des choses si improbables; cela ne sert qu'à vous agiter, à vous troubler, et c'est complètement inutile. Votre père repose dans la tombe, soyez en persuadée, car bien que nous n'ayons jamais reçu de nouvelles positives de sa mort, tout fait supposer qu'il a réellement cessé de vivre. Ainsi, j'aimerais chasser de votre esprit la crainte que vous éprouvez au sujet de son existence et je souhaiterais vivement vous faire partager la persuasion où je suis qu'il est hors d'état de vous nuire. Vous êtes aussi orpheline que je suis moi-même sans père ni mère, ma chère Pétronille.

Je me serrais contre sa poitrine, mais je ne pouvais lever les yeux vers lui, j'étais trop honteuse pour cela; je désirais tout bas, seulement, qu'il ne se crût pas aussi sûr

de la mort de mon père et qu'il n'éprouvât pas à ce sujet une aussi parfaite sécurité. Oh! combien j'aurais voulu lui tout avouer, mais ma promesse et la menace qui l'avait arrachée se dressèrent devant moi et m'empêchèrent de satisfaire ce désir. Je ne pus donc qu'appuyer ma tête contre lui et rester complètement silencieuse.

Ce qui me fit sortir de cet état de torpeur, fut de sentir ma main gauche dans celle de mon cousin et d'apercevoir un corps étranger assez dur glisser le long de mon quatrième doigt. Je regardai vivement ce que cela pouvait être, et je vis à mon annulaire une bague garnie de diamants, une bague comme je n'aurais jamais osé en désirer une. Elle était entourée de gros diamants de la plus belle eau et dont toutes les facettes réfléchissaient les couleurs du prisme; elle était, en un mot, si étincelante, si scintillante, si lumineuse, qu'elle semblait plonger dans l'ombre la main qu'elle voulait orner.

— Oh! cousin Ulrich, que c'est beau. Quels magnifiques et gros diamants! ils sont beaucoup trop beaux pour moi. Mais, sont-ils à moi, réellement?

— Sans doute, ma chérie, si vous voulez les accepter.

— Que puis-je vous donner en retour?

— L'assurance de votre inviolable fidélité, mon enfant; c'est tout ce que je vous demande, me répondit-il d'une voix tellement émue qu'elle était voisine de la douleur. Je vis que je l'avais peiné et j'essayai de réparer le mal que j'avais pu faire.

— Cousin Ulrich, j'irai à Trampton et je serai aussi bonne que je le pourrai pendant mon séjour chez mes grands parents. Ne vous inquiétez pas plus longtemps à ce sujet.

— Voilà qui est d'une bonne fille, dit-il en souriant. J'étais bien sûr que vous en arriveriez à voir les choses sous leur point de vue le plus juste et le plus raisonnable. Vous occuperez, vous le savez, Pétronille, une place honorable dans la société de Rockborough, et je n'aimerais pas que le monde dit que ma femme n'est pas en bons termes avec sa famille.

A la mention que fit cousin Ulrich des liens qui allaient bientôt m'unir à lui, l'incarnat le plus vif empourpra soudainement mon visage. C'est une chose étrange à constater, mais le fait est que, malgré tout l'amour que je ressentais pour mon tuteur, malgré le légitime orgueil que j'éprouvais d'être sa fiancée, je jetais rarement un coup d'œil au-delà du présent, et j'aurais été heureuse que nos jours s'écoulassent comme ceux que nous passions en ce moment.

Etre sa fiancée ! Porter cette bague (brillant et durable emblème de notre engagement !). Avoir le droit de le déranger à tout instant (comme je le faisais impitoyablement). Etre pressée de temps en temps sur son cœur, être appelée des noms les plus tendres, les plus doux, tout cela constituait pour moi le bonheur parfait, je ne désirais rien de plus. Je savais, naturellement, que tout finirait par le mariage et qu'un jour viendrait où l'on m'appellerait *Mistress Ford* (oh ! Dieu, que cela sonne drôlement), que je porterais à ce doigt, où mes diamants étincellent maintenant, l'anneau de mariage. Mais je ne me souciais pas de penser trop longtemps à cela, et la simple mention de notre mariage, murmurée par les lèvres de cousin Ulrich, me troublait tellement et me causait tant de confusion que, par pitié pour mes sentiments, il me l'épargnait autant que possible. Je suis persuadée, maintenant, que ce sentiment de trouble et de fausse honte ne venait que de ma grande affection pour lui.

Etre son enfant gâtée et sa chérie, courir promptement à son appel, ouvrir la porte de la maison lorsqu'il revenait et me cacher derrière dès qu'il paraissait, tout cela m'était assez naturel, car cela faisait partie de mon heureuse enfance ; seulement, j'étais heureuse maintenant en sachant que j'avais acquis le droit de taquiner ou de cajoler mon tuteur tant que je le voulais, et en sentant qu'il était heureux de toutes les gamineries et de tous les caprices auxquels je me livrais et dont il était la complaisante victime. Mais l'idée de devenir sa femme était toute autre chose ; c'était vraiment une transformation terriblement

solennelle; je me sentais complètement indigne d'occuper une position aussi élevée.

Je dus lui paraître bien enfant, bien niaise à cette époque, car je me rappelle fort bien que toutes les fois que la conversation prenait un tour plus sérieux ou que son affection, laissant pour un moment les enfantillages et les non-sens, se rapprochait un peu plus de l'ardente réalité appelée *amour* par les hommes et par les femmes, j'avais coutume de devenir toute craintive et de le laisser tout seul. Il voulait nous placer au même niveau en m'élevant à sa hauteur intellectuelle et morale; il voulait me voir agir et sentir comme une femme, plus que je ne le faisais alors; tandis que moi, qui avais été habituée à lui rendre un culte à distance respectueuse, je ne pouvais m'habituer à reconnaître la moindre égalité entre nous. Tant que je jouais avec lui, comme un enfant s'amuse avec ses parents, les choses allaient assez bien, mais dès qu'il demandait un peu plus de sérieux, je prenais l'alarme et lui causais ainsi un sensible mécompte.

— Croyez-vous m'aimer réellement? me demanda-t-il un jour en fronçant le sourcil. Êtes-vous sûre de savoir bien ce que vous avez promis en vous engageant à passer votre vie avec la même personne?

— Oh, cousin Ulrich! qu'ai-je dit ou qu'ai-je fait pour vous faire douter de moi? répliquai-je en le regardant avec des yeux où le culte que je lui rendais se lisait si bien, qu'il aurait été vraiment déraisonnable de sa part de douter de mes assurances. Quelques minutes après, en conséquence, il émettait une pensée sérieuse, faisait allusion à l'avenir, exprimait peut-être un espoir à ce sujet, et je recommençais à me troubler, à trembler et à sentir comme s'il voulait trop rapidement me conduire à une place pour laquelle je n'étais pas encore faite; je restais silencieuse alors, ou tâchais d'échapper à tant de gravité, en recommençant à l'aimer selon mes idées enfantines. Il soupirait plus d'une fois dans ces occasions-là, le pauvre homme, et me disait tout bas :

— Vous ne savez rien de l'amour, Pétronille, vous êtes encore une parfaite enfant?

Ces plaintes me troublaient un peu, bien que je ne susse vraiment pas que faire pour porter remède à cet état de choses. J'étais extrêmement heureuse et fière de son affection, mais je crois que j'étais encore trop jeune pour en sonder les solennelles profondeurs; j'étais comme un enfant prenant pour son jouet quelque bijou étincelant de diamants; il pense très peu à la valeur intrinsèque de ce joyau et n'estime que ses qualités scintillantes et chatoyantes. Ainsi jouais-je avec l'amour de cousin Ulrich; j'étais heureuse de posséder l'affection qu'il m'avait toujours montrée et j'aimais mieux jouir du présent sans me préoccuper de l'avenir. Je crains bien d'avoir déçu mon pauvre fiancé par tous mes enfantillages et j'ai bien peur qu'il n'ait souvent tressailli, même au milieu de ses occupations médicales, en songeant qu'il s'était engagé à épouser une fillette aussi jeune, aussi stupide, aussi sotte, aussi intraitable que moi.

Le jour arriva enfin où nous devons nous rendre à Trampton, et quoique j'eusse reçu une aimable et bonne lettre de grand'maman, renouvelant l'invitation envoyée d'abord par cousin Ulrich, je me sentais encore terriblement émue à la pensée de me rencontrer avec cette famille à laquelle j'étais unie par les liens les plus étroits et pour laquelle j'étais cependant une étrangère. J'insistai tellement pour que cousin Ulrich m'accompagnât et me présentât lui-même; je le cajolai tellement pour qu'il ne me laissât pas aller seulement avec cousine Marcienne chez ces terribles gens, que mon pauvre tuteur se tua presque de travail pendant la matinée, afin de pouvoir passer la première soirée à Trampton avec nous.

Nous partîmes fort gaiement; cousine Marcienne n'était pas de plus mauvaise humeur que de coutume, et cousin Ulrich était joyeux et animé comme je ne l'avais jamais vu. Il riait de bon cœur, et l'on peut bien croire que je ne tardai guère à l'imiter. Puis il me montra les propriétés placées de chaque côté de la route et finit même par se livrer à des plaisanteries sur les propriétaires et à faire des bons mots à leur sujet. Mais lorsque nous fûmes sur le

point d'arriver, nous devînmes tous deux plus graves. Je pensais à ma pauvre mère et je crois qu'elle était aussi présente à l'esprit de mon fiancé.

Du moment que je sentis qu'il partageait la même idée que moi, je glissai ma main dans la sienne, non pour troubler ses rêveries, mais pour lui démontrer silencieusement que je sympathisais avec lui et que j'en étais heureuse. Oh ! quel bon et beau sourire il m'adressa en réponse à cette action si simple ; comme sa chère et forte main pressa tendrement la mienne ; le sourire, le regard, l'étreinte, semblaient me dire que mon amour lui rendait amplement ce qu'il avait jadis perdu en elle.

Être si promptement comprise, avoir de lui une réponse immédiate, me causa un plaisir des plus vifs ; cette entente semblait nous placer sur un pied d'égalité, et c'était la première fois, depuis nos fiançailles, que je semblais m'être élevée jusqu'à lui.

Je ne puis dire qu'il me fût d'abord très agréable de savoir que cousin Ulrich avait aimé ma pauvre mère. Non que je fusse jalouse d'elle, chère et sainte victime reposant seule et abandonnée dans le petit cimetière de Saltpool. Oh, non ! Dieu me préserve d'avoir éprouvé pareil sentiment à son égard, mais j'avais craint bien souvent que cousin Ulrich ne me trouvât bien insipide, bien stupide, comparée à cette chère et jolie maman.

Elle avait dû être si belle, si séduisante, d'après les vestiges de sa beauté qu'il m'avait été donné de contempler encore, et mes traits portaient trop une empreinte étrangère pour que je fusse la parfaite reproduction de sa délicate beauté. Puis elle était si complètement grande dame, si douce, si tranquille, ne parlant jamais qu'avec les accents les plus doux et paraissant toujours choquée d'un son de voix trop élevé ou de la vulgarité des expressions, et bien que je ne me fusse pas rendue coupable de ce dernier solécisme (je l'espère, du moins), je comprends cependant que j'avais été trop turbulente, bruyante et assez disposée à dépasser de beaucoup mes pensées par mes expressions.

Je me demandais souvent, lorsque cousin Ulrich jetait les yeux sur moi, s'il me désirait tout autrement que je ne l'étais ou s'il me voudrait plus semblable à celle qu'il avait tant aimée. J'avais même été tellement préoccupée un jour par cette pensée, que je l'avais prié de m'éclairer là-dessus et de me dire s'il ne m'aimait que parce que je lui rappelais ma mère. Sa réponse fut si douce, si claire, si affectueuse, qu'elle m'enleva immédiatement mes perplexités.

— Pétronille, me dit-il, je n'ai aimé votre mère que parce que je ne vous avais jamais vue, et maintenant, si j'aime sa mémoire, c'est qu'elle m'a laissé un être cent fois plus cher qu'elle ne me l'a jamais été.

Ainsi, c'était par pure sympathie pour ses douleurs passées que je glissai ma main dans la sienne, lorsque nous fûmes près des grilles de Trampton, et ce cher ami n'abandonna cette main que lorsque nous arrivâmes à la porte d'entrée. C'était vraiment une bien belle résidence que celle où ma mère avait reçu le jour et dont elle s'était, hélas ! exilée par le mariage. On sonna une cloche comme nous roulions sur la route carrossable, ensorte que deux valets de pied étaient prêts à nous recevoir, lorsque nous nous arrêtâmes devant le perron élégant qui conduisait à un spacieux vestibule. Comme nous traversions cette vaste antichambre, je glissai de nouveau ma main dans celle de mon tuteur, mais il se mit à rire et la remit doucement à sa place.

X

Pétronille continue son récit.

Je ne crois pas que cousine Marcienne goûtât plus que moi l'idée d'aller passer quelques jours à Trampton. Elle entretenait cependant de bons rapports avec son oncle et

sa tante, mais il lui était toujours pénible de quitter son *chez-elle* pour quelques jours, et ce dérangement lui était d'autant plus désagréable en cette circonstance que c'était moi qui en étais la cause. Elle était persuadée que tout irait de travers dans la maison pendant son absence, bien que la plupart des domestiques fussent à Wessex-house depuis aussi longtemps qu'elle. Elle gémissait en pensant à la maigre chère que ferait cousin Ulrich quand elle ne serait plus là; enfin, elle se lamenta et se plaignit tellement à ce sujet que son frère, perdant toute patience, lui demanda si elle s'imaginait véritablement qu'il serait mort de faim, dans le cas fort malheureux, sans doute, où elle n'aurait pas été appelée à l'existence. Mais une circonstance qui contribua beaucoup à irriter l'humeur de miss Ford pendant les quelques jours qui précédèrent notre visite, fut les additions considérables que cousin Ulrich désira faire faire à ma garde-robe. Depuis que mon tuteur m'avait adoptée, mes vêtements avaient toujours été l'objet de vives discussions entre sa sœur et lui; je ne les avais guère entendues, mais je les avais devinées. Cousine Marcienne aurait voulu me faire porter des robes de jacobines avec impressions lilas ou autres nuances, ou des costumes de lindsay wolsay; il voulut que je fusse vêtue des mousselines les plus fines ou des soies les plus riches; mes toilettes n'étaient jamais éclatantes, mais elles étaient toujours du meilleur goût et faisaient le sujet des commentaires de tout Rockborough, à ce que prétendit plus d'une fois cousine Marcienne.

Qu'on n'aille pas croire que mon tuteur s'occupât à choisir l'étoffe de mes robes ou de mes manteaux. Oh! non, ce n'était point un homme capable de courir les magasins et d'empiéter ainsi sur le domaine des dames; mais comme il exprimait sa désapprobation des emplettes qu'avait pu faire cousine Marcienne en lui signifiant qu'il ne voulait pas me voir dans cette toilette, elle fut bien forcée, pour ne pas prodiguer inutilement l'argent de son frère, d'apporter plus de goût dans ses choix. On pourrait inférer, de ce qui précède, que ma garde-robe devait être

amplement fournie et qu'une visite d'une quinzaine de jours ne devait nécessiter aucune addition; il n'en fut rien, cependant, et je fus fort étonnée des adjonctions coûteuses qui y furent faites pour cette occasion; j'étais vraiment toute prête, comme cousine Marcienne, à m'indigner de l'extravagante générosité qui avait présidé à tout ce que mon tuteur commandait pour moi. Robes de mousseline des Indes toutes couvertes de valenciennes, robes des soies les plus riches, faites pour la première fois selon la dernière mode, c'est-à-dire avec des traînes qui prolongeaient ma personne d'au moins un demi-mètre et ajoutaient au moins cinq ou six années à mon âge. Les gants les plus délicats, les chaussures les plus élégantes, les rubans de toutes nuances, enfin, les mille et un accessoires qu'une femme à la mode peut désirer, étaient posés sur mon lit pour être placés ensuite dans ma malle de voyage. Et pendant ce temps, la garde robe de cousine Marcienne ne restait pas en arrière et s'enflait dans les mêmes proportions.

Mais ce qui me plaisait encore plus que tous ces beaux atours, étaient les parures que me donnait cousin Ulrich, les broches et les bracelets qu'il avait choisis lui-même et dont chacun était associé à un regard, à un mot, à une délicate attention de sa part : doux souvenirs, tendres paroles, qui restaient à jamais gravés dans mon cœur. Que me disaient à moi des robes, des mantilles, des chapeaux, qu'une ondée pouvait abîmer et qu'un mois d'usage mettait au rebut ?

Il était très généreux de sa part de me procurer ces choses, si généreux, qu'au souvenir de ces libéralités, mes yeux s'humectent encore de larmes de reconnaissance; néanmoins, ce n'étaient pas là d'impérissables *souvenirs* de celui que je ne voulais cependant pas oublier. Mais lorsqu'il m'apportait des émeraudes, parce que, disait-il, ma peau était blanche, ou bien des perles, parce qu'il était assez fou pour croire que j'avais l'air aussi pur que ces blanches filles des mers, alors je sentais que chacun de ces présents avait un langage qui me parlait de lui et de

son profond amour; enfin, chacun de ces objets précieux était comme une personnification de ce cœur si délicat, si chevaleresque; si généreux, si bon; avec ces idées, ces parures acquéraient pour moi une valeur si inestimable que je ne voulais pas m'en séparer et que je me couchais avec mes bracelets et mes colliers ornant mes bras et mon cou. Je me demande maintenant ce qu'il aurait pensé de moi s'il avait su de quelles niaiseries extravagantes je me rendais ainsi coupable.

— Mademoiselle, dit-il de l'air d'un professeur, veuillez, je vous prie, vous souvenir de votre haute dignité et du caractère éminemment respectable grâce auquel vous faites votre entrée en ces lieux.

— Mais, c'est que j'ai bien peur, lui dis-je tout bas.

Alors, pour me donner du courage, il passa mon bras sous le sien, mais cet acte, au lieu d'améliorer ma position, ne fit, je crois, que l'empirer; car je trouvais le procédé trop pompeux, trop solennel, et je craignais qu'il ne nous donnât un air par trop respectable. Le valet de pied nous conduisit jusqu'à la porte d'une grande bibliothèque, et j'avoue bien que, lorsqu'il l'ouvrit toute grande en annonçant : Miss Ford! Miss Fleming! Dr Ford! j'aurais voulu être bien loin sur la route de Rockborough, ou plutôt j'aurais voulu être enfermée dans ma chambrette, à Wessex-house. Mais je ne tardai pas à reconnaître que je m'étais étrangement exagéré la solennité d'une présentation à la famille de ma mère. La pièce où nous nous trouvions me sembla pleine de monde, mais mes yeux cherchèrent instinctivement les deux personnages dont on m'avait tant parlé et s'arrêtèrent aussitôt sur deux vieillards, — l'un des deux, vieux gentleman dont la vue paraissait affaiblie et dont la tête était couronnée de cheveux blancs, était assis dans un grand fauteuil placé près de la fenêtre; à côté de lui, une vieille dame au regard vif et à la physionomie éveillée semblait fort occupée d'un volumineux ouvrage au tricot qui reposait sur ses genoux.

J'avoue que cette bonne vieille dame, aux brillants

yeux noirs et à la tournure ronde et grassouillette, ne répondait nullement au portrait que je m'étais tracé de grand'maman, mais les doutes que j'aurais pu avoir sur son identité ne tardèrent pas à être dissipés par la réception qu'elle me fit bientôt après. Comme cousin Ulrich s'approchait de son côté en me conduisant à elle, l'accorte vieille dame changea subitement de couleur, se leva comme mue par un ressort, me regarda fixement pendant une ou deux minutes, puis, d'une voix étranglée par l'émotion, s'écria, tout en me serrant dans ses bras et en laissant couler ses larmes :

— Oh ! sir Lionel, sir Lionel; regardez, regardez !

Après la conduite qu'ils avaient tenue à mon égard, je n'étais guère préparée à semblable réception; je ne m'attendais, de la famille Halsted, qu'à un accueil froidement cérémonieux; aussi, cet élan spontané, cette démonstration si naturelle de sentiments affectueux, trouvèrent-ils immédiatement un écho dans mon cœur. Je ne vis qu'une chose, c'est que ces bras, qui m'étreignaient en ce moment, avaient enlacé de même ma pauvre mère. Aussi, malgré les avertissements que cousine me donnait en me tirant doucement par la manche; malgré ses recommandations de me conduire comme une personne raisonnable, je ne pus résister à l'envie de presser tendrement ma grand'mère contre mon cœur et de me mettre à pleurer avec elle. On ne nous troubla par aucune interruption dans cet élan de tendresse, et lorsque je relevai mon visage tout baigné de larmes, je vis sir Lionel rouler nerveusement entre ses doigts un grand foulard et le fourrer précipitamment derrière le coussin de son fauteuil.

— Grand-papa ! dis-je timidement en m'avancant vers lui. Il étendit alors la main vers moi et m'attirant doucement à lui, m'embrassa plusieurs fois sur le front; je fus ensuite entourée par une troupe de jeunes dames, qui m'embrassèrent à qui mieux mieux, et sur l'identité desquelles je ne savais pas à quoi m'en tenir, car, lorsque la première accolade fut donnée, il se fit une grande confusion dans ma tête et je ne sus à qui donner le nom de

tante Julia ou de tante Mary et je ne pus me rappeler, non plus, si la timide jeune personne qui m'avait fait aussi un chaleureux accueil était la femme d'oncle Archibald ou d'oncle Wilfred. Le calme finit par se faire, les mouchoirs de poche trouvèrent enfin le repos, et je découvris bientôt qu'on allait m'accabler de prévenances et de caresses dans la même proportion qu'on m'avait dédaignée et négligée auparavant.

Tanté Mary voulait me faire voir les jardins, tante Julia était persuadée que je préférerais me reposer dans ma chambre, tandis que grand'maman déclarait qu'elle ne m'avait pas encore assez vue et s'opposait à ce qu'on m'éloignât d'elle. Ma pauvre cousine Marcienne avait l'air assez délaissé et ennuyé; tandis qu'on s'agitait ainsi autour de moi; cousin Ulrich dit en riant que si l'on continuait à me gâter ainsi, il n'aurait rien de mieux à faire qu'à me ramener immédiatement à Rockborough. Quant à moi, je trouvais cette réception fort agréable, et mon cœur était doucement ému en voyant les regards de mon grand-père suivre constamment tous mes mouvements et se fixer avec amour sur mon visage, comme s'il établissait, à part lui, les points de ressemblance que j'avais avec ma mère; j'étais aussi fort touchée des *lapsus linguæ* de ma bonne grand'maman qui, à chaque instant, s'adressait à moi en me disant : « Cecilia, ma chère ! » puis se reprenait aussitôt, en souriant, mais en soupirant tout bas; enfin, je sentais sa main grassouillette se poser sur la mienne, et la chaleureuse pression de cette main exprimait alors le plus tendre intérêt.

Si les sœurs de ma mère, mues sans doute par un sentiment de délicatesse, n'osaient pas exprimer tout haut, devant cousin Ulrich et devant moi, leur bonheur de retrouver dans mes traits tant de ressemblance avec ma mère, elles ne pouvaient, néanmoins s'empêcher de se faire part, à voix basse, de leurs observations à mon sujet, et je surpris deux ou trois phrases où elles se félicitaient de l'étonnante ressemblance que j'avais avec celle qui n'était plus.

J'étais bien heureuse qu'il en fût ainsi; j'espérais que ma présence au milieu de ma famille lui ferait l'effet du retour de ma bonne et chère mère sous le toit paternel; je pris donc la résolution de faire tout ce que je pourrais pour me bien conduire, car en prêtant prise au blâme, je pouvais ainsi provoquer de fâcheuses réminiscences au sujet de ma mère chérie. Un nouveau devoir m'était conséquemment imposé et j'avais un nouvel intérêt dans ma vie; cette idée-là m'émut délicieusement et m'invita à répondre chaleureusement aux avances de cette famille retrouvée. Mais nous étions arrivés assez tard à Trampton et, après une heure passée le plus agréablement du monde dans la bibliothèque, nous nous aperçûmes que nous avions à peine le temps de faire notre toilette pour le dîner. Ce fut cousine Marcienne qui fit cette découverte, car la pauvre fille, assez négligée dans ce premier moment d'émotion générale, avait l'air de s'ennuyer passablement en sa propre compagnie. Quant à cousin Ulrich, il était jubiland, rayonnant, et n'avait pas assez d'oreilles pour entendre toutes les remarques flatteuses qu'on faisait sur mon compte et assez d'yeux pour suivre chaque détail de cette scène émouvante et lire les impressions qui se reflétaient sur chaque visage.

La remarque de cousine Marcienne nous rappela donc tous aux réalités de la vie; ainsi, tandis que tante Mary me proposait de me conduire à sa chambre, tante Julia, plus prompte que sa sœur, m'emmenait déjà dans mon appartement. Je ne savais vraiment laquelle de mes deux tantes je préférais. Miss Halsted me charmait par sa ressemblance avec ma bonne grand'mère; elle avait les mêmes yeux noirs et le même bon sourire; mais lady Otto Vivian me rappelait beaucoup plus ma mère, bien qu'elle fût moins jolie; aussi me tardait-il de m'attacher à elle et de lui dire combien j'étais disposée à l'aimer.

Comme nous montions le grand et bel escalier qui conduisait aux chambres à coucher et que nous traversions le corridor du premier étage, tante Julia passa son bras au-

tour de ma taille; cette marque de familiarité m'enhardit aussitôt et je lui dis tout bas :

— Oh! tante Julia! que ma mère n'est-elle aussi ici ?

— Silence, chère fille, répondit-elle vivement; ne parlez pas de cela, à moins que vous ne vouliez bouleverser mon père. Il ne mentionne jamais le nom de votre mère et je me demande même, avec quelque inquiétude, comment, avec la ressemblance que vous avez avec elle, il pourra supporter votre présence journalière.

— Vous êtes aussi un peu comme elle, murmurai-je faiblement.

— On l'a toujours trouvé, en effet. Ah! pauvre Cecilia! quel triste souvenir que le sien. Mais, venez ici, ma chère, et faites connaissance avec vos cousins. J'ai cinq enfants, maintenant, n'est-ce pas là déjà une grande famille? Eh, bien! Sylvia, je crois qu'il est temps d'envoyer chercher Master Ronald et Master Otto. Et tout en parlant, elle me fit entrer dans une grande nursery, où se trouvaient deux petites filles juchées sur leurs hautes chaises et prenant gravement leur thé, un tout petit enfant couché dans une barcelonnette s'y trouvait aussi. C'étaient, en vérité, de fort jolies créatures, et comme j'aimais beaucoup les enfants, j'étais vraiment charmée que ceux-ci m'appartinsent de si près.

— Voici Julia, dit orgueilleusement la mère en me présentant ses fillettes, et voici Adélaïde; quant à la petite, je compte l'appeler Mary, comme sa grand'maman. Votre oncle voudrait la nommer Hélène, car c'est le nom qu'il préfère, mais j'espère l'emporter dans ce débat, car je trouve qu'on ne doit pas laisser éteindre le nom de ses parents.

Je soupirai, car je ne pus m'empêcher de remarquer que, dans toute cette nomenclature, il n'était pas question d'une Cecilia, et je me demandai si ce nom chéri était destiné à se perdre dans notre famille.

Craignant cependant que cette triste impression ne fût devinée par ma tante, je me détournai vivement, et dans cette volte-face subite, mes regards se portèrent acciden-

tellement vers la cheminée et y virent une peinture à l'huile en orner le chambranle. C'était une œuvre bien fanée, de troisième ou quatrième ordre, selon mes appréciations artistiques, mais je vis aussitôt que, dans la jeune fille aux grands yeux bleus, on avait prétendu représenter ma pauvre mère; à l'aspect de cette figure mélancolique qui me regardait pensivement, je tressaillis et pâlis d'une manière visible. Tante Julia, stupéfaite de mon changement de physionomie, chercha quelle en était la cause et fut assez contrariée en suivant la direction de mon regard.

— Tante Julia, est-ce vous qu'on a voulu reproduire? balbutiai-je.

— Oh, non ! dit-elle d'un air assez ennuyé. Oh ! comme je suis étourdie de n'avoir point songé à cela. J'avais complètement oublié, ma chère, que ce portrait était encore à cette place lorsque je vous ai fait entrer pour voir les enfants. Maman aurait dû le faire enlever.

— Oh ! pourquoi, pourquoi ? demandai-je d'un air suppliant.

— C'est un appartement trop banal pour ce portrait-là; il doit être transporté dans une chambre particulière. Le fait est, ma chère enfant, que cette peinture est la malheureuse occasion qui a amené votre père à Trampton, et lorsqu'il nous a quittés, en enlevant traitreusement notre pauvre sœur, mon père, dans un moment de colère facile à comprendre, a donné l'ordre de détruire cette peinture. Ma bonne mère, cependant, n'a pu prendre sur elle de suivre ses instructions à la lettre et a fait suspendre ce portrait dans la nursery; dans ce temps-là, cette pièce était inoccupée, mon père n'y entrait jamais, pas plus qu'il ne pense à y pénétrer aujourd'hui. Mais j'avais complètement oublié tout cela lorsque je vous ai fait entrer ici. Au reste, je pense que vous devez avoir aussi un portrait de cette pauvre sœur.

— Non, non; je n'en ai point, répondis-je avec émotion; ses traits ne sont, hélas ! gravés que dans ma pauvre tête. Mais, tante Julia, cette peinture est bien au-dessous

de la réalité, elle ne donne qu'une bien faible idée de la beauté de ma mère.

— On trouvait, cependant, qu'il était assez fidèle, répondit ma tante d'un air indifférent; mais l'entrée bruyante de mes petits cousins mit fin aussitôt à cette conversation, car ils réclamaient à grands cris leur tartine aux confitures.

Je fus assez satisfaite, après cela, d'être conduite à ma chambre et d'y être laissée un instant en repos. Je ne savais pas encore si cette visite m'apporterait chagrin ou jouissance, et bien que je n'eusse jamais vu Trampton, je puis dire que chaque objet semblait me rappeler le souvenir de ma mère; je me surpris même à regarder chaque meuble, dans la pensée qu'elle s'en était servie; j'examinai chacune des superfluités dont ma chambre était garnie et chacun des ornements qui la décoraient, en me disant que, sans doute, ses yeux s'y étaient arrêtés avant les miens. J'aurais voulu qu'il me fût permis de parcourir toute la maison, afin de me donner une idée de ce qu'étaient tous ses appartements lorsque ma mère les animait de sa présence; j'aurais voulu avoir le lit où elle avait reposé, poser ma tête sur le même oreiller et toucher les différents objets consacrés à son usage; j'aurais voulu surtout entendre ce que les vieux serviteurs pouvaient me raconter de sa jeunesse et de ses espiégleries de jeune fille. Mais je sentis que cette jouissance m'était refusée; ma tante m'ayant dit que la ressemblance que j'avais avec ma mère suffisait seule pour troubler la tranquillité d'esprit de mes grands parents, je devais donc éviter avec soin tout ce qui pouvait les émouvoir davantage.

J'étais très reconnaissante du chaleureux accueil qui m'avait été fait dans ma famille et me trouvais bien sotte d'avoir tant redouté cette entrevue, mais je sentais instinctivement que je ne pouvais parler ni de la vie de ma pauvre mère ni même de sa mort, et je me demandais anxieusement s'il n'y avait pas déloyauté de la part de sa fille à se soumettre à cette prohibition tacite.

Je n'avais cependant pas le temps de méditer beaucoup

sur ce sujet, car ma femme de chambre m'attendait pour faire ma toilette; je savais que cousin Ulrich désirait que je fusse vêtue le plus avantageusement possible pour ce premier dîner, où je devais rencontrer les messieurs de la famille. Je cédaï donc à la prière qu'il m'avait faite de mettre ma nouvelle robe de soie bleue et de porter ma parure de perles; j'eus ensuite la satisfaction de voir, lorsque je descendis à la bibliothèque, que j'étais aussi bien que la nature pouvait me le permettre; j'avais rencontré sur mon chemin grand-papa, qui descendait péniblement l'escalier et qui, s'appuyant sur sa canne, ne pouvait avancer qu'à pas très lents et très incertains. Je lui offris aussitôt mon bras, qu'il accepta avec plaisir; et ce fut de cette manière que nous fîmes, tous deux, notre entrée dans la bibliothèque. Je vis alors la figure de cousin Ulrich rayonner d'orgueil et de satisfaction, car rien ne pouvait lui faire plus de plaisir que de voir combien je me sentais vite chez moi à Trampton. Outre cousin Ulrich, il y avait encore là deux autres gentlemen : l'un des deux était oncle Archibald, dont je me rappelais à peine les traits, ne l'ayant pas rencontré depuis notre entrevue à Rockborough, il y avait cela de trois ans; l'autre monsieur était lord Otto Vivian, le mari de tante Julia. Mon oncle parut surpris et charmé de me revoir, et je l'entendis, après un instant d'entretien avec sa femme, prononcer le nom chéri de ma mère et lui dire que je lui ressemblais étonnamment. Quant à lord Otto, c'était un vieux gentleman, beaucoup trop vieux, pensai-je, pour être le père des jeunes enfants que j'avais vus dans la nursery; il portait une perruque et l'un de ses yeux était armé d'un monocle; enfin, ce vieux beau commençait chacune de ses phrases par un : « Par ma foi. »

Lord Otto ne me plut pas du tout; d'abord il me regarda trop fixement et trop longtemps, puis il me fut extrêmement désagréable de voir toujours ce lorgnon me suivre dans toutes les directions que je voulais prendre. Je me rapprochai donc, autant que possible, de cousin Ulrich, et je fus vraiment soulagée quand les dames se trouvèrent

toutes réunies dans la bibliothèque et qu'on vint annoncer le dîner. Mon grand-père, alors, regardant autour de lui, dit en s'adressant à ma tante :

— Sommes-nous tous présents? ma fille.

— Votre cousin? dit timidement tante Mary à lord Otto.

— Oh! qu'à cela ne tienne, interrompit grand-papa d'un air bourru; nous ne ferons pas attendre le dîner pour un blanc-bec comme celui-là. S'il ne se soucie pas de ses repas, qu'il s'en passe. Allons, venez, ma chère, dit-il en s'adressant à moi. Je suis un bon vieux gentleman, mais nous nous rendrons, aujourd'hui, bras-dessus, bras-dessous, à la chambre à manger. Ford, offrez le bras à votre tante, mon cher. Et ce fut dans cet ordre que nous nous acheminâmes vers le réfectoire.

Le service était splendide, et le dîner qui nous attendait ne le cédait en rien au service. Sir Lionel et lady Halsted recevaient peu de monde depuis ces dernières années, mais ils dépensaient largement leur argent pour leurs propres jouissances, et chaque jour à Trampton était un jour de gala.

La longue table était littéralement couverte de tout ce que l'industrie peut produire de plus délicat et de plus transparent en fait de porcelaines, de plus étincelant en fait de cristaux, et de plus riche et de plus exquis en fait d'orfèvrerie; de magnifiques fleurs de serre ornaient les places laissées vacantes entre les coupes et les flacons, et comme à la requête expresse de grand-papa j'avais pris place à sa droite, un volumineux surtout me masquait complètement le bas de la table et me mettait à l'abri des regards de tous ceux qui n'occupaient pas les places immédiatement en face de moi. Parmi les personnes que j'avais l'honneur d'avoir pour vis-à-vis, était cousine Marcienne. Nous parlions très peu, car j'étais encore trop étrangère à Trampton pour me permettre de faire autre chose que répondre aux questions qui m'étaient adressées; nous avions déjà pris notre potage et le poisson, lorsqu'une certaine agitation se manifesta chez les somme-

liers et que quelqu'un entra vivement et prit place au bas bout de la table. Je savais qu'on avait attendu un gentleman et je pouvais entendre les commentaires qu'on faisait sur son absence, mais j'étais encore trop timide pour diriger mes regards de son côté, je tins donc mes yeux modestement baissés sur mon assiette pendant quelques minutes.

— Par ma foi, vous arrivez tard, comme de coutume, s'écria lord Otto en riant.

Le nouveau venu s'excusa en balbutiant, auprès de ma grand-mère, mais la grande distance qui nous séparait m'empêcha de distinguer ses paroles et même le son de sa voix; il se mit alors en devoir d'expédier le potage presque froid qu'on avait placé devant lui.

— A quelle heure êtes-vous parti pour revenir ici? demanda tante Julia et quel chemin avez-vous pris? Il est étrange que nous ne vous ayons pas rencontré. Eh, bien, Ernest, qu'avez-vous?

Cette dernière question était faite avec un accent tellement empreint de curiosité, que chacun porta ses regards sur ma tante et sur son interlocuteur.

— Par Jupiter! s'écria l'étranger, oubliant alors les lois sévères de l'étiquette; par Jupiter, n'est-ce pas là miss Fleming?

Au son de cette voix, je levai vivement la tête et regardai anxieusement par dessus le bosquet de fleurs qui nous séparait, et je vis...., assis à la table de mon grand-père, notre compagnon dans la visite clandestine que nous avions faite au Jardin zoologique d'Anvers, — l'amoureux de Félicité, — M Ernest Moore, en un mot.

XI

Pétronille continue son récit.

Je le regardai pendant quelques secondes sans pouvoir proférer une parole, ne voulant pas en croire mes yeux et

n'ayant cependant pas le moindre doute que ce ne fût le bon jeune homme qui nous avait servi de protecteur pendant notre escapade. Lorsque je l'avais vu pour la première fois, c'était à la clarté douteuse des becs de gaz; puis il portait en ce jour plus de barbe que lors de notre première rencontre; mais les circonstances qui m'avaient mise en rapport une seule fois avec l'amoureux de Félicité avaient laissé dans mon esprit une impression trop forte et trop pénible pour que je pusse oublier aucun des détails qui y étaient associés.

Si je l'avais reconnu sans que, de son côté, il en eût été de même à mon égard, j'aurais été assez bouleversée par le seul souvenir qu'évoquait sa présence, mais lorsqu'il prononça si étourdiment mon nom, en révélant ainsi à toute la société que nous nous étions déjà rencontrés, ma confusion et ma détresse dépassèrent toutes les bornes. Je sentis le sang monter à mon visage et je vis tout tourner autour de moi, malgré l'effort que je fis pour conserver mon sang-froid; dirigeant alors mon regard effrayé vers cousine Marcienne, je vis qu'elle me regardait fixement avec l'air de l'étonnement le plus réprobateur. J'essayai de parler, de donner une explication aussi plausible que possible de mes relations avec M. Moore, mais je ne pus y réussir et je baissai la tête, en feignant d'être fort occupée du contenu de mon assiette. La curiosité générale, toutefois, obtint bientôt l'explication que j'étais trop timide pour donner, et je suis bien persuadée que M. Moore se repentit amèrement de l'exclamation imprudente qui avait intrigué toute cette société.

— Miss Fleming! répéta tante Julia avec un accent empreint du plus grand étonnement. Comment! à quoi pensez-vous, Ernest? Vous ne pouvez avoir encore vu Pétronille Fleming avant ce jour, elle vient d'arriver.

— Peut-être, peut-être. Je me trompe sans doute, l'entendis-je balbutier précipitamment; je suis un sot de faire de semblables exclamations!

— Mais comment savez-vous son nom? demanda ma grand'mère. Qui vous a parlé de son arrivée?

— Je me le rappelle à peine. C'est Julia probablement.

— Je suis parfaitement sûre que ce n'est pas moi, répondit tante Julia. D'ailleurs, vous avez été absent depuis trois jours. Avez-vous donc rencontré Pétronille à Rockborough ?

Je craignais que, pour me sauver, Ernest Moore n'allât faire une histoire peu véridique, poussé qu'il était dans ses derniers retranchements; je ne pus supporter la pensée qu'il mentit par considération pour moi et toute confuse et tout intimidée que je fusse, je cessai de contempler la côtelette et les petits pois servis sur mon assiette et, levant lentement mon visage écarlate, j'articulai fortement le monosyllabe : « Non. »

— Elle dit que non, répéta miss Marcienne de son accent le plus péniblement aigu. Pétronille déclare qu'elle n'a jamais vu ce gentleman à Rockborough. Où l'a-t-elle donc vu alors ?

— A Anvers, répondis-je en m'efforçant de paraître aussi indifférente que possible.

— A Anvers ! s'écria cousin Ulrich.

C'était la première fois qu'il prenait la parole, mais son accent dénotait tant de surprise et de désappointement, qu'il me fit prévoir que cette découverte serait le prélude de mes malheurs. Il me tardait de lui donner une explication aussi complète que je le pourrais, mais ce n'était ni le lieu ni le moment pour pareille confession. Pendant ce temps, le catéchisme général allait son train.

— A Anvers ! N'est-ce pas là que vous avez été à l'école, Pétronille ? dit tante Mary.

— Oui, au pensionnat de miss Little, rue des Capucines.

— Mais comment se fait-il que vous ayez été à Anvers ? Ernest. Je croyais vous avoir entendu dire que vous aviez appris le français à Bruxelles ?

— Et c'était la vérité, mais j'allais souvent à Anvers, la distance n'est pas grande par le chemin de fer.

— Par ma foi ! et miss (quel est son nom ?) permet les visites d'être aussi dangereux qu'Ernest ? dites, miss Fleming ? demanda lord Otto en se penchant en avant et en dirigeant sur moi son fascinant monocle.

En levant les yeux pour lui répondre, je rencontrai le regard de mon tuteur.

— Oh, non! dis-je avec quelque précipitation. Oh! naturellement non.

— Alors, où l'avez-vous rencontré, ma chère? demanda tante Julia.

— A..., à un concert, balbutiai-je en rougissant jusqu'à la racine des cheveux, et mon trouble et ma rougeur n'étaient, je crois, que trop évidents à tous les regards.

— C'est vraiment bien extraordinaire, ce me semble, remarqua cousine Marcienne.

Alors M. Moore crut qu'il était temps d'accourir à mon secours.

— Mais, pas aussi extraordinaire que cela semble d'abord, dit-il en ne s'adressant à personne en particulier, mais en voulant réfuter, je crois, l'opinion de miss Marcienne, opinion qui avait été émise d'un son de voix assez vibrant pour être entendue de tous les convives. — La société, reprit M. Moore, est régie sur le continent d'après des règles fort différentes de celles auxquelles nous sommes soumis en Angleterre; il ne serait donc pas équitable de juger des coutumes des autres peuples d'après nos propres principes. J'ai eu le plaisir de rencontrer miss Fleming à un concert donné dans les Jardins zoologiques d'Anvers, elle y était avec des personnes de ma connaissance, et il est inutile, je crois, d'ajouter qu'ayant vu une fois Mademoiselle, il est impossible de l'oublier. J'avoue que n'ayant pas été préparé à la voir ici, j'ai été fort étonné de cette rencontre; mais tout ce que je puis dire, c'est que ma surprise a fait place à la plus entière satisfaction, puisque j'ai l'espoir de renouveler connaissance avec elle.

En disant cela, M. Moore s'inclina respectueusement de mon côté, et l'explication parut si satisfaisante à la majorité des personnes réunies autour de la table, qu'on abandonna l'interrogatoire sur notre rencontre et qu'on se contenta de parler, en thèse générale, de la facilité des mœurs continentales. Je sentais cependant que je devais une ex-

plication plus complète à ceux qui m'avaient placée à Anvers et qui croyaient avoir été instruits de tous mes faits et gestes dans le pensionnat.

— On donne donc, là-bas, des concerts en plein air? Comme ça doit être délicieux? s'écria tante Julia.

En ce moment-là, cousine Marcienne, se penchant légèrement en avant, me dit en approchant autant que possible sa tête de la mienne :

— Pourquoi ne nous avez-vous jamais mentionné cette rencontre avec Monsieur? Pétronille.

J'étais toute prête, j'étais même impatiente de donner à cousin Ulrich toutes les explications qu'il m'était permis de fournir, mais l'air impérieux avec lequel sa sœur s'adressait à moi, réveilla en moi le lion endormi et je redevins rebelle et mutine.

— Etait-il donc absolument nécessaire que je vous fisse la description de tous les étrangers que je pouvais rencontrer? répondis-je avec insouciance.

— Il est nécessaire que vous n'avez rien de caché pour mon frère et pour moi; nous n'avons jamais entendu de votre part un seul mot sur ces concerts que vous avez fréquentés à Anvers.

— Je ne suis allée qu'à un seul concert, répondis-je brièvement. En attendant, je me sentais fort angoissée par ce second interrogatoire, ne sachant pas au juste où toutes ces questions pourraient me conduire.

— Est-il donc permis aux jeunes pensionnaires de fréquenter les concerts, les théâtres et autres lieux de divertissements semblables? disait tante Julia lorsqu'il me fut permis d'entendre la conversation générale. Cela doit bien nuire aux études, et je ne crois pas devoir envoyer mes filles dans des pensionnats si mondains, lorsqu'elles seront en âge d'aller à l'école.

— Ne pourrions-nous pas, sans inconvénient, changer le sujet de la conversation? dit gaiement Ernest Moore; et cette invitation fut aussitôt acceptée par tous ceux auxquels elle s'adressait.

Quant à moi, je restai silencieuse pendant tout le reste

du repas, et ce fut vraiment avec bonheur que je saluai le signal de la retraite donnée aux dames par grand'maman. La fin de la journée était splendide et d'une douceur exceptionnelle; aussi, dès que nous eûmes pris le café, on nous proposa une promenade dans les parterres, proposition qui fut acceptée par chacune de nous, à l'exception cependant de cousine Marcienne, qui préférait, disait-elle, rester à la maison. Je vis bien alors (et j'ai su depuis que mes prévisions avaient été justes) qu'elle restait en arrière, afin de commenter avec son frère sur le trouble évident, sur l'émotion remarquable que j'avais fait paraître, trouble, émotion qui, selon elle, dénotaient à ne pas s'y tromper une conduite répréhensible; mais, comme j'avais l'intention de dire à cousin Ulrich tout ce dont j'étais personnellement coupable, le sentiment qui m'animait en ce moment était plutôt un sentiment de dépit qu'une impression craintive; aussi, sans plus m'occuper d'elle, offris-je bravement le bras à grand'maman, et nous descendîmes toutes dans les jardins.— Ces parterres étaient à juste titre l'orgueil de grand'maman, et tout le comté même les citait avec fierté comme de vraies merveilles; car, sous le rapport de l'arrangement, des décorations et des fleurs rares qu'ils contenaient, je n'ai jamais rien vu qui les surpassât, ni même qui les égalât. J'aimais naturellement beaucoup les fleurs, aussi en voyant les magnifiques spécimens qu'on me faisait examiner, mon enthousiasme ne fit que s'accroître, et j'exprimai mon admiration dans des termes si expressifs, que grand'maman, charmée de me voir apprécier ses possessions favorites, voulut me garder auprès d'elle pendant toute la promenade; elle insista même pour me faire visiter les serres et l'orangerie, et ne m'épargna pas une seule des plantes étrangères qui y étaient contenues, tant et si bien que l'atmosphère factice qu'on respirait dans ces palais de fleurs, finit par me causer un indéfinissable malaise.

Enfin, à ma grande satisfaction, nous sortîmes des serres, et j'avoue que ce fut avec bonheur que je respirai l'air frais et pur du soir. Je vis alors que les habits noirs se

mélaient aux longues robes soyeuses dont les traînes balayaient majestueusement le sable de la terrasse; mais je cherchai en vain, parmi ces gentlemen, à discerner cousin Ulrich : il était invisible. Il n'en fut pas ainsi d'Ernest Moore, qui nous découvrit avant même que la porte de la serre se fût refermée sur nous et qui nous rejoignit en un clin d'œil, en réclamant l'honneur d'offrir le bras à grand-maman et en demandant la faveur de porter le petit panier où elle mettait les feuilles fanées et les boutons flétris en leur jeunesse. Comme ni grand-maman ni aucun membre de sa famille n'avaient conçu aucun soupçon sur la manière peu orthodoxe dont j'avais fait connaissance avec Ernest Moore, elle accepta son offre en riant et en attribua tout l'honneur à ma société (insinuation contre laquelle il protesta naturellement avec énergie); elle se mit donc à converser avec nous de la manière la plus aimable et la plus enjouée, tandis que nous nous dirigeions vers la maison. J'avais bien compté rentrer avec elle, tant j'étais impatiente de parler avec cousin Ulrich, mais comme nous arrivions vers le portique, grand-maman s'aperçut que les clefs de la serre étaient dans le panier aux feuilles flétries.

— Ma chère, me dit-elle en s'adressant à moi, j'ai pris les clefs de la serre au lieu de les laisser chez le jardinier. Courez, s'il vous plaît, les porter à Brunlow, car il en aura besoin dès demain matin. M. Moore, je pense, voudra bien vous accompagner jusque-là.

Elle avait plus de serviteurs qu'il n'en fallait pour exécuter cette commission, mais elle me demanda ce petit service dans l'idée qu'une course de plus dans les jardins ne pouvait qu'être agréable à une jeune fille de mon âge. J'aurais, je l'avoue, préféré rentrer avec elle au salon, tant j'étais impatiente de revoir mon tuteur, puis je ne désirais nullement, dans les circonstances présentes, paraître rechercher la société de M. Moore; mais je n'avais aucune excuse plausible pour refuser à grand-maman le service qu'elle me demandait et je n'avais aucun prétexte pour décliner l'escorte qui m'était proposée. Ainsi, nous nous achevâmes presque en courant vers la demeure du jardinier.

— Oh ! que je suis désolé, miss Fleming, d'avoir commis pareille imprudence à dîner, me dit-il dès que nous fûmes certains de ne pas être entendus. Je ne sais quel démon m'a possédé. Croyez-vous, dites-moi, que ce sera pour vous la cause de quelque désagrément ?

— J'espère que non ; oh ! j'aime à croire que non, répondis-je. J'ai l'intention d'avouer à mon tuteur tout ce qui me concerne particulièrement dans cette affaire ; mais comme j'ai solennellement promis à Félicité de ne trahir son secret ni par regards ni par paroles, je ne mentionnerai pas son nom, soyez-en sûr, quoi qu'on puisse me demander.

— Mais vous n'allez pas laisser entendre, miss Fleming, que vous vous êtes rendue toute seule au concert ? dit-il avec un accent où se peignait l'anxiété.

— Oh, non ! j'espère que non ; du moins, je ne sais pas encore comment les choses se présenteront ; je suis sûre d'une chose, néanmoins : c'est que, quels que soient les reproches que puisse me faire mon tuteur, je ne dirai pas un mot sur Félicité. Mais, à propos de Félicité, avez-vous entendu parler d'elle dernièrement ?

Il rougit comme une jeune fille en me répondant : Oui, certainement, je n'ai pas cessé d'en avoir des nouvelles, car nous nous écrivons.

— En vérité ! Mais comment tout cela finira-t-il ?

— Mais, comme se terminent toutes les inclinations, j'espère. Seulement n'en parlez pas, je vous prie, miss Fleming. Je ne suis pas encore en position de me marier ; néanmoins, je ne puis l'oublier et je ne l'oublierai jamais.

J'étais vraiment fort satisfaite d'apprendre cela, et je le lui dis. Je savais que Félicité était légère et qu'elle manquait de bon sens, mais le souvenir de notre amitié me rendait heureuse de sa bonne fortune ; puis je savais, par les lettres qu'elle m'avait écrites, que s'il existait dans son cœur un sentiment un peu profond, un peu stable, il était entièrement dévolu à M. Moore.

— J'étais si surprise de vous rencontrer ici, continuai-je. Je m'attendais si peu à vous voir, que l'étonnement m'a enlevé toute espèce de sang-froid.

— Tandis que cette même surprise me privait pendant un moment de toute espèce de bon sens, répondit-il avec un air comiquement désespéré. Comment puis-je m'être montré si sot ? Mais le fait est, miss Fleming, que je n'avais pas entendu prononcer votre nom depuis notre rencontre à Anvers jusqu'à ce soir ; j'étais donc loin de m'imaginer que vous étiez petite-fille des Halsted, et cependant je suis lié avec eux depuis bien des années.

— Oh, je crois bien que mon nom n'a guère été mentionné en ces lieux, dis-je en secouant la tête. Il ne vibre pas agréablement à l'oreille de grand-papa. Il a été fâché du mariage de ma pauvre mère ; aussi, c'est la première fois que je viens à Trampton.

— Vraiment ? comme c'est singulier. Avec qui demeurez-vous alors ?

— Avec mon tuteur, le docteur Ford, répondis-je en rougissant.

— Quoi ! ce bel homme qui était assis en face de moi à diner ? J'ai vraiment cru qu'il allait prendre les armes lorsque j'ai prononcé votre nom si étourdiment. Eh bien, maintenant je puis attribuer ma surprise au fait de ne vous avoir jamais rencontrée en ces lieux.

— Résidez-vous souvent à Trampton ?

— J'y viens passer généralement quelques jours, surtout lorsque Julia et Otto sont ici. Savez-vous que je suis parent de ce dernier ?

— J'ai entendu tante Julia parler d'un cousin, mais j'étais loin de me douter que ce pût être vous-même. Est-ce là la maison du jardinier, M. Moore, et voudriez-vous, dans ce cas, lui porter les clefs ?

En reprenant le chemin de la maison, nous renouâmes notre conversation interrompue. M. Moore m'informa qu'il ne retournerait pas pour le moment à Bruxelles, son éducation étant finie et sa carrière diplomatique commençant à peine. Il regardait l'avenir avec la confiance illimitée que possède la jeunesse ; il ne pouvait manquer de réussir dans sa carrière, et Félicité était bien la femme la plus accomplie qu'il pût placer à la tête d'une maison

d'ambassadeur; elle serait l'ornement de toutes les sociétés dans lesquelles il l'introduirait, etc.

Je ne partageais pas tout à fait l'enthousiasme de mon interlocuteur pour les hautes qualités de Mademoiselle d'Alvan, car, depuis longtemps, je m'étais aperçue que ce qu'il y avait de mieux en elle, était ses jolis yeux bleus et ses cheveux cendrés; mais je gardais mes appréciations pour moi; agir autrement eût été déloyal envers une amie; j'acquiesçai donc tacitement à l'opinion qu'avait d'elle son jeune amoureux. Mais tout en nous entretenant de Félicité, nous en étions naturellement venus à parler du continent et de quelques circonstances associées à notre résidence dans les Pays-Bas, lorsque M. Moore me fit tressaillir par cette question imprévue :

— A propos, miss Fleming, comment avez-vous cheminé avec mon vieil ami, M. David? Vous avez pris de lui des leçons de peinture après votre rencontre, n'est-il pas vrai?

— Oui, et je l'aimais assez, répondis-je en affectant l'air le plus insouciant.

— Vous l'aimiez *assez*, pas davantage. Comment? Moi qui le croyais un être fort supérieur, si enjoué, si affectueux, si agréable causeur. Il avait toujours les meilleurs cigares du monde, et toutes les fois que nous allions lui faire visite, il exhibait sa boîte et en distribuait le contenu de la façon la plus royale et la plus généreuse.

— Je ne suis pas bon juge en fait de cigares, voyez-vous, répondis-je en plissant dédaigneusement les lèvres; c'était donc un lien de sympathie qui manquait entre nous deux.

— Ah! vous ne l'aimez pas, la chose est évidente; mais je vous avoue que cela me surprend. Il est si généralement apprécié. Il a eu des malheurs, le pauvre garçon, car il était d'une excellente famille et vivait dans l'opulence; mais il a perdu toute sa fortune dans une de ces maudites catastrophes financières. Il est bien dur, convenez-en, d'être contraint, par la nécessité, à donner des leçons de peinture, surtout lorsqu'on a joui d'une haute position et de tous les comforts que donne une grande fortune.

— Très dur, en effet, répondis-je. Mais êtes-vous bien

sûr que tout ce qu'il vous a dit à ce sujet soit parfaitement vrai?

— Miss Fleming, vous êtes une sceptique. Je ne vous parlerai pas davantage. Je n'aurais jamais pensé que vous fussiez une personne aussi dangereuse. Sérieusement, vous êtes trop sévère pour ce pauvre vieux David, qui est vraiment l'être le plus honnête et le meilleur qui existe ici-bas. Mais qui vient à notre rencontre?

— C'est cousin Ulrich, m'écriai-je en reconnaissant mon tuteur à quelques pas de nous. Et sans plus de cérémonies, je quittai Ernest Moore pour m'élaner à la rencontre de celui avec lequel je désirais si ardemment me retrouver.

— Oh! cousin Ulrich, j'aimerais tant vous parler!

Il avait l'air grave et même anxieux, lorsque je le rencontrai; mais la manière expansive dont je l'abordai le rasséra aussitôt; son bon et cordial sourire vint bientôt épanouir son visage, et il pressa tendrement la main que j'avais glissée sous son bras.

— Qu'y a-t-il, petite Péry (depuis quelque temps il me donnait ce petit nom amical)?

— C'est à propos de ce qu'on a pu dire à dîner sur M. Moore et sur moi. Je voudrais tout vous dire là-dessus.

— J'y compte bien, mais ce n'est guère le moment, ma petite, ne vous promenez-vous pas avec M. Moore?

— Nous allions rentrer. Grand'maman nous avait envoyés tous deux chez le jardinier, mais cela ne fait rien.

— Cela fait quelque chose, au contraire; il ne serait nullement poli de laisser ce Monsieur, dans ce moment. Mais nous pouvons retourner tous ensemble à la maison.

Ainsi fîmes-nous; mais lorsque nous atteignîmes le portique, j'empêchai cousin Ulrich de rentrer et nous laissâmes Ernest Moore rejoindre seul la société.

— Eh bien! que veut me dire ma chère enfant? dit cousin Ulrich comme nous parcourions de nouveau les allées désertes du jardin.

— Ah! je veux vous exprimer seulement combien je suis désolée de tout ce qui est arrivé, vous avez dû trouver tout cela tellement étrange.

— Je l'ai trouvé, en effet, fort étrange, mais j'ai conclu que tout devait s'expliquer et que j'attendrais que vous voulussiez bien fournir l'explication désirée. Je suis prêt à vous entendre, petite Péry.

— J'ai eu grand tort, j'en conviens, commençai-je à balbutier; mais nous étions tenues si rigoureusement là-bas, on ne voyait jamais rien; c'était un vrai couvent et j'avais si grande envie d'entendre un concert. D'ailleurs, j'ai cru qu'il n'y avait pas grand mal à cela, puisque miss Little et madame Gobeaux y allaient constamment.

— Vous n'y êtes pas allée toute seule? demanda-t-il d'un air alarmé.

— Non, répondis-je avec quelque hésitation.

— Et avec qui, donc?

— C'est justement ce que je ne puis vous dire, cousin Ulrich, car j'ai promis de garder le secret là-dessus.

Il resta un instant silencieux, et je sentis bien que, quelque sincère que je pusse être, quant à ce qui me regardait personnellement, il ne me croirait pas d'une manière complète tant que je lui cacherais un détail de notre escapade. Il en est toujours ainsi dans ce monde; nous ne pouvons prétendre obtenir la foi implicite de nos amis, tant que nous leur cachons une parcelle de nos actions et surtout lorsque cette parcelle est la partie la plus importante de la question.

Aussi, cousin Ulrich continuait-il à garder un silence obstiné et j'avoue que ce silence abattit quelque peu mon courage.

— Je suis bien fâchée, dis-je, après avoir attendu vainement une réponse. Mais, voyez-vous, j'ai promis.

— Etait-ce de nuit?

— Oui.

— Et vous avez rencontré là ce jeune homme pour la première fois?

— Oui, c'est là qu'il *nous* a rencontrés.

— Etait-ce une rencontre préméditée?

— Oui, mais pas par moi, cousin Ulrich; oh! pas par moi, certainement. Je ne l'avais jamais vu avant ce soir-là et je ne lui avais jamais parlé.

— Qui vous a reconduites au pensionnat ?

— Lui et un autre.

— Un autre gentleman ? Un autre étranger ?

— Oui. Mais cousin Ulrich, je vous en prie, n'ayez pas l'air si fâché contre moi. Nous avons perdu notre chemin; nous nous étions trompées, mais ce n'était pas du tout intentionnellement. Et tout a été très convenable, et....

— Vous m'affligez, Pétronille, dit-il à voix basse.

Je sentis bien que mon histoire mutilée ne pouvait le satisfaire et que j'aurais mieux fait de laisser aller les choses comme elles étaient auparavant, mais il m'aurait été impossible d'être plus explicite. Comment pouvais-je lui raconter toute l'histoire de ma rencontre avec M. David, de sa position, des liens qui l'attachaient à moi, sans courir le risque de compromettre mon père, dont la sûreté personnelle dépendait en grande partie de ma discrétion ? Je sentais que c'était impossible et que, dussé-je encourir les reproches les plus sévères, je devais les endurer plutôt que de manquer à la parole que j'avais solennellement donnée. Mais tout en me serrant contre mon tuteur, je tremblais bien fort et j'attendais avec une bien grande anxiété le verdict qui allait sortir de ses lèvres.

Lorsqu'il reprit la parole, ce fut avec un air si triste et si découragé, que mon chagrin s'en accrut encore et que je me pris à regretter que mon tuteur ne fût pas plutôt en colère.

— Quand tout cela est-il arrivé ? Pétronille.

— Il y a eu de cela un an au mois de juin.

— Vous étiez bien jeune, alors, Pétronille, et votre jeunesse est pour vous une circonstance atténuante. Je pense que vous vous conduiriez autrement à présent.

— Oh, cousin Ulrich ! en pouvez-vous douter ?

— Vous devez vous apercevoir que les actions répréhensibles portent toujours leurs fruits amers, même dans cette vie. Vous n'avez guère grandi dans l'estime de vos parents par l'incident malheureux qui a eu lieu pendant le dîner.

— Vous en ont-ils parlé ? demandai-je avec anxiété.

— Il est peu probable qu'ils auraient osé le faire. Je serai même, à l'avenir, la dernière personne qui entendra parler de vos méfaits, Pétronille. Si vous n'êtes pas honnête et sincère à mon égard, il n'est guère probable que d'autres se soucient de l'être plus que vous.

— Mais je serai toujours honnête et vraie avec vous, cousin Ulrich ; oui, oui, je le serai.

— Je le crois, ma chère, et si je n'avais pas cette ferme assurance, je serais en vérité bien malheureux. Il ne doit plus y avoir rien de caché entre vous et moi, Pétronille.

— Je n'aurai point de secret désormais pour vous, et si je n'avais pas fait une promesse...., repris-je ; je m'arrêtai court en rougissant, lorsque je me souvins qu'une autre promesse, encore plus importante, me défendait d'être complètement expansive avec lui.

— Le tort principal est justement d'avoir fait cette promesse. Sachez-le bien, mon enfant : là où il y a secret, il y a péché, surtout entre jeunes personnes. Lorsque vous serez ma femme, ajouta-t-il plus bas, j'espère que votre cœur me sera aussi connu que le mien vous sera dévoilé, sauf, cela va sans dire, pour les questions professionnelles.

Il s'inclina tout en parlant et m'embrassa avec tendresse ; je me mis alors à pleurer comme un enfant et cachai ma figure contre sa poitrine.

— Oh ! cousin Ulrich, combien je voudrais tout vous dire !

— Vous le ferez, chère enfant, me répondit-il avec douceur, acceptant, je crois, mes paroles comme une promesse pour l'avenir plutôt que comme un regret pour le présent. Il vous sera bientôt aussi facile de me confier ce qui vous passera par la tête et par le cœur, qu'il vous est facile de le désirer maintenant. Vous comprendrez alors la signification du mot *unis*, ma chère Péry. C'est, vous le saurez bientôt, n'avoir qu'un cœur, qu'une âme, comme on n'a qu'un seul nom ; le comprendrez-vous ? mon enfant chérie.

L'explication était terminée, et j'avais conscience que ce sujet ne serait plus traité entre nous, car le pardon de cousin Ulrich était, comme tout ce qu'il accordait, franc de toute réserve, parfaitement complet et donné sans hésitation. Avec lui, une faute pardonnée était une faute effacée, et je n'avais pas plus de crainte que ma peccadille d'Anvers s'élevât de nouveau contre moi, que je n'avais l'idée de la commettre de nouveau.

Nous ne rejoignîmes pas immédiatement la société réunie à la bibliothèque; cousin Ulrich, profitant de la fin du crépuscule, me fit faire encore quelques tours de terrasse, en me parlant de l'avenir qui nous attendait, et bien qu'en général j'évitasse ce sujet, j'en saluai ce jour-là la reprise comme un gage assuré que rien de ce qui s'était passé ne serait un obstacle au bonheur que nous nous promettions. Nous passions et repassions devant la maison, un des bras de mon cousin entourant affectueusement ma taille; je me disais alors, et je le croyais implicitement, que, guidée par ce cher ami, il m'était impossible d'errer et que, protégée par lui, je ne pouvais courir aucun danger. Je savais que nos cœurs ne faisaient qu'un et j'espérais que bientôt nos deux esprits seraient au même niveau; je pris la résolution qu'à partir de ce moment je ne le tromperais pas davantage, en écrivant un seul mot de réponse aux lettres de mon père. Quel que pût être le résultat d'un pareil silence, je sentais que tous les chagrins que pouvait m'infliger mon père, fût-ce même une séparation d'avec mon fiancé, étaient préférables aux doutes que cousin Ulrich pourrait de nouveau concevoir sur ma parfaite sincérité à son égard.

C'était un moment d'enthousiasme, ou plutôt un moment où la voix de la conscience parlait clairement en moi; elle n'était point alors étouffée par les calculs, les expédients ou la crainte des résultats. Je vis le gouffre qui nous séparait encore, mais je me dis que mon fiancé n'avait qu'à étendre les bras pour me réunir à lui et pour me faire part des vertus qu'il avait acquises peu à peu; puis je lui promis ce qu'il y avait de meilleur en moi en retour de son immense affection.

C'était là ce que je me disais et ce que je croyais; je le lui dis d'une manière qui, je le crains, devait être fort confuse; mais je vis qu'il me comprenait; nous fûmes alors parfaitement heureux.

Cependant, il était l'heure pour lui de retourner à Rockborough; il me reconduisit donc vers grand'maman, qui était retournée dans la bibliothèque et qui raila doucement ce gentil docteur d'exposer si longtemps, à l'air du soir, les jeunes demoiselles. Je crus vraiment, lorsque je levai les yeux sur lui, que je ne l'avais jamais vu si jeune ni si beau. Et plus tard, lorsque je me rendis à ma chambre à coucher, je me félicitai de la manière heureuse dont les choses s'étaient passées et n'eus plus aucune crainte au sujet des maux qui pouvaient fondre sur moi à l'avenir.

XII

Pétronille continue sa narration.

J'étais levée, et ma toilette du matin était déjà faite le lendemain, bien avant que le silence de la maison fût rompu par le réveil des habitants. Les nuits brûlantes et les émotions que j'avais éprouvées la veille n'étaient nullement propres à me donner un sommeil profond et réparateur. Trampton, d'ailleurs, n'était pas le séjour des gens matineux; sir Lionel et lady Halsted étaient trop vieux, lord Otto et tante Julia trop fashionnables pour vouloir déjeuner avant dix heures; aussi, j'entendais cousine Marcienne s'agiter tout doucement comme une brebis en cage, dans la chambre contiguë à la mienne. Je pensais bien qu'il lui était aussi difficile qu'à moi de tenir ses yeux fermés après l'heure où nous avions l'habitude de les ouvrir. Nous étions forcément des gens très matineux et fort ponctuels à Rockborough, aussi étions-nous assez angoissées dans cette demeure, qui semblait pour le moment le pa-

lais enchanté de la Belle-au-Bois-Dormant. Que pouvions-nous faire ? nous n'entendions pas seulement un pas sur les escaliers et dans les corridors, qui témoignât que les domestiques mêmes fussent éveillés. J'ouvris ma fenêtre, de laquelle on jouissait d'une très belle vue sur le parc et la route carrossable qui le traversait et je m'accoudai sur l'appui de la croisée. La perspective que j'avais sous les yeux était vraiment ravissante : les fleurs et le feuillage étaient encore humectés de brillantes gouttes de rosée; on entendait de toutes parts le doux ramage des oiseaux et de leur seconde couvée; un groupe de daims regardant curieusement à travers la claire-voie qui séparait le parc des réserves à gibier, étaient placés sous des arbres magnifiques, à travers le feuillage desquels se jouaient déjà les rayons du soleil; un paon splendide, faisant la roue pour plaire à sa belle, se promenait majestueusement sur la pelouse qui s'étendait devant ma fenêtre.

Il y avait dans ce calme de la nature, dans ces premiers sourires d'un beau jour, dans ces ineffables parfums qui montaient jusqu'à moi, dans les doux accents des biches appelant leurs faons et dans l'harmonieux murmure que faisaient entendre les oiseaux en gazouillant tout bas leurs tendres propos à leur progéniture, quelque chose qui me rappelait la conversation que nous avions eue, cousin Ulrich et moi, le soir précédent; le calme et frais tableau que j'avais devant moi me rappelait parfaitement la peinture qu'il m'avait faite de la vie conjugale. Il ne m'avait pas parlé d'une félicité éblouissante (et cependant il y avait un bonheur ineffable dans l'esquisse qu'il m'avait tracée d'une vie à deux), d'ailleurs, je ne désirais qu'une félicité douce et modeste. Mais il m'avait parlé avec cet accent de douceur infinie qu'on n'emploie que lorsqu'on parle du ciel, et cette teinte religieuse qu'il avait, pour ainsi dire, répandue sur ses paroles, avait laissé dans mon âme un calme salutaire dont la douce impression se renouvelait à la vue du charmant tableau qui se déroulait à mes regards.

J'étais donc accoudée sur l'appui de ma fenêtre, ma tête

faisant légèrement saillie en dehors; je ne pensais qu'au sujet auquel je viens de faire allusion, lorsque mon attention fut éveillée par le groupe de daims dont j'ai déjà parlé; les craintives créatures se serrèrent d'abord l'une contre l'autre, dressèrent les oreilles, puis se sauvèrent agilement à une grande distance; au même instant, un groom conduisait un cheval sellé et bridé devant la porte de la maison qui se trouvait au-dessous de ma fenêtre, et quelques secondes après, M. Moore paraissait sur les degrés du perron.

Il adressa une ou deux paroles au domestique, sauta lestement en selle, prit la bride, mais en tournant la tête de son cheval du côté des grilles du parc, il m'aperçut à la fenêtre et me salua en ôtant son chapeau : rien de plus, rien de moins. Quant à moi, je le suivis avec intérêt, jusqu'à ce qu'il fut hors de vue.

C'était, en vérité, un fort beau jeune homme; sa physionomie était agréable, ses manières élégantes, sa famille aristocratique et la carrière qu'il avait embrassée était des plus honorables; je trouvais donc que Félicité était fort heureuse d'avoir conquis l'affection de ce jeune attaché d'ambassade, car toute charmante, toute sémillante que fût M^{lle} d'Alvan, elle n'était point d'ancienne noblesse belge, et je doutais fort que la famille de M. Ernest Moore fût charmée de la voir prendre place parmi ses membres.

Ce n'était point l'orgueil qui me suggérait ces pensées, car j'étais moi-même d'une naissance trop vulgaire pour faire, d'une légère disparité entre le rang de mon amie et celui de son amoureux, un obstacle insurmontable, loin de là. C'était au contraire l'intérêt que je portais aux personnes dont la position était semblable à la mienne et le désir que tout allât bien pour elles, qui m'inspirait ces doutes et ces inquiétudes.

Je voyais parfaitement à la manière dont M. Moore prononçait seulement le nom de Félicité, qu'il était sincèrement attaché à mon amie; or, aussi longtemps qu'il éprouverait ces sentiments, les choses iraient parfaitement pour mon ancienne condisciple; car Ernest Moore était

trop généreux, trop ferme dans ses décisions, pour sacrifier celle qu'il aimait aux futiles scrupules de ses parents. J'avais été surprise d'apprendre qu'ils entretenaient entre eux une correspondance très suivie, et j'avais été fort étonnée surtout que Félicité, qui était assez expansive avec moi, ne m'eût pas mentionné le fait. Penser aux lettres de Félicité m'amena à me rappeler le désagréable billet qu'elle m'avait envoyé avec sa dernière missive; puis, l'idée me vint soudainement, que M. Moore l'instruirait de notre rencontre à Trampton, et que mon père saurait encore où j'étais et ce que je faisais.

Cette crainte me causa presque une défaillance, car j'étais bien décidée, après les promesses que j'avais faites à cousin Ulrich, à ne plus écrire aucune lettre à M. David sans que mon tuteur en eût connaissance; je désirais surtout qu'il n'apprit rien sur moi avant la consécration de mon mariage, qui devait avoir lieu dans six semaines environ.

A ce propos, je dois dire que, la veille, cousin Ulrich m'avait demandé de vouloir bien consentir à la prochaine célébration de notre hymen, et j'avais répondu en riant : Qu'il était mon seigneur et maître, et qu'il n'avait qu'à fixer l'époque qui lui convenait le mieux.

Je ne croyais plus maintenant que l'arrestation de mon père serait la conséquence immédiate des confidences que je pourrais faire à cousin Ulrich sur sa personne et sur son nom; mais cette opinion ne me relevait nullement de la promesse solennelle que j'avais faite. La seule manière de sortir du triste labyrinthe dans lequel je m'étais si sottement engagée, était de me refuser fermement à répondre aux lettres de M. David, quelque menaçantes qu'elles pussent être; j'espérais ainsi, ou le décourager d'en écrire de nouvelles, ou le pousser à dévoiler son existence à cousin Ulrich. Mais s'il était instruit de ma position présente, il pouvait venir encore me torturer, en me menaçant de s'opposer à mon mariage, ou en me faisant craindre de m'emmener loin de Rockborough, si je ne voulais pas souscrire à ses exigences. Quels moyens pourrais-je

donc employer pour déjouer ces indignes intrigues? Ma crainte ne faisait que s'accroître à mesure que je considérais ce sujet, et je désirais vivement revoir M. Moore le plus promptement possible, pour lui faire promettre de ne pas mentionner notre rencontre dans ses lettres à Félicité. Je ne savais encore de quel prétexte colorer semblable requête, mais je sentais que je devais faire cette démarche, au risque d'exciter la curiosité de M. Moore; car tout était préférable au risque de laisser révéler innocemment à M. David les circonstances présentes de ma vie.

Néanmoins, le doute et l'anxiété m'agitèrent et m'énerverent à tel point que, lorsque je descendis à la salle des déjeuners, mes joues étaient en feu, et toute ma personne portait l'empreinte de la fatigue.

Tante Mary me demanda si j'avais passé une mauvaise nuit, et cousine Marcienne répondit que, si tel était le cas, j'avais sans doute quelque raison bien importante pour m'agiter; car j'avais toujours été regardée comme une bonne dormeuse; mais j'étais si impatiente de revoir M. Moore que je fis à peine attention à leurs remarques.

Les membres de la famille Halsted ne parurent à table que les uns après les autres, et à des intervalles plus ou moins éloignés, et bien que mes yeux se dirigeassent vers la porte, toutes les fois qu'elle s'ouvrait pour admettre un des commensaux, cette impatience n'avait pas le don de faire paraître celui que je désirais voir venir, et le dernier, le moins ponctuel de tous, c'est-à-dire lord Otto, était arrivé, que Ernest Moore était encore invisible; il était donc évident qu'il n'était pas revenu de sa promenade matinale.

— Qui regardez-vous donc, ma chérie? dit tante Mary, en suivant la direction de mes regards inquiets.

— Oh, rien! Oh personne! n'y faites pas attention, murmurai-je précipitamment, tout en reportant mon attention sur l'occupation du moment.

— Vous faites un triste déjeuner, je le crains, ma chère, essayez de cette compôte d'abricots.

J'acceptai la compôte d'abricots, mais au bout d'une mi-

nute, l'entrée d'un domestique me fit de nouveau tressaillir, et regarder du côté de la porte, d'une manière si anxieuse, qu'elle n'échappa à personne.

— Si vous guettez l'arrivée d'Ernest Moore, Pétronille, s'écria tante Julia en riant, vous ferez mieux de manger d'abord tranquillement votre déjeuner; car je crois qu'il s'est rendu à Rockborough. M. Ernest Moore n'est-il pas parti à cheval ce matin? continua-t-elle, en s'adressant au domestique.

— Oui, milady, répondit le serviteur.

Je devins rouge comme une cerise, mais ne trouvai rien à dire pour ma justification; cousine Marcienne rougit aussi, mais pour un motif fort différent de celui qui troublait mon esprit.

— Pétronille, guetter l'arrivée de M. Moore! s'écria-t-elle, les yeux brillant d'une vertueuse indignation. Je trouverais vraiment le procédé fort extraordinaire, s'il était réel.

— Ah, bah! répliqua tante Julia, qui paraissait prendre grand plaisir à ferrailer avec cousine Marcienne, toutes les fois qu'elle en trouvait l'occasion, les jeunes gens ont autant de goût à se trouver ensemble, que les épagneuls trouvent de plaisir à barbotter dans l'eau. Vous ne devez pas encore avoir oublié cela, Marcienne, hein?

— J'espère que je n'ai jamais oublié les convenances, et ce que je devais à ma propre dignité, répondit-elle fièrement.

Je me sentais fort ennuyée d'avoir encore été le sujet de la conversation pendant le déjeuner, et je n'osais plus conséquemment lever les yeux sur mes compagnons de table. Lorsque le repas fut terminé, tante Mary me proposa une promenade dans la petite calèche à poneys; j'acceptai l'offre avec bonheur, enchantée que j'étais d'échapper à l'espionnage de cousine Marcienne.

Je ne rencontrai donc M. Moore qu'à la table du lunch, il prit alors place à côté de moi, et se consacra complètement à mon service. Dans le cours de la conversation, il me demanda si j'avais quelque message pour Londres,

car il y était appelé immédiatement, mais devait en revenir le surlendemain.

— Partez-vous donc si promptement ? lui demandai-je d'un air stupéfié.

— Immédiatement après le lunch, c'est-à-dire à trois heures.

Il allait quitter Trampton, et bien que ce fût pour très peu de temps, je ne pouvais savoir de quelles indiscretions il pouvait se rendre coupable pendant son absence. Le cas était désespéré, je devais donc faire une tentative avant que ce futur diplomate nous quittât.

— M. Moore ? dis-je timidement.

— Je suis toute attention, miss Fleming.

— Je désirerais beaucoup . . . c'est-à-dire, que j'aurais quelque chose à vous dire avant que vous quittiez Trampton, et je ne puis vous en parler ici . . . c'est quelque chose de particulier, et . . .

Il eut l'air surpris, mais fut cependant à la hauteur des circonstances.

— Vous connaissez le salon, répliqua-t-il à voix basse. Rendez-vous dans cette pièce immédiatement après le lunch et j'irai vous y rejoindre.

Le salon était une pièce longue et étroite conduisant d'une partie des appartements à l'autre ; des statues de marbre placées dans des niches ornaient cette vaste salle toute tendue et toute meublée en toile des Indes, le parquet était recouvert de nattes japonaises ; cet appartement était peu fréquenté, si ce n'est pendant les fortes chaleurs par les amateurs de sieste. J'étais à peine entrée dans cette pièce, que M. Moore m'y rejoignit.

— Ne me jugez pas défavorablement, me dit-il, si je vous prie d'être aussi brève que possible ; car mon voyage à Londres est nécessité par une affaire diplomatique, et il est absolument nécessaire que je prenne le train partant à quatre heures de Rockborough.

— Je ne vous retiendrai qu'une minute, répondis-je, en abandonnant aux quatre vents du ciel l'idée d'une explication. Je veux seulement vous prier d'une chose : c'est de

ne pas mentionner notre rencontre à Félicité, lorsque vous lui adresserez une lettre; gardez le silence là-dessus, je vous prie, je vous en donnerai la raison à votre retour.

Le visage de mon interlocuteur s'allongea démesurément.

— Oh! miss Fleming! s'écria-t-il.

— Vous l'avez déjà fait? lui dis-je, devant son aveu à sa figure consternée.

— Hélas, oui! J'ai écrit hier au soir, lorsque je suis remonté à ma chambre, et j'ai mis la lettre à la poste de Rockborough ce matin. J'ai pensé que cela lui ferait plaisir d'apprendre que nous étions ensemble, et que nous nous entretenions d'elle, lorsque nous le pouvions. Je suis désolé, puisque cela vous contrarie, de m'être trop hâté d'écrire.

— Oh! ne vous en inquiétez plus, lui dis-je, désirant soulager son esprit tout en sentant mon cœur se serrer en apprenant cette contrariante nouvelle. La chose n'est pas de grande importance, repris-je, et je regrette même de vous l'avoir mentionnée.

— Mais il est encore une indiscretion dont je me suis rendu coupable, et que je dois vous avouer tout de suite, mademoiselle, je ne me suis pas contenté de dire à Félicité que nous étions ensemble; je lui ai fait part d'une nouvelle que Julia m'a communiquée hier au soir, — ne soyez pas fâchée contre moi, — je lui ai dit que vous alliez épouser ce beau docteur Ford.

— Oh! combien j'aurais voulu que vous n'eussiez rien dit.

J'étais tellement contrariée de cette dernière indiscretion, que je ne pus m'empêcher de le témoigner un peu vivement; mais une minute après, je regrettais d'avoir laissé échapper ces paroles, tant M. Moore avait l'air contrit de m'avoir désobligée.

— Oh! combien je voudrais reprendre les mots que j'ai écrits, miss Fleming, mais je ne croyais pas que ce fût un secret, et j'étais persuadé que Félicité serait heureuse d'apprendre cette bonne nouvelle. Que puis-je faire, miss Fleming?

— Vous ne pouvez rien faire, quant à présent; d'ailleurs, comme je vous l'ai dit, la chose n'est pas de grande importance, et je vous prie même d'oublier que je vous en ai parlé.

— Je ne puis oublier cela, je m'en souviendrai toujours, au contraire. Vous avez empoisonné le reste de ma vie. Couperai-je ma main droite ou la brûlerai-je à la chandelle comme le vieux Cranmer?

Je ne pus m'empêcher de rire de cette boutade, quoique mon cœur fût loin d'être joyeux.

— Vous feriez mieux de partir au plus vite pour le train, répondis-je, sans cela vous aurez deux malheurs à déplorer au lieu d'un.

— Dites que vous me pardonnez.

— Oh! certainement, soyez sans crainte, je vous pardonne; ce n'est pas votre faute, et j'espère bien que cela n'aura pas de conséquences fâcheuses.

— Oh! sans doute, mon indiscretion n'aura aucune suite, Félicité ne connaît aucune de nos relations à Bruxelles, on supposerait seulement...

— Ah! M. Moore, vous feriez bien de partir. Vous serez en retard, et je crois entendre tante Julia vous appeler.

Nous nous donnâmes une cordiale poignée de main, tandis que je parlais; puis il me cria: « Au revoir », tout en traversant le salon en courant; au même instant, cousine Marcienne y faisait son entrée.

— Lady Vivian vous cherche partout, dit-elle à M. Moore, en passant à côté de lui; puis elle se dirigea de mon côté, en feignant de ne pas me voir.

— Pétronille, s'écria-t-elle, comme frappée de stupeur, lorsqu'elle jugea bon de m'apercevoir. Voici une chose fort étrange! Que faites vous ici? Avez-vous vu M. Moore traverser le salon?

— Oui, puisque je viens de lui parler.

— Vous avez l'air bien bons amis. Puis-je vous demander combien de fois vous l'avez rencontré à Anvers?

— Seulement une fois!

— Seulement une fois ! alors l'entrevue a été longue, il paraît ? Combien d'heures avez-vous passées ensemble en cette occasion ?

Mais je n'étais pas d'humeur à être catéchisée par cousine Marcienne ; aussi lui dis-je fort tranquillement, tout en me préparant à quitter le salon.

— Cousin Ulrich connaît tout ce qui a trait à cette affaire, et vous pourrez lui demander toutes les informations que vous désirez. Je n'ai pas la patience de faire deux fois le même récit. Puis, je me mis à valser tout en traversant le salon, et je ne m'arrêtai que dans le corridor qui conduisait à ma chambre.

Bien que j'eusse l'air de traiter tout cela fort légèrement avec cousine Marcienne, je ne laissai pas cependant d'être fort inquiète au sujet de ce que m'avait appris Ernest Moore, et je ne pouvais prévoir quelles en seraient les suites.

Mais l'arrivée de cousin Ulrich, qui vint encore dîner avec nous, le bonheur et l'orgueil qu'il éprouva, en voyant l'intimité qui s'établissait entre les membres de ma famille et ma petite personne, compensèrent les angoisses de la matinée, me réconcilièrent avec le présent, et me firent attendre avec courage ce que l'avenir pouvait m'amener de pénible.

Nous nous promenâmes encore dans le parc ce soir-là, et durant cette délicieuse promenade, cousin Ulrich m'apprit que sir Lionel désirait beaucoup que je me mariasse à Trampton et que lady Halsted demandait que je restasse avec elle jusqu'au jour de la noce ; je fus extrêmement touchée de la marque d'estime et d'affection qui nous était ainsi donnée à cousin Ulrich et à moi par mes grands parents.

Mon tuteur ajouta que cette proposition était la chose qui l'arrangeait le mieux ; car il avait acheté une magnifique maison située à peu de distance de celle qu'il occupait alors, et il était impossible que pendant la période où l'on ornerait et meublerait cette nouvelle demeure, notre ancienne maison pût être habitable. Je connaissais la rési-

dence où il allait transporter nos pénates, c'était un des hôtels les plus beaux et les plus grandioses de Rockborough; aussi ne pus-je m'empêcher de craindre d'être bien chétive et bien inexpérimentée pour en être la maîtresse; je le dis à cousin Ulrich; mais il se moqua gaîment de mes appréhensions. Il s'opiniâtrait tellement, hélas! à me croire meilleure que je ne l'étais, que je tremblais en pensant à ce qu'il pourrait dire, si tout mon passé lui était connu.

Plus il avait foi en ma bonne conduite, plus il avait de confiance en ma sincérité, plus il montrait de générosité pour mes fautes passées, plus, enfin, il me témoignait qu'il ne me regardait plus comme un enfant, mais qu'il m'aimait et m'estimait comme sa compagne, plus aussi j'étais fermement décidée à ne plus commettre une action dont j'eusse à rougir en la confessant.

Il croyait que j'étais bonne et sincère, je voulais essayer d'être réellement bonne et complètement sincère, afin qu'il ne fût point déçu et qu'il n'eût pas à pleurer la perte de ses illusions. Sa noble nature me rendait noble, en dépit de moi-même, et lorsque je l'entendais exprimer tout ce qu'il éprouvait pour moi, je prenais la résolution d'être vraiment digne de lui.

M. Moore revint l'après-midi suivante, et pendant les jours qui succédèrent, nous eûmes occasion de nous trouver beaucoup ensemble.

J'étais devenue l'enfant gâtée de la maison : mon grand-père avait complètement abandonné la réserve avec laquelle il me traitait pendant les premiers jours, j'étais la favorite et l'enfant chérie de grand'maman, et mes tantes rivalisaient à qui me gâterait et me choierait le plus. — Où est Péry? — Envoyez-moi Péry — étaient les mots qu'on entendait constamment résonner dans la maison, et il ne se passait pas de jours où je ne reçusse quelque présent ou quelque gage d'affection.

Dès qu'on découvrit que je savais monter à cheval, on choisit pour mon usage particulier un des meilleurs coursiers des écuries; et j'accompagnai régulièrement lord

Otho, tante Julia et M. Moore dans leurs excursions; nous poussions quelquefois nos courses jusqu'à Rockborough, où j'avais le bonheur d'entrevoir cousin Ulrich, dont la figure s'épanouissait en voyant notre cavalcade, alors qu'il passait rapidement près de nous, emporté dans son sombre brougham. Toutes les réminiscences fâcheuses associées à la mémoire de ma mère et qui s'étaient un peu reportées sur ma personne, étaient maintenant oubliées. Il semblait que mes grand-parents m'eussent acceptée à la place de la Cecilia qu'ils avaient perdue, et depuis le triste mariage de laquelle Trampton n'avait plus été ce qu'il était avant. Tante Julia m'assura même plus d'une fois qu'elle ne se serait jamais attendue à voir son père et sa mère aussi gais qu'ils l'étaient en ce moment.

Il m'était doux de recevoir de semblables communications et cela m'engageait à redoubler d'efforts pour me rendre agréable à des grand-parents aussi indulgents et aussi bons. Les douces habitudes ne tardèrent pas à prendre si bien racine, qu'il semblait vraiment que j'eusse passé toute ma vie à Trampton.

Ainsi, il était aussi bien convenu que je devais lire les journaux à grand-papa, aussitôt après le déjeuner, et que je devais accompagner grand'maman dans les jardins et dans les serres après le lunch, qu'il était de règle que je prisse ces repas avec eux, et j'aurais cru vraiment avoir encouru leur disgrâce, s'ils avaient oublié de m'inviter à m'acquitter de ces charmants devoirs. Mais ce qui toucha le plus profondément mon cœur, ce fut lorsque ma bonne chère grand'maman m'appela dans son cabinet de toilette, pour me remettre solennellement la part de bijoux qu'elle aurait destinés à ma mère, si elle s'était mariée selon les désirs de ses parents. Ce n'était pas la valeur de ces bijoux (quoiqu'ils en eussent une considérable) qui me rendait si heureuse, c'était de savoir que grand-papa lui-même avait demandé qu'ils me fussent présentés au nom de ma mère, comme son cadeau de noce.

Ce fut une heure sacrée pour moi que celle que je passai avec mon affectueuse aïeule, et j'aime encore à présent y

reporter ma pensée; car il me fut alors permis de parler de ma pauvre mère, grand'maman ayant abordé ce sujet, et m'ayant invitée à suivre son exemple.

Elle me dit d'abord tout ce qu'elle pouvait se rappeler sur l'enfance et la jeunesse de maman, combien elle était belle, et comme les étrangers avaient coutume de se retourner dans les rues, afin de la voir encore.

Je lui parlai à voix basse de nos tristes jours de Salt-pool, alors que la beauté de ma chère maman s'était flétrie avec ses jeunes espérances, et nous versâmes ensemble bien des larmes, lorsque je racontai sa dernière maladie et sa mort si triste, si désolée; ma bonne grand'mère me bénit alors, en me disant que j'avais été une bonne fille et une consolation pour sa pauvre Cecilia, et que nous ne devions pas cesser de prier Dieu pour qu'il voulût bien nous réunir à elle, quand tout serait fini pour nous ici-bas.

Après cette heure de douce expansion, je pris mes bijoux et je sortis de la chambre de grand'maman, sans penser que pas un mot n'avait été dit sur mon malheureux père, ni sur les rapports qu'il avait eus avec ma mère ou avec moi.

La seule personne qui parût mécontente pendant cette heureuse période de mon existence, était cousine Marcienne. Mes grand-parents étaient gais et sereins, mes tantes affectueuses, mes jeunes cousins bruyamment amicaux, M. Moore affable et cousin Ulrich radieusement heureux. Chacun était bienveillant pour moi, disposé à ne voir que que les bons côtés de ma nature; cousine Marcienne seule blâmait tout ce que je faisais, et interprétait à mal tout ce que je pouvais dire.

Si je riais, elle disait que j'étais rustique et mal élevée; si j'étais silencieuse, elle déclarait qu'elle détestait les boudeurs; les caresses que je faisais à mes grand-parents étaient traitées de flagorneries, mon innocente gaité avec Ernest Moore était taxée de coquetterie. Elle ne voyait pas pourquoi mes grand-parents me comblaient de présents, ou me gâtaient par leurs flatteries, mon mariage ne justifiait nullement à ses yeux ces absurdes gâteries. Elle ne

prévoyait que trop les maux qui résulteraient du déraisonnable engouement de son frère; toutes les peines qu'elle s'était données pour mon éducation allaient être entièrement perdues, le bon exemple qu'elle m'avait toujours montré allait être complètement oublié; elle ne pouvait donc s'empêcher de trembler en jetant un coup d'œil sur l'avenir.

Enfin, cousine Marcienne se rendait aussi désagréable qu'elle le pouvait, et si cousin Ulrich ne lui avait pas expressément recommandé de ne pas revenir à Rockborough, je crois que depuis longtemps elle serait retournée dans une demeure où elle pouvait ordonner et tyranniser tout à son aise.

Pour se venger de ne pouvoir agir à sa guise, elle se mit, — en l'absence de cousin Ulrich, qui ne venait dîner que deux fois par semaine à Trampton, — elle se mit, dis-je, à exercer sur moi une espèce de surveillance, qui était aussi irritante qu'elle était peu convenable; car, non-seulement cet espionnage me privait de plusieurs jouissances parfaitement innocentes, mais encore trahissait chez elle une absence complète de confiance en ma sagesse et en ma réserve. Je sentis vivement l'insulte, mais je ne voulus pas fatiguer cousin Ulrich du récit de mes griefs; il était déjà assez harrassé du surcroît d'occupations nécessitées par une assez forte épidémie régnant en ce moment à Rockborough, sans l'ennuyer de mes plaintes au sujet de tracasseries auxquelles il ne pouvait rien. Lorsqu'il venait à Trampton, c'était, cela va sans dire, pour y passer un moment agréable, pour s'y restaurer, pour s'y retremper avant de reprendre ses pénibles travaux, et non pour y être soumis à la détestable corvée d'avoir deux femmes à remettre à la raison.

J'en vins d'ailleurs à me dire que, pour cousine Marcienne, les petites tyrannies, les taquineries et les tracasseries à l'égard des personnes de son sexe, lui étaient aussi nécessaires que l'air qu'elle respirait et que les aliments dont elle se nourrissait. Je prenais donc patience, en pensant que le jour de ma délivrance était proche, et que

bientôt, il n'y aurait plus qu'une autorité au-dessus de la mienne.

Néanmoins, cette surveillance ne laissait pas que d'être fatigante, je dirais plus, elle était provocante ; il était, par exemple, énervant au dernier degré de la voir venir s'asseoir sur le même sofa où j'étais établie, lorsque je parlais avec M. Moore, ou de venir nous rejoindre, quand je me promenais avec ce jeune homme dans les allées du jardin, et qu'il voulait me parler de Félicité.

Ce qui m'exaspérait le plus dans tout cela, c'était de lire dans ses yeux vigilants, dans ses allusions transparentes, l'indigne soupçon qu'elle nourrissait contre moi, à savoir que je jouais ou trompais son frère ou M. Moore. Forte de mon innocence, au sujet de pareille accusation, sentant que j'aimais cousin Ulrich plus qu'aucune autre créature vivante, sachant bien que je n'aimais Ernest Moore que comme le futur époux de mon amie, je me révoltais intérieurement contre un manque de confiance si absolu, et j'étais fortement tentée de me mutiner ouvertement.

Certain soir, M. Moore sembla plus impatient que de coutume de me parler en particulier, et ma douce cousine plus anxieuse que jamais d'empêcher cette conversation.

Il allait, comme d'habitude, prendre place à côté de moi à la table du dîner, lorsque miss Marcienne le prévint et lui soufflant sa place, me favorisa de son voisinage immédiat, renvoyant ainsi le pauvre garçon à l'autre bout de la table; puis, après le dîner, lorsque les dames se retirèrent dans la bibliothèque, elle ne cessa de m'observer avec ses yeux de lynx, et me dit de son ton le plus aigu, lorsque je me levai pour aller chercher un livre.

— Pétronille, où allez-vous ?

— Chercher mon roman.

— Où l'avez-vous laissé ?

— Dans ma chambre à coucher.

— Je ne vois pas pourquoi vous ne resteriez pas tranquille, plutôt que de courir continuellement ainsi par toute la maison.

— Oh ! je resterai aussi tranquille que vous le désirez,

cousine Marcienne, si vous voulez aller me chercher ce volume.

Mais, miss Ford n'approuva pas la tournure railleuse que je donnais ainsi à la conversation, et elle me permit de me servir de mes jambes pour mon propre service.

Lorsque je redescendis, je rencontrai les Messieurs qui sortaient de la salle à manger, et qui naturellement entrèrent avec moi dans la bibliothèque, ce qui fit faire à cousine Marcienne un geste évident de mécontentement.

— Si vous voulez vous rendre réellement utile, Pétronille, venez m'aider à dévider ces écheveaux de coton pour le tricotage de votre grand'maman.

— Oh! cousine Marcienne, rester ici par une si belle soirée! Ne venez-vous pas au jardin, je croyais que nous nous y rendions tous ensemble.

— Je n'en ai pas entendu parler, répondit-elle froidement, et si les belles journées étaient une excuse valable pour perdre notre temps, nous ne ferions rien pendant six mois de l'année.

Elle était vraiment repoussante avec ses sourcils froncés et ses lèvres minces comprimées par une expression des plus acides, mais je me rappelai à temps qui elle était et je me dis pour me consoler, que le dévidage du coton ne me retiendrait pas longtemps et que je devais me résigner à lui donner une bonne partie de mon temps avant d'aller prendre de l'agrément.

— C'est bien, cousine Marcienne, je vous aiderai; car j'aurai assez le temps d'aller au jardin après.

Je m'assis donc auprès d'elle, tandis que le reste de la société, à l'exception de grand-papa, se répandait dans les jardins. M. Moore, croyant que ma corvée ne serait pas trop longue, s'était établi sur un canapé pour attendre la fin de ma pénitence.

Le dévidage fut long; c'était une tâche qui me déplaisait en tout temps; mais je la trouvais plus insupportable en ce moment, et je crus vraiment que cousine Marcienne la prolongeait à plaisir. Au bout d'un instant, Ernest Moore jeta loin de lui le journal qu'il tenait à la main et s'avança vers nous.

— Ne venez-vous pas au jardin, ce soir, miss Fleming ?
— J'espère bien que oui. J'irai aussitôt que j'aurai tenu cet écheveau pour ma cousine.

Il reprit le journal, puis un autre quart d'heure s'écoula de la même manière.

— Il se fait tard, murmura-t-il. Cet infernal écheveau prendra-t-il fin une fois ?

— Vous êtes bien impatient, dis-je en riant, mais j'étais aussi désireuse que lui de regagner ma liberté.

— Nous ferons aussi bien de tout dévider, maintenant que nous avons commencé, dit avec un calme désespérant cousine Marcienne, en plaçant un autre écheveau sur mes mains étendues.

M. Moore parut perdre enfin patience, il écrivit quelque chose sur la marge du journal, et tandis qu'il feignait d'inspecter notre opération, il se pencha sur la table de manière à me faire lire ce qu'il avait écrit. Ce n'était que le mot *Nouvelles*, mais je compris aussitôt que c'était quelque communication qui avait rapport ou à Félicité ou à mon père, et je décidai in petto que j'aurais connaissance de la chose ce soir même. Je tremblai d'impatience jusqu'au moment où le dévidage de cet interminable écheveau qui me retenait prisonnière fut achevé; alors sans souci des deux autres engins de supplice qui restaient encore sur la table et attendaient leur tour, j'échappai en dansant hors de la portée de ma persécutrice et m'écriai :

— En voici assez pour aujourd'hui; cousine Marcienne, mes mains ont la crampe tant elles ont été tendues, je serais sûre de laisser tomber le prochain écheveau au tiers de la tâche.

— C'est absurde, dit-elle d'un ton bourru; si vous prétendez être fatiguée par une occupation aussi futile que celle-là, comment pourrez-vous supporter celles qui vous incomberont dans la vie? Mais, puisque vous vous refusez à m'aider plus longtemps, puis-je vous demander où vous vous dirigez ?

— Au jardin, cela va sans dire.

— Au jardin ? aussi tard que cela ? vous plaisantez

sans doute. Vos tantes et votre grand'maman vont bientôt rentrer, et je trouve qu'il ne vaut pas la peine de les rejoindre.

— Oh ! pour le coup, cousine Marcienne, je trouve la plaisanterie un peu forte, répliquai-je d'un ton badin. Vous m'avez retenue près de vous pour vous aider dans vos occupations, et maintenant vous voulez m'empêcher de prendre un moment de loisir; je ne puis, en vérité, souscrire à votre requête, l'ouvrier est digne de son salaire, et je trouve que, puisque je vous ai aidée pendant une heure à dévider ce coton, je puis avoir droit de jouir de l'heure suivante à ma fantaisie. Ainsi, bonsoir!

Je montai lestement à ma chambre, mis mon chapeau et ma mantille, et rejoignis bientôt M. Moore sous le portique; mais comme nous allions descendre au jardin, et que je demandais déjà avec anxiété quelles nouvelles il avait à me communiquer, cousine Marcienne sortit de la maison, et nous rejoignit.

— Puisque vous êtes parfaitement décidée à faire des imprudences, Pétronille, dit-elle, et puisque vous êtes résolue à agir contrairement aux désirs de mon frère, et à vous exposer ainsi à l'air du soir, je considère comme mon devoir d'aller avec vous, et de veiller à ce que vous ne couriez pas de dangers. Nous nous promènerons où vous voudrez, mais j'espère que, pour notre bien-être à tous, nous ne resterons pas dehors plus d'une demi-heure.

Ernest Moore me regarda, et je regardai Ernest Moore, mais il était impossible de repousser la proposition de miss Ford, nous nous résignâmes donc, et l'air contrit, la tête basse, nous nous dirigeâmes à pas lents, vers les jardins de fleurs.

XIII

Pétronille continue son récit.

Nous n'avions fait que quelques pas, lorsque nous rencontrâmes le reste de la société; je passai immédiatement

mon bras sous celui de grand'maman, dans l'espoir d'échapper ainsi à l'espionnage de cousine Marcienne, qui n'était guère dans les bonnes grâces de lady Halsted; mais comme M. Moore se plaça de l'autre côté, miss Ford crut devoir rester obstinément près de moi; nous nous mîmes donc à marcher quatre de front, frôlant, au risque de nous égratigner, les buissons de roses qui bordaient le sentier.

— Avez-vous dernièrement visité la serre aux orchidées, M. Moore? demanda ma bonne grand'mère. C'est vraiment une jouissance de les contempler, ils prospèrent merveilleusement; Mary, ma chère, donnez-moi la clef.

Lorsqu'il s'agissait de ses fleurs, grand'maman était aussi simple et aussi naïve qu'un enfant, bien qu'elle fût très intelligente et très sagace sous d'autres rapports. Elle ne s'inquiétait nullement que ses hôtes comprissent quelque chose à la culture des fleurs; et fussent-ils amateurs ou non, ils étaient obligés, sous peine de déplaire à la femme de leur amphytrion, de payer un tribut d'admiration à ses élèves embaumées.

Ainsi, bien qu'Ernest Moore ne distinguât pas un orchis d'une pomme de terre; bien que cousine Marcienne détestât le règne végétal, à l'exception, toutefois de ceux de ses membres qui paraissaient sur sa table, bien que je fusse particulièrement impatiente de trouver un instant de tranquillité pour apprendre la fameuse nouvelle qu'on avait à me communiquer, nous dûmes néanmoins accompagner lady Halsted dans la serre aux orchidées, et répondre le plus gracieusement possible aux éloges qu'elle faisait de ses favorites. Nous ne pûmes naturellement plus conserver notre ordre de marche et dûmes rompre les rangs et avancer un à un, comme : quand les cannes vont aux champs. Ma grand'mère allait devant, jela suivais, Ernest Moore marchait derrière moi, et cousine Marcienne était la dernière; car mes tantes avaient décliné l'ennuyeux honneur de faire leur cour à la famille des orchis.

Nous répétions donc à qui mieux mieux. — Oh! comme

c'est curieux. — C'est parfaitement une abeille. — C'est l'image d'une mouche. — C'est celle d'un oiseau, etc., — jusqu'au moment où notre vocabulaire d'épithètes admiratives et notre liste de comparaisons humoristiques furent complètement épuisées.

En ce moment, M. Ernest Moore se rapprocha encore plus de moi et faillit même me faire pousser grand'maman sur une étagère et l'envoyer ainsi embrasser un des plus rares spécimens de ses plantes favorites.

— Prenez donc garde, lui dis-je en riant, mais je sentis alors que mon voisin tâchait de me glisser quelque chose dans la main, et je fus toute attention.

— Une bien belle plante que celle-là, n'est-ce pas miss Fleming? s'écria-t-il en affectant de se pencher en avant pour examiner deux ou trois drageons bruns placés devant nous. C'est je crois *beetle orchis* (orchis coléoptère) ou *beadle orchis* (l'orchis bedeau), lequel des deux s'il vous plaît? — puis, il ajouta à voix basse : « prenez ce billet », passant alors son bras devant moi il me fit voir cinq doigts et une enveloppe. — Voici *Bumbletonia Dikenia*, à ce que j'imagine, d'après sa floraison. — (On m'a recommandé d'être prudent et de ne vous le donner que lorsque vous seriez seule.) — Quelle étude intéressante (l'avez-vous pris?) doit être celle des orchidées.

Un coup d'œil jeté sur l'enveloppe qu'il tenait à la main, m'avait suffi pour reconnaître l'écriture détestée de mon père; j'allais m'en emparer, néanmoins, lorsque grand'maman, se retournant soudain, me bouleversa à un point tel que je laissai tomber la redoutable missive.

— Que disiez-vous, M. Moore? Ce spécimen se nomme-t-il réellement *Bumbletonia*? Je n'ai pas encore entendu ce nom. Qui donc a introduit cette variété, savez-vous? J'aimerais bien l'apprendre; car Brumlow et moi, nous nous sommes creusé la tête à propos de cette bulbe, et avons cru qu'elle était tout à fait nouvelle. Votre père s'occupe-t-il de la culture de ces plantes?

Tandis qu'Ernest Moore balbutiait une réponse, je cherchais avec mon pied où pouvait être cette épître. Le che-

min où nous nous trouvions était si étroit et nous étions tellement serrés les uns contre les autres, que je n'aurais pu me baisser sans déranger tout le monde et sans attirer ainsi l'attention sur l'objet de mes recherches. Après quelques tentatives inutiles pour découvrir le malheureux billet, je dus suivre la société un peu plus loin, sans avoir même pu apprendre à mon voisin la perte de cette missive. J'avançai donc à pas lents avec mes compagnons espérant que, lorsque nous retournerions sur nos pas, je serais en tête de la file indienne et que je pourrais ainsi découvrir la missive gisant sur le sol et la ramasser.

Mais j'étais destinée à la revoir avant cette volte ; car nous n'avions pas fait cinq pas, qu'à ma grande terreur je vis cousine Marcienne se baisser précipitamment, après avoir aperçu sur le sol de l'allée un objet qui n'était point de la famille des orchis. Je devinai instinctivement ce qu'elle avait découvert et ce dont elle avait pris possession, aussi sans écouter ni discrétion, ni prudence, je m'écriai comme une folle :

— Donnez-le moi tout de suite, cousine Marcienne, s'il vous plaît. C'est à moi.

— Quelle chose est à vous, Pétronille ? demanda-t-elle, en feignant de ne pas comprendre.

— Ce que vous avez ramassé, un billet... je m'arrêtai court et je rougis vivement en pensant que je venais de me trahir, sans aucune nécessité.

— Voulez-vous dire que cette enveloppe, sur laquelle se discerne parfaitement l'écriture d'un homme, vous appartient réellement ? demanda-t-elle en me la présentant, comme pour me faire juge de la chose.

— Ce n'est point l'écriture d'un homme, répliquai-je (mais, hélas ! sentant combien mon assertion était hasardeuse, pour ne rien dire de plus, je me troublai, et ma confusion dut démentir mes paroles). C'est une lettre de mon amie, M^{lle} d'Alvan.

— M^{lle} d'Alvan n'écrit pas comme la plupart des jeunes demoiselles, observa cousine Marcienne, en continuant à tourner dans ses doigts la malheureuse épître.

— N'est-elle pas venue dans une lettre de Félicité ? demandai-je hardiment à Ernest Moore, oubliant complètement alors que son secret était mêlé avec le mien.

Mais M. Moore ne semblait nullement disposé à venir à mon aide, loin de là ; car il tourna les talons. Il voyait qu'il m'avait donné du désagrément, il le regrettait, je crois, sincèrement ; mais il n'était pas du tout disposé à accourir à la rescousse, en confessant sa part de culpabilité dans cette affaire ; aussi j'avais à peine prononcé mes paroles, que je sentais combien elles avaient été mal inspirées.

— Vous voyez, Pétronille, que M. Moore se refuse à appuyer votre assertion, bien que, sans aucun doute, il en sache autant que vous au sujet de cette lettre. Je trouve même qu'il faudrait que vous eussiez bien perdu de vue le chemin de la vérité, si vous persistiez à soutenir que ce billet a été écrit par une femme.

Il me vint aussitôt à l'idée que miss Ford pouvait avoir déjà vu des échantillons de cette calligraphie, qu'il était même fort possible qu'elle eût eu autrefois sous les yeux l'écriture de mon père et qu'elle pût ainsi la reconnaître, alors mon impatience et mon anxiété ne connurent plus de bornes.

— Peu importe que cette lettre ait été écrite par une dame ou par un gentleman, m'écriai-je avec véhémence, elle ne vous appartient pas, voilà le point principal. Donnez-la moi immédiatement. Vous n'avez pas le droit de la garder.

A cette explosion de colère, grand'maman se retourna soudain, laissant là l'intéressante occupation de déterrer avec la pointe de son parasol certains vers rongeurs, qu'elle détruisait ensuite avec les ciseaux de jardin et elle demanda de quoi il s'agissait.

— Cousine Marcienne a ramassé une lettre qui m'est adressée, et refuse de me la rendre, m'écriai-je avec colère.

— Oh ! non, ma chère, cela ne peut être. Vous vous trompez, c'est quelque plaisanterie de Marcienne, dit grand'maman d'un ton conciliant.

— C'est une sotte plaisanterie, en tous cas, répliquai-je avec amertume. Voyons, me rendrez-vous ma lettre, oui ou non ?

— Ai-je refusé de la lui restituer, M. Moore ? dit miss Ford en appelant au témoignage de ce gentleman, tout en me tendant le malheureux billet.

Mais si M. Moore avait refusé de prendre fait et cause pour moi, il voulut encore moins s'unir à mon adversaire, et continua à garder un silence prudent.

— Je m'aperçois qu'il est presque déraisonnable de ma part d'espérer votre concours, M. Moore ? lui dit cousine Marcienne avec quelque dépit.

Il se contenta alors de lui répondre qu'il s'était fait une loi de ne jamais se mêler aux contestations que les dames pouvaient avoir entre elles, et qu'il la priait de ne point lui demander son arbitrage en cette affaire.

— Venez, venez, je ne veux entendre ici ni querelles, ni paroles discordantes, dit grand'maman en s'interposant entre nous deux ; car elle commençait à s'apercevoir qu'il faisait trop noir pour trouver des vermisseaux, et qu'il était temps de retourner à la maison ; je glissai donc ma lettre dans mon corsage, et prenant le bras de grand'maman, je conduisis la marche, laissant M. Moore avec cousine Marcienne continuer leur discussion s'ils le jugeaient convenable.

Mais dès que nous fûmes arrivés à la maison, je montai aussitôt à ma chambre, et tirant brusquement la lettre de la cachette où elle était déposée, j'en fis au plus vite sauter le cachet.

Comme je ne l'avais que trop prévu, mon père avait appris par Félicité ma bonne fortune actuelle et mes projets de mariage, et il voulait en tirer parti. Les phrases semblaient des plus affectueuses, du moins elles auraient paru telles à toute personne qui n'aurait pas connu les motifs intéressés qui les dictaient. Quant à moi, je leur trouvais quelque chose de vil et de rampant. J'étais sa chère enfant, son unique enfant, l'être qu'il aimait le plus dans ce monde, et l'être cependant dont la fortune cruelle l'avait barbaquement séparé.

J'avais à ma disposition tout le luxe que l'argent peut procurer, j'allais goûter la plus large part de bonheur dont on puisse jouir ici bas; et il se félicitait qu'il en fût ainsi. Mais dans le tourbillon de plaisirs qui m'entourait, avais-je une pensée pour lui? donnais-je un souvenir aux jours où nous nous étions connus, et où il m'avait révélé sa triste histoire? Et si je ne l'avais pas complètement oublié, recevrais-je avec intérêt des nouvelles de celui à l'esprit duquel j'étais toujours présente? Puis suivaient quelques détails sur la vie qu'il menait alors, détails tracés de manière à présenter le contraste le plus frappant avec la vie agréable et luxueuse dont je jouissais; mais il s'interrompait souvent dans sa peinture, pour dire qu'aussi longtemps que je serais heureuse, le reste était de peu d'importance pour lui. Excepté, cependant, aurait-il pu ajouter, les minimes et ignobles profits qu'il avait tirés de ma faiblesse et de ma frayeur, et à la parcimonieuse quantité desquels il faisait plus d'une fois allusion.

Enfin, il en vint après force détours à m'adresser la requête que j'avais bien prévue, c'est-à-dire à me demander de lui prêter tout de suite ce dont je pourrais disposer sans inconvénient. Et comme dans la première partie de sa lettre il n'avait pas hésité à me faire savoir qu'étant encore mineure, je devais obtenir le consentement du seul parent qui eût le droit de disposer de mon sort, je vis bien qu'il m'imposait sa requête comme un ordre absolu, et qu'il punirait ma désobéissance en traversant mes projets de mariage.

Cependant, bien que ce fût justement le genre de lettre que j'avais redouté de sa part, et quoique j'eusse fait appel à la discrétion de M. Moore, afin d'empêcher pareille missive, il est de fait que je n'éprouvais nulle frayeur à son sujet, maintenant qu'elle était arrivée, et que je ne craignais même plus (chose étrange à dire) les conséquences qu'elle pouvait avoir.

Mon cœur se gonfla d'indignation, lorsque je lus ces lâches appels à ma munificence; aussi, lorsque je fus arrivée à la dernière ligne et que j'eus contemplé avec dégoût le

nom supposé qui la terminait, je déchirai la lettre en mille morceaux, et les jetant sur le parquet, je les foulai frénétiquement sous mes pieds; je crois que je ne m'étais jamais livrée à un pareil accès de colère; mais, lorsque je pensai à tout ce que l'égoïsme de cet homme m'avait déjà coûté, à tout ce qu'il pouvait me coûter encore, mon exaspération en arriva à un degré tel que, si cet homme avait été placé sous mes pieds, je l'aurais, je crois, foulé et broyé comme je foulais et broyais son indigne missive.

Je ne le craignais plus. Non, je le haïssais. Car, aussi longtemps qu'il aurait tout ce dont il avait besoin, que lui importeraient les chagrins dont il pourrait abreuver sa *chère enfant*, ou le déshonneur qu'il pourrait attirer sur elle.

Il savait bien les larmes qu'il m'avait fait verser, jadis, lorsque je ne pouvais satisfaire à ses demandes, il savait bien jusqu'à quel degré de dissimulation et de bassesse il m'avait, autrefois, forcée à descendre; il n'ignorait pas qu'il avait dû recourir aux menaces pour obtenir ce qu'il désirait.

Et il voulait recommencer cette indigne comédie, il voulait battre monnaie avec mon honnête amour, me faire spéculer sur la générosité de mon futur époux, m'obliger à lui mentir effrontément, afin de subvenir aux besoins de mon père; il voulait me forcer à recevoir les baisers d'un époux, tandis que je viderais traîtreusement ses poches; il voulait me rendre criminelle pour son bénéfice particulier. Et pour qui? Pour lui! C'est-à-dire pour un homme à l'égard duquel j'avais plus de mépris que de pitié.

— Non! me dis-je, tout en foulant et réduisant en poudre les fragments de sa lettre, comme j'aurais voulu anéantir le souvenir de celui qui me l'avait envoyée, et comme j'aurais voulu le chasser de mon esprit.

Non! je ne commettrai plus pareilles bassesses. Je m'en suis jadis rendue coupable, mais c'est bien fini, maintenant. Je n'étais pas alors la fiancée de cousin Ulrich. J'étais ignorante, craintive, effrayée, et je ne savais pas quel péché je commettais envers mon tuteur. Mais à présent, je

sais qu'il n'y a pas de moyen terme, ou je dois être sincère avec mon futur époux, complètement vraie et sincère, ou je dois cesser d'être sa fiancée.

Comme je ne pouvais contempler de sang froid cette dernière alternative, je pris la résolution d'agir avec mon père comme si je n'avais pas reçu sa lettre. Il pourrait faire ensuite ce qu'il voudrait, je ne voulais plus m'abaisser à lui répondre.

Après avoir pris cette décision et après avoir essayé de chasser loin de moi ce triste sujet, mon esprit se reporta à la scène qui avait eu lieu dans la serre, et je me demandai anxieusement quelles en seraient les conséquences, et si cousine Marcienne s'imaginait, en réalité, que je correspondisse avec tout autre gentleman que cousin Ulrich.

Il semblait vraiment que tous mes amis conspiraient pour me mettre en de terribles guépiers. Félicité d'abord, en m'envoyant une lettre de M. David et en transgressant ainsi, sans sourciller, les lois des plus simples convenances. — M. Moore ensuite, en me remettant gauchement, devant le monde, ce maudit billet; enfin, cousine Marcienne, en émettant hautement des soupçons indignes et d'elle et de moi. Si j'avais pu aller confier mes perplexités à cousin Ulrich, tout aurait été bientôt fini, mais, tout en me lamentant au sujet du secret que j'étais obligée de garder, et tout en méprisant la personne qui me l'avait imposé, je n'étais pas assez déloyale pour dévoiler une chose sur laquelle j'avais promis d'observer un silence absolu.

Je bassinai donc mes yeux rougis par les larmes que j'avais versées, je remis de l'ordre dans ma coiffure et dans ma toilette; puis, tâchant de prendre l'air le plus calme et le plus indifférent que je pouvais, je descendis au salon. M. Moore n'y était pas et je vis bien que, lorsque j'entraî, cousine Marcienne me regarda d'un air soupçonneux. Elle s'imaginait, sans doute, que nous avions été ensemble, et je me sentis vivement contrariée de cette fatale coïncidence. Cependant, pas un mot ne fut dit au sujet de notre malheureuse querelle (excepté les excuses que me fit plus tard M. Moore d'en avoir été la cause), et comme il ne fut

plus question de ce démêlé, je crus, de bonne foi, que l'orage était passé et que tout était oublié.

Enfin, la famille Vivian et M. Moore quittèrent Trampton la semaine suivante, et ce départ laissa après lui une si grande tranquillité dans notre cercle de famille, les choses allèrent si bien entre nous, que je cessai de me tourmenter au sujet des petites bourrasques qui avaient signalé le séjour de M. Ernest Moore chez mes grands-parents. Il y avait alors trois semaines que je résidais à Trampton, et il devait s'écouler encore un mois avant la célébration de mon mariage, dont sir Lionel voulait faire tous les frais, outre le trousseau qu'il avait tenu à m'octroyer. Je me sentais complètement chez moi dans la résidence de mes grands-parents, et je ne désirais quitter cette demeure que pour me rendre dans celle dont j'allais être souveraine maîtresse.

Il n'en était pas de même pour cousine Marcienne; elle s'ennuyait dans cette grande maison où elle n'avait rien à gouverner, et elle était fort impatiente de retourner à Rockborough. J'ai su même, par cousin Ulrich, qu'elle lui avait témoigné plusieurs fois le désir de rentrer au logis. Mais il n'avait pas voulu en entendre parler, « les deux maisons, avait-il dit, étaient vraiment inhabitables; l'ancienne était dégarnie, la nouvelle n'était pas encore meublée, tout, en un mot, était sens dessus dessous; d'ailleurs, il était en ce moment surchargé d'occupations et voulait être laissé complètement à lui-même comme un vieux garçon. » Mais la raison vraie de cousin Ulrich pour empêcher sa sœur de retourner chez lui, était la décision qu'il avait prise de se séparer d'elle après notre mariage et son intention de lui annoncer le parti qu'il avait pris, tandis qu'elle était encore en villégiature; il voulait lui épargner ainsi ce que cette séparation aurait pu avoir de brutal, si elle avait vécu de nouveau avec lui. Lorsque cousin Ulrich me fit part de cet arrangement, je ne sus que lui dire, car ce projet avait ses bons et ses mauvais côtés. J'étais naturellement assez charmée de savoir que je n'aurais pas toujours cousine Marcienne sur mes talons,

critiquant, blâmant tout ce que je pourrais faire et me régentant comme un bébé; mais je me disais, en même temps, qu'il était bien dur, pour cette pauvre cousine, qui avait toujours vécu de la vie de son frère, qui avait concentré sur lui toutes ses affections, qui avait complètement consacré ses peines et ses soins à son service et à son bien-être, et qui n'avait, enfin, jamais connu d'autre maison que la sienne, d'être ainsi définitivement congédiée.

Je savais bien qu'elle ne m'aimait pas, qu'elle était jalouse, très souvent d'humeur maussade, contrariante, etc.; mais, me mettant à sa place, je me demandais quels seraient mes sentiments, si l'on venait m'annoncer que mon unique parent, l'être auquel je tenais le plus en ce monde, ne voulait plus de ma société et me priait d'aller vivre toute seule ailleurs.

Je me représentais ma pauvre vieille cousine (elle n'avait que deux ans de plus que son frère, mais elle avait l'air d'être plus vieille de dix années), je la voyais, dis-je, toute seule, dans une maison de mesquines dimensions, n'ayant à gourmander qu'une ou deux domestiques et déplorant l'absence de ces petits comforts, de ces petites superfluités auxquels elle était habituée, sentant surtout amèrement la perte de cette société et de cette affection que j'allais accaparer exclusivement.

Je comprenais très bien qu'elle dût prendre en haine la personne qui allait lui enlever ce qui faisait le charme de sa vie. Il était déjà assez mal à moi de prendre la première place dans le cœur et dans la maison de cousin Ulrich, sans la priver en même temps de toutes ses jouissances. C'était là une décision cruelle à laquelle je ne pouvais me résoudre à souscrire.

D'un autre côté, la perspective de n'avoir pas une heure de tranquillité, ni une chambre bien à moi, dans ma propre maison, n'était pas très séduisante; j'étais donc fort indécise dans cette question, et je remettais de jour en jour la tâche d'en exprimer mon opinion à cousin Ulrich, bien qu'il m'en donnât plus d'une fois l'occasion. Quant à lui, il semblait ignorer l'existence d'une alternative; car il

parlait de sa séparation d'avec sa sœur comme de la chose la plus naturelle; il disait même qu'il voulait lui conseiller de quitter Rockborough, comme le meilleur moyen de conserver la paix entre nous. C'était cependant un bon frère, il l'avait toujours été et il croyait ne pas changer à son égard; mais, comme tous les hommes amoureux, il ne voyait qu'une chose : assurer le bonheur de l'objet aimé et le sien propre en même temps, sans trop s'inquiéter de pourvoir à celui des autres.

Il savait que le caractère de sa sœur et le mien s'accordaient peu, que je me révoltais contre le contrôle incessant de ma cousine et que j'étais impatiente de secouer son joug; il croyait donc me plaire par cet arrangement. Pauvre cousine Marcienne! Quel chagrin ce dut être de me céder la première place dans ce cœur noble et généreux!

Elle s'irrita des requêtes que son frère ne cessait de lui adresser pour l'engager à rester à Trampton; mais malgré son dépit, elle obéit néanmoins, et prit si bien son mal en patience qu'une autre quinzaine s'écoula sans amener aucun froissement entre nous. Notre société était fort restreinte alors, car oncle Archy et sa femme étaient retournés à Londres; nos journées cependant se passaient le plus agréablement du monde, à faire des promenades en voiture ou à parcourir pédestrement le parc. Grand'maman disait souvent qu'elle ne savait vraiment ce qu'ils feraient à Trampton, lorsque je ne serais plus là pour l'animer; j'entendis même une fois cousine Marcienne répondre que cela ne l'étonnait pas, et qu'elle pensait bien que je ferais un bien grand vide à mes parents, tant j'avais réussi à leur être utile et agréable.

Tout opposée qu'elle parût être au projet de mon mariage avec son frère, elle prenait beaucoup d'intérêt à tout ce qui touchait à la question du trousseau et à celle qui regardait l'ameublement de notre nouvelle maison de Rockborough; elle parlait si souvent de ce que nous ferions, lorsque nous y serions établis, que je vis bien, hélas! que la pauvre fille croyait parfaitement venir y demeurer

avec nous et s'y rendre utile en continuant à y remplir le rôle de notre intendant.

Il m'était pénible de penser que tous les projets qu'elle faisait pour nous aider et nous servir encore allaient être brutalement détruits par l'invitation formelle de son frère, de ne plus avoir à s'inquiéter de nos affaires, et d'aller se reposer dans la solitude et l'isolement.

Une quinzaine de jours après le départ de la famille Vivian et celui de M. Moore, je descendis déjeuner avec une disposition d'esprit plus gaie encore que de coutume. Je ne me rappelle plus maintenant la cause de cette surabondance de bonne humeur; peut-être était-ce une visite que j'avais reçue la veille de cousin Ulrich ou quelque bon procédé de la part de cousine Marcienne? Je ne m'en souviens pas bien. Toujours est-il que j'entrais en chantant dans la salle des déjeuners, lorsque je fus arrêtée dans cette infraction aux règles du savoir-vivre par un doux sourire de tante et de grand'maman; notre petite société était fort réduite ce matin-là; car grand-papa, ayant été légèrement indisposé, n'était pas descendu depuis quelques jours; nous n'étions donc plus que quatre à table: grand'maman, tante Mary, cousine Marcienne et moi.

— Vous êtes en retard, aujourd'hui, petite Péry, dit gaiement tante Mary.

— Oui, j'en conviens, chère tante, répondis-je en embrassant successivement toutes mes parentes. J'ai veillé trop tard hier au soir et cela m'a rendue toute paresseuse ce matin. Comment va votre mal de tête, cousine Marcienne?

— Il est toujours aussi violent, je vous remercie, Pétronille.

Elle me répondit avec un accent si froid et si sec que je ne pus m'empêcher de lever vivement les yeux vers elle. Nous nous étions quittées si cordialement la veille, nos rapports avaient été si amicaux depuis une semaine et plus, que j'étais toute surprise d'entendre de nouveau ce ton sec et froid; aussi voulus-je voir si la physionomie était aussi dure que l'accent avait été glacé. Hélas! il y

avait accord parfait entre l'expression du visage et celle de la voix; quelque chose avait sûrement irrité l'humeur de ma cousine, car ses regards étaient durs et sévères, et sa bouche était dédaigneusement comprimée.

A cette vue, toute ma gaieté s'évanouit; mais je ne dis pas un mot, sachant fort bien que la chose était inutile, et que, si je m'étais rendue coupable de quelque méfait, je ne tarderais pas à en être accusée.

Ma supposition n'était que trop juste; car je m'étais à peine mise en devoir de prendre mon déjeuner, et les aimables questions qui avaient accueilli mon entrée n'étaient pas terminées, que cousine Marcienne, tirant de dessous son assiette une lettre qu'elle avait tenue cachée, la posa devant moi, au milieu de la table, et en me regardant fixement, me dit d'un ton railleur :

— Je présume que cette lettre vous est adressée, Pétronille! elle est arrivée par la poste de Londres ce matin.

Ces mots furent prononcés lentement, presque solennellement, tandis que les petits yeux perçants de miss Marcienne ne cessaient d'examiner ma physionomie, hélas! trop expressive.

Je portai vivement mes regards sur la missive qu'on me présentait, et je rougis comme une coupable, en reconnaissant la main qui avait tracé mon nom et mon adresse; c'était, hélas! la main redoutée de mon père. Je m'emparai aussitôt de ce billet, et, pourpre comme une cerise, je le fis immédiatement glisser dans ma poche, tandis que cousine Marcienne continuait à fixer sur moi son regard cruellement inquisiteur.

— Sans doute, la même personne qui vous avait écrit cette lettre que vous avez laissé tomber dans la serre, est celle qui vous adresse aujourd'hui ce billet? dit-elle alors, avec une certaine inflexion de voix qui dénotait un sens caché dans ses paroles. Je vous en prie, Pétronille, que notre présence ne vous empêche pas de prendre connaissance de votre correspondance.

— Oh! je puis attendre, cela ne presse nullement, répondis-je en tâchant de prendre l'air le plus indifférent

que je pouvais; tandis que tout mon être était secoué par un tremblement nerveux et par une folle terreur. De quelle calamité cette lettre me menaçait-elle encore? me disais-je en frissonnant.

— Elle est d'une personne que j'ai connue à l'école, balbutiai-je.

— Cette jeune demoiselle est maintenant à Londres, il paraît, car la lettre porte le timbre de la capitale. Ne voulez-vous pas la lire?

Irritée par les sarcasmes répétés de ma cousine et désireuse de faire voir que je n'y prenais pas garde; croyant d'ailleurs être plus forte que je ne l'étais réellement, je sortis la lettre de ma poche, je la décachetai et j'en parcourus rapidement le contenu.

Mais ce que j'y lus faillit me laisser échapper mon terrible secret. Je fixai mes yeux sur ce fatal billet, comme si j'eusse été paralysée. Je sentis une sorte de défaillance dans tous mes membres, je rougis et je pâlis à plusieurs reprises. J'étais alors l'objet de l'attention générale, et il était impossible que mon émotion ne fût pas remarquée.

— Ma chère, Pétronille, de quoi s'agit-il? pas de mauvaises nouvelles, j'espère? dit anxieusement tante Mary, au moment où je remettais dans ma poche le billet que je venais de froisser violemment dans mes doigts et où je tâchais d'humecter mes lèvres livides avec le thé placé devant moi, mais que je ne pouvais, hélas! avaler.

— Mary, ma chère, l'enfant va s'évanouir! s'écria grand'maman tout alarmée.

Mais en entendant ces mots, je me raidis contre cette défaillance, et pris vaillamment la résolution d'être forte.

— Non, grand'maman, je vous remercie, lui dis-je en me redressant par un suprême effort et en levant mes yeux sur cousine Marcienne, qui me regardait avec une obstination si soutenue, que ses yeux semblaient vouloir me transpercer. Je suis mieux maintenant, c'était un malaise subit, mais il est passé, Dieu merci.

— C'est une indisposition bien subite, remarqua miss

Ford, et elle a suivi de bien près la réception de cette lettre. L'avez-vous lue, Pétronille ?

— Je l'ai lue, je vous remercie, répondis-je fièrement.

— Et elle ne contient aucune nouvelle ?

— Non, aucune qui puisse vous intéresser.

— Voudriez-vous quitter un moment la chambre, ma chère ? dit avec bonté grand'maman. Voulez-vous vous remettre au lit ? ou bien, préférez-vous aller vous reposer un moment sur le canapé de la bibliothèque ? Mary vous enverra votre déjeuner.

Je désirais ardemment être laissée un moment à moi-même et pouvoir prendre de nouveau connaissance de cette missive, lire encore l'étrange nouvelle qui y était contenue et délibérer sur la conduite que je devais tenir à cette occasion ; mais je ne voulais pas laisser cousine Marcienne maîtresse du champ de bataille et lui donner ainsi la jouissance de me voir battre en retraite ; je refusai donc énergiquement l'offre que j'aurais bien voulu accepter.

— Non, je vous remercie, grand'maman, je me suis sentie un peu défaillante, mais c'est passé maintenant. Je préfère rester ici et finir mon déjeuner, s'il vous plaît.

Je parlais héroïquement, mais j'étais plus forte en paroles qu'en actions, car, malgré tous mes efforts, je ne pus parvenir à avaler un morceau, le pain s'arrêtait dans ma bouche desséchée, et quelque chose qui me remontait à la gorge m'empêchait d'avaler ma goutte de thé ; je fis donc semblant de manger et de boire, et restai courageusement à ma place jusqu'à la fin du repas, qui semblait interminable ; je soutins bravement les regards curieux et malveillants que cousine Marcienne ne cessait de diriger sur moi, mais je sentais, hélas ! qu'elle prenait note de tous les changements d'expression qui se succédaient sur ma physionomie. Nous étions en retard ce jour-là, car la pendule avait sonné onze heures, bien avant que nous eussions pensé à quitter la table. Comme nous allions nous retirer, nous entendîmes rouler une voiture dans l'avenue, puis du bruit dans le vestibule.

— C'est peut-être Wilfred ? dit tante Mary, ou bien Archy est-il venu pour affaires jusqu'à Rockborough ?

Ce n'était ni l'un ni l'autre ; car, au bout d'une minute, la porte s'ouvrit pour admettre le visiteur inattendu, et à notre grande stupéfaction nous vîmes entrer Ernest Moore.

— Quoi ! M. Moore ! s'écria grand'maman. Qui vous ramène à Trampton ? Il n'est rien arrivé de fâcheux à Julia ou aux enfants ?

Tout émue que je fusse, je ne pus m'empêcher de remarquer combien notre visiteur était pâle et abattu ; j'oubliai même mes propres angoisses dans mon impatience d'entendre l'explication de ce brusque retour.

— Oh ! non, il ne leur est rien arrivé, du moins, je l'espère, dit-il après avoir échangé une cordiale poignée de main avec chaque membre de la petite société. Au reste, je ne les ai pas vus dernièrement. Je viens directement de chez nous.

— Lady France est en bonne santé, j'espère, ainsi que M. Moore ?

— Très bien, je vous remercie, d'ailleurs la chasse promet d'être très brillante. Mon père dit qu'il n'a jamais vu le parc au gibier dans un si bon état ; le garde-chasse que nous avons dernièrement engagé à Trampton est un vrai trésor.

Tout cela était fort intéressant sans doute, mais n'expliquait nullement les motifs de sa visite soudaine, et nous serions sans doute passées à la bibliothèque sans faire plus de commentaires sur cette apparition inattendue, si cousine Marcienne, avec un air d'intérêt bien joué, n'avait fait observer que nous ne savions rien encore sur ce qui amenait M. Moore à Trampton, et nous procurait ainsi le plaisir de sa visite.

Il s'était laissé choir sur la chaise placée à côté de moi, et il ne put s'empêcher de tressaillir et de rougir en entendant l'observation de cousine Marcienne ; enfin, après une minute d'hésitation, il se décida à répondre.

— Non ; mais le fait est, miss Ford, qu'il ne vous est

pas trop permis de presser de questions les membres du corps diplomatique, nos secrets ne sont pas à nous, voyez-vous.

Puis, sans s'inquiéter de l'air d'incrédulité invétérée que manifesta cousine Marcienne en secouant la tête et disant : « De la diplomatie à Rockborough ? allons donc, quelle absurdité » ; il se tourna vers moi, et, profitant de la petite confusion qui résulte toujours d'un changement de place général, il me dit tout bas :

— J'aimerais beaucoup vous parler en particulier ; s'il vous plaît, restez ici, je vous prie, ou passons au jardin.

— J'irai au jardin, répondis-je vivement.

J'aurais bien voulu disposer du temps qu'il me demandait pour penser à mes propres difficultés, dont l'idée seule faisait battre mon cœur, mais il avait l'air si agité, si abattu, en réclamant mon attention, que je ne pus la lui refuser ; aussi, au lieu de suivre mes parents à la bibliothèque, nous nous rendîmes au jardin, et nous promenâmes de long en large sur la terrasse.

— J'ai été obligé de faire avaler une pilule diplomatique à votre cousine, me dit-il, mais le fait est, miss Fleming, que je ne suis venu ici que pour vous parler. J'ai reçu une triste lettre de Félicité.

— J'en suis désolée, répondis-je. De quoi s'agit-il ?

Il chercha un instant dans sa poche, puis en sortit une lettre toute maculée de larmes, et toute couverte de pattes de mouche de ma petite amie belge.

Ce que je pus comprendre à grand'peine dans cette épître, fort mal écrite sous le rapport du style, de la clarté et de l'orthographe, fut que Monsieur et Madame d'Alvan ayant conclu que le jeune gentleman nommé Moore était encore trop jeune pour bien connaître ses sentiments au sujet de leur fille, et s'il les connaissait, qu'il était encore hors d'état de leur donner aucune suite sérieuse et immédiate, avaient ordonné à leur fille de renoncer à lui, et de se préparer à accepter la main d'un gras et vieux marchand hollandais, que depuis longtemps ils lui avaient choisi pour époux. Cette intimation avait tant fait verser

de larmes à la pauvre Félicité, qu'elle en était presque aveugle, mais cela ne l'avait pas empêchée d'écrire immédiatement à son amoureux, en lui disant d'agir comme il le jugerait convenable.

— Qu'allez-vous faire ? lui dis-je en lui rendant la lettre.

— J'ai l'intention de tout dire à mon père et à ma mère, et je suis venu ici pour vous demander de vouloir bien parler à mes parents en faveur de Félicité. Si je ne vous ai pas écrit, c'est parce que j'ai redouté tout le tapage qu'en ferait votre cousine; il y avait vraiment tout à craindre d'elle, d'après l'orage qu'elle a fait éclater l'autre soir dans les serres. Je sens bien que mes parents ne goûteront pas d'abord ce mariage et voudront avoir des informations, des opinions, et toutes sortes de choses semblables; j'ai donc pensé que si vous vouliez bien me laisser inviter lady France à s'adresser à vous pour des informations, vous seriez assez bonne pour lever tous ses scrupules. Vous pourriez lui dire combien Félicité est aimable et bonne, vous pourriez lui certifier combien elle m'est attachée, et lui donner à entendre combien sa beauté seule lui assurerait une place distinguée dans toute bonne famille. Enfin, vous ferez tout ce que vous pourrez, pour représenter sous leur jour le plus favorable les vieux d'Alvan et tout leur entourage, n'est-ce pas ?

— Je le ferai certainement par intérêt pour vous et pour Félicité, si vous croyez que mes opinions aient quelque poids dans l'esprit de lady France, mais je suis bien jeune pour exercer une pareille influence, ne le trouvez-vous pas ?

— Oui; mais vous connaissez Félicité, et cela a bien son importance. Je vous remercie, miss Fleming; je suis sûr de laisser ma cause en bonnes mains. Et je puis vous dire que vous avez soulagé mon esprit d'une grande préoccupation.

— Et si vos parents ne font aucune objection... ?

— Eh bien, alors, plus vite je serai à Bruxelles pour mettre ce bon vieux Hollandais hors de concours, mieux

ce sera pour Félicité et pour moi; mon mariage suivra peut-être de près le vôtre, miss Fleming.

— J'espère que non, répondis-je distraitement, car mes pensées s'étaient complètement éloignées du sujet dont nous parlions. Restez-vous encore ici, M. Moore ?

— Seulement jusqu'après le lunch; j'ai fait croire à lady France que j'avais quelque affaire à Londres, car elle aurait trouvé bien étrange que je revinsse si promptement ici.

— Eh bien, je vais vous quitter pour le moment, car quelque chose d'assez important réclame aussi mon attention.

Je lui tendis la main d'une manière assez froide, et montai vivement à ma chambre; mais en traversant le corridor, je rencontrai cousine Marcienne dans une toilette de promenade.

— Sortez-vous, cousine Marcienne, lui demandai-je distraitement.

— Je vais à Rockborough, répondit-elle. A ce mot de Rockborough, si cher, si familier à mes oreilles, j'oubliai mes perplexités, et un sourire vint même illuminer mon visage.

— Est-ce vrai ? lui dis-je. Alors, dans ce cas, chargez-vous de mes meilleures amitiés pour cousin Ulrich.

— Pétronille, dit cousine Marcienne, je hais l'hypocrisie.

A ces mots, je m'arrêtai court.

— Et moi aussi ! et j'espère bien que vous ne me mettez pas au nombre des hypocrites, répondis-je hardiment.

Mais avant que ma phrase fût finie, cousine Marcienne était déjà au bas de l'escalier et fut bientôt hors de vue. Je la suivis des yeux pendant un moment, puis j'entrai en soupirant dans ma chambre à coucher. J'avais à méditer sur une affaire bien plus grave et bien plus importante. Dès que j'eus fermé la porte derrière moi, je me laissai tomber sur une chaise, et les bras ballants, la tête baissée, je me mis à réfléchir profondément. La lettre qui m'avait tant bouleversée était encore dans ma poche; je

n'avais nul besoin de la tirer de sa cachette pour relire ce qu'elle contenait; le peu de mots que j'en avais lus étaient fatalement gravés dans ma mémoire. Cependant au bout d'un moment je repris ce maudit billet tout froissé, le posai sur mes genoux, le lissai de mon mieux, et le relus pour savoir si je ne m'étais pas trompée.

Non, ce n'était que trop vrai. M. David était en Angleterre; il était à Rockborough, et me demandait d'aller le voir. Tout court et tout rapidement écrit que fût le billet que je relisais, on ne pouvait interpréter de deux manières les phrases qui y étaient contenues. Mon père était à Rockborough, et si je voulais le voir encore vivant (à ce qu'il m'écrivait), je devais tout de suite me rendre à l'adresse indiquée dans la lettre.

Je me dis d'abord que je ne voulais pas, que je ne pouvais pas me rendre à ce rendez-vous, que ce serait un acte peu digne d'une femme bien élevée, et tout à fait contraire aux convenances; que M. David n'avait pas le droit de me faire sacrifier ainsi ma réputation. Puis vinrent d'autres réflexions; les secondes, qui, dit-on, sont les meilleures. Je me dis que je n'avais point répondu à la dernière lettre de mon père, que j'étais restée sourde à sa demande de secours, et que ma dureté de cœur l'avait peut-être réduit à cette extrémité; il ne me faisait cependant aucun reproche sur mon insensibilité. Il me disait seulement que si je voulais le voir encore vivant, je devais me rendre en toute hâte à l'endroit qu'il m'indiquait. La lettre ne disait pas de quoi il s'agissait pour lui, s'il était mourant de maladie ou de misère, ou bien s'il était traqué par la police; une chose était parfaitement claire, c'est que mon père était en danger. Supposons donc que je traite cette missive comme j'avais traité la précédente, et qu'il vienne à mourir ou à être jeté en prison, sans que moi, sa fille, j'aie daigné lui adresser une dernière parole d'adieu. Ne serait-ce pas là pour moi comme un remords qui persisterait toujours sur ma conscience et qui empoisonnerait le reste de mes jours. Ma mère, d'ailleurs, avait aimé jadis cet homme, elle me voyait peut-être en ce moment, et me

reprochait mon indécision. Je ne balançai plus alors, et je pris la résolution d'être courageuse et d'accéder à la requête de mon père. Restait encore cousin Ulrich. Ne m'étais-je pas promis de ne plus avoir de communication avec M. David sans en instruire mon futur époux, et d'ailleurs, comment pouvais-je quitter Trampton sans que cette escapade parvint à sa connaissance ?

Enfin une idée lumineuse traversa mon esprit, je me levai d'un seul bond et descendis en courant pour chercher grand'maman.

— Grand'maman, lui dis-je, pourrais-je avoir la voiture pour aller à Rockborough ?

Lady Halsted me regarda par dessus ses lunettes, avec les yeux les plus grands et les plus ronds du monde.

A Rockborough ? ma chère enfant. Pourquoi n'avez-vous pas dit cela un quart d'heure plus tôt ? Votre cousine est justement partie dans le coupé.

— Oh ! est-ce vrai ? Quelle contrariété !

— Et M. Moore aura besoin de la calèche découverte après le lunch. Il m'a dit qu'il voulait prendre le train de trois heures.

— Ne pourrais-je pas aller avec lui ? Il faut absolument que je voie cousin Ulrich.

— Je n'y vois aucune objection, ma chère. Ernest pourra, en se rendant à la station, vous conduire jusque chez votre cousin ; puis vous vous arrangerez pour revenir avec Marcienne dans l'après-midi. Sonnez, ma chère, et donnez les ordres nécessaires à présent même.

Je fis ce qu'elle désirait, et me sentis ensuite plus calme, car j'avais arrêté mon plan de conduite.

J'irais d'abord chez cousin Ulrich, et là, sans trahir le secret de mon père, je lui dirais que j'ai une affaire qui m'appelle dans la ville basse, mais qu'il peut se fier à moi, car je ne ferais rien qui me rende indigne de lui ou de moi-même. Je sentais que je pouvais faire appel à sa noble nature, et qu'elle comprendrait la mienne, enfin je disais que si les apparences mêmes étaient contre moi, il serait néanmoins persuadé que j'étais honnête et que ja-

mais je ne le trahirais. D'ailleurs, quel que soit l'état où je trouve mon malheureux père, je suis parfaitement décidée, me dis-je, à lui déclarer que je ne peux plus garder son secret, et que si je ne puis le confier à mon futur époux, j'agirais comme si je ne l'avais jamais connu.

Toute déterminée que je fusse à mettre mes projets à exécution, je n'en étais pas moins agitée et tremblante, et l'on remarqua plus d'une fois, pendant le reste de la matinée, combien j'étais inquiète et nerveuse; cela ne m'empêcha pas néanmoins de monter lestement dans la voiture qui devait me conduire à Rockborough, en compagnie de M. Moore.

XIV

Miss Ford en sait long sur tout cela.

Lorsque miss Ford avait demandé le coupé pour se transporter à Rockborough, elle était dans un état d'agitation tel, que le long trajet de Trampton à Rockborough n'eut pas le pouvoir de la calmer, car elle croyait avoir découvert qu'on trompait indignement son frère, et elle trouvait qu'il était de son devoir d'aller immédiatement en instruire le Dr Ford et lui citer les preuves à l'appui de son dire. Elle était donc gravement assise dans le coupé, et ses réminiscences occupèrent si bien son esprit, qu'elle fut assez surprise de se trouver si vite à la porte de Wessex-House. Elle se précipita d'un air affairé dans la maison, paraissant avoir hâte de soulager son esprit de toutes les fâcheuses nouvelles qu'elle avait à donner; mais l'annonce que le docteur Ford n'était pas chez lui sembla jeter un seau d'eau froide sur son beau zèle et sur son louable empressement. Néanmoins, elle ne se découragea pas pour si peu, car elle pouvait attendre le retour de son frère, et elle l'attendrait. Elle congédia donc la voiture qui

l'avait amenée, et se disposa à entrer dans la salle à manger.

Quels furent sa stupeur et son dégoût en voyant cette pièce entièrement démeublée, le tapis et les tableaux enlevés, les meubles empilés les uns sur les autres et tout prêts à être transportés dans la nouvelle demeure!

— Où dîne votre maître? demanda-t-elle à Wheeler, qui l'avait suivie dans la pièce dégarnie.

— Le docteur Ford dîne rarement à la maison, maintenant, Ma-ame; et quand il prend ses repas, c'est toujours dans la chambre aux déjeuners, répondit le fidèle serviteur.

— Whichcote (la première femme de chambre), a-t-elle soin d'aérer le salon et d'en tenir les meubles en bon état?

— Le salon est complètement vide, Ma-ame; tous les meubles qui le garnissaient sont maintenant dans l'autre maison, où Whichcote passe la plus grande partie de son temps. Je crois même qu'elle y est en ce moment.

— Quoi! tous les ornements sont transportés? et le piano aussi?

— Oui, Ma-ame, et tous les meubles des chambres à coucher, excepté ceux de la chambre de Monsieur.

Miss Marcienne soupira; il lui répugnait de voir entièrement dépouiller la vieille maison, il lui semblait que son frère avait hâte de tout changer et de ne rien laisser de ce qui existait dans cette demeure, et cela parce qu'il avait conçu un malheureux engouement pour une fille qui se jouait indignement de lui. Elle se détourna brusquement, de peur de laisser apercevoir son émotion au domestique qui l'avait suivie, et elle finit par lui dire:

— Savez-vous à quelle heure votre maître reviendra chez lui?

— Je n'en ai pas la moindre idée, Ma-ame, car le docteur n'a point laissé d'ordres pour son retour; mais généralement il fait son apparition vers une heure.

— Très bien, je profiterai de cet intervalle pour aller voir où en sont les choses dans la nouvelle demeure. Si Monsieur vient pendant mon absence, dites que je suis ici.

Elle sortit tout en disant cela, et se rendit dans le splendide hôtel que le docteur Ford montait et meublait pour recevoir sa jeune épouse. Des ouvriers étaient encore occupés à décorer l'extérieur du bâtiment, et lorsque la porte d'entrée s'ouvrit pour livrer passage à Miss Ford, le bruit des marteaux, des rabots, etc., fit pleinement entendre ses tapageuses harmonies. Whichcote, toute sourires et révérences, croyant que ces magnifiques transformations plairaient autant à sa maîtresse qu'elles lui plaisaient à elle-même, alla la recevoir dans le vestibule et s'offrit à lui montrer les appartements complètement achevés.

— Vous n'avez jamais vu de votre vie quelque chose de plus beau que le salon, Ma-ame, et quant aux chambres à coucher, ça semble un conte de fée, dit-elle avec enthousiasme.

Miss Ford suivit donc, d'un air assez mécontent, la femme de chambre qui la conduisit à l'étage supérieur, et lui fit traverser une enfilade de pièces, meublées et décorées avec ce que le goût le plus délicat peut imaginer de plus exquis, et avec tout ce que l'argent peut libéralement fournir de plus précieux. La pauvre Marcienne alors se demanda si son frère avait perdu la raison pour décorer si magnifiquement un palais, afin d'y recevoir une grande gamine qui le trompait indignement. Partout où se dirigeaient ses regards, ils rencontraient des objets de grand prix et du goût le plus parfait. Des papiers peints de la plus grande finesse, des rideaux, des tentures, des portières faites des étoffes les plus riches et les plus moëlleuses, contrastaient avec le marbre le plus pur, avec des bois précieux artistement sculptés et avec de splendides glaces de Venise.

Miss Ford fixait sur toutes ces choses le regard le plus indigné et le plus étonné dont puisse s'assombrir une physiologie humaine; puis, à la grande stupéfaction de Whichcote, elle descendit les escaliers comme une flèche et sortit de la maison comme une bombe, parce que la femme de chambre avait osé lui proposer de visiter l'orangerie, sur

laquelle s'ouvrait le boudoir; cette dernière folie était la goutte d'eau faisant déborder le vase.

Miss Ford était décidément insultée, son esprit jaloux ne pouvait plus supporter pareil spectacle; elle n'était point opposée à l'idée d'occuper une résidence si splendide, car elle avait autant de goût pour toutes ces magnificences qu'en ont la plupart des pauvres mortels, mais penser que toutes ces choses n'avaient pas été préparées et arrangées pour *elle seule*, mais bien pour cette fillette qu'elle ne pouvait aimer, malgré tous les efforts qu'elle faisait pour cela, voilà ce qui était amer, voilà ce qui était blessant. Elle avait été l'amie, la gouvernante de son frère depuis bien des années, et cependant il n'était jamais venu à l'idée de ce frère de faire tendre d'une soie bleu pâle, ni de garnir de meubles en bois de rose et d'accessoires de porcelaine de Sèvres la chambre à coucher de cette sœur modèle. Il n'avait jamais pensé non plus qu'elle aurait trouvé agréable que son petit salon donnât sur une orangerie; aussi, comme le fils aîné de la parabole, elle était prête à s'écrier : « Voici, il y a tant d'années que je te sers, et jamais je n'ai transgressé ton commandement, et cependant tu ne m'as jamais donné un chevreau pour faire bonne chère avec mes amis. » Ce fut avec ce sentiment de mortification, de dépit, de colère et de jalousie qu'elle rentra dans l'ancienne demeure du docteur Ford.

Elle était aussi courroucée qu'un moment auparavant, mais elle se sentait plus disposée à pleurer qu'à tempêter, et elle se serait probablement livrée à sa disposition larmoyante, si elle n'avait reçu un contre-coup salutaire. En entrant dans le cabinet de consultations (seule place, disait-elle, où l'on pût décentement s'établir), elle vit sur la table à écrire de son frère, et s'épanouissant dans un verre d'eau, la rose que Pétronille avait donnée la veille ou l'avant-veille à son fiancé, rose que la jeune fille avait ôtée elle-même de son corsage pour en décorer l'habit de son futur époux.

Cette circonstance, si minime en elle-même, et cependant si naturelle dans la position où se trouvait Ulrich

Ford, changé complètement la disposition larmoyante de miss Marcienne en une violente irritation; elle lui rendit toute son animosité contre la fiancée de son frère, et réveilla contre elle toute son indignation et ses soupçons malveillants. Aussi, lorsque, une demi-heure plus tard, le docteur Ford ouvrit la porte, on peut dire que l'arme qu'elle dirigeait contre lui et sa bien-aimée était chargée jusqu'à la gueule, bourrée et prête à faire explosion.

— Eh! là, là! Marcienne, dit-il gaîment lorsqu'il s'aperçut de cette visite inattendue. Qui vous amène à Rockborough?

— Un devoir des plus désagréables, Ulrich, répondit-elle de l'air le plus solennellement calme.

La physionomie du docteur Ford s'assombrit immédiatement, car il connaissait parfaitement l'opinion de sa sœur au sujet de son prochain mariage; il devinait du reste que son *devoir des plus désagréables* avait trait à Pétronille, mais il ne se sentait nullement disposé à discuter sur ce sujet en ce moment. Il était alors surchargé d'occupations médicales à Rockborough, et son esprit était extrêmement préoccupé. Ses projets individuels lui donnaient, il est vrai, une part de bonheur immense, inouïe; il ne pouvait croire que cette pure, cette brillante, cette innocente enfant, pour laquelle nul homme ne lui avait semblé supérieur et assez doué, fût venue à lui de son propre mouvement, et lui eût donné librement et joyeusement son amour; mais, en dehors de cette riante perspective, des circonstances pénibles contribuaient à le rendre extrêmement anxieux. Une fièvre d'un caractère des plus pernicieux sévissait en ce moment à Rockborough, les médecins étaient occupés nuit et jour, et l'on pouvait dire que la présence du docteur Ford était réclamée et signalée partout où la contagion faisait le plus de victimes, et partout où les cas étaient les plus désespérés; il avait à lui seul plus de responsabilité et plus d'anxiété que tous les docteurs de la localité réunis, et il avait même pensé plus d'une fois dernièrement à ajourner son mariage jusqu'au moment où cette épidémie serait en sensible décrois-

sance. Tant que Pétronille était heureuse et en bonne santé à Trampton, toutes ces circonstances importaient peu, si ce n'est qu'elles le privaient de faire, aussi souvent qu'il l'aurait voulu, des visites à sa fiancée, de crainte d'apporter avec lui quelques germes de contagion. Il sentait donc que le récit de quelque nouveau conflit entre sa sœur et sa fiancée troublerait considérablement le calme et la lucidité d'esprit dont il avait tant besoin dans la crise du moment, aussi répondit-il assez brusquement :

— Si tel est le cas, Marcienne, je vous prierai de remettre à un autre jour votre communication, car j'ai beaucoup d'occupations et peu temps à vous consacrer en ce moment.

— Si vous avez seulement une seconde à me donner, dit-elle résolument, elle me suffira pour la communication que j'ai à vous faire. Ulrich, vous avez été grossièrement trompé, et ce ne serait pas agir comme une sœur que de vous laisser dans l'ignorance à ce sujet.

— Que voulez-vous dire ? s'écria-t-il avec vivacité.

— Je veux dire ce que je dis. Vous vous imaginez que Pétronille vous confie toute chose, tandis qu'elle agit au contraire avec vous de la manière la plus perfide et la plus dissimulée. Pendant longtemps je n'ai pas voulu le croire, car, après toutes les bontés dont elle a été l'objet, et la générosité avec laquelle on l'a traitée, une semblable trahison paraissait impossible; et je croyais vraiment me tromper; mais j'ai vu, ce matin même, des preuves de sa duplicité, et ces preuves-là ne peuvent être ni réfutées, ni expliquées à sa justification.

Elle s'arrêta un instant, s'attendant à ce que son frère l'interrompît par un mot de stupéfaction ou d'incrédulité; mais il ne dit rien, et attendit patiemment qu'elle poursuivît son réquisitoire; elle continua donc, mais avec moins de courage.

— Vous connaissez Ernest Moore, ce jeune homme, cousin de lord Otho ?

— Oui, mais prenez garde à ce que vous allez dire, Marcienne, soyez prudente, c'est tout ce que je vous recommande.

— Je n'aurais pas pensé à vous parler, Ulrich, reprit-elle vivement, si je n'avais pas particulièrement pratiqué la prudence pendant ces derniers temps. N'ai-je pas gardé le silence durant plusieurs semaines ? Mais un ange n'aurait pu voir ce que j'ai vu ce matin, et continuer à rester placidement muet.

— Qu'avez-vous vu ?

— J'ai vu Pétronille recevoir par la poste une lettre qui venait de M. Moore. Mais je dois vous raconter les choses par le commencement. On peut dire que tant qu'il a été à Trampton, il n'a cessé d'être auprès de Pétronille, et chacun pouvait voir l'impatience qu'elle témoignait d'avoir des entretiens particuliers avec lui. Je les ai surpris en tête-à-tête dans le jardin et dans le salon; il lui a même glissé une lettre dans la main, un jour que nous étions tous dans les serres; elle l'avait laissée tomber, et c'est moi qui l'ai ramassée.

— C'est une accusation bien grave que celle que vous portez contre cette enfant, Marcienne. Êtes-vous bien sûre d'en pouvoir donner des preuves irréfutables ?

— Sans doute, elle a pris la lettre de mes propres mains.

— Comment savez-vous qu'elle était de M. Moore ?

— Parce qu'elle portait les mêmes caractères que celle qu'elle a reçue de Londres ce matin.

— Mais comment pouvez-vous prouver que son correspondant londonien soit réellement le cousin de lord Otho ?

— Je le prouve par le trouble qu'elle a montré en recevant cette lettre, par son refus de nous faire connaître qui la lui adressait, et par le fait que M. Moore est arrivé à Trampton une heure après la missive, et que cette arrivée, inattendue pour tout le monde, ne paraissait pas l'être pour elle, car il la lui avait évidemment annoncée dans son billet. Et le croirez-vous, Ulrich ? il n'était pas depuis dix minutes avec nous, qu'ils se sont levés de table, et ont été cyniquement se promener ensemble, devant mes yeux, sur la terrasse.

— Non, non, Marcienne, vous êtes sûrement dans l'erreur, dit Ulrich Ford avec un accent douloureux.

— Dans l'erreur ? s'écria-t-elle de sa voix la plus aiguë, comment voulez-vous qu'il y ait méprise, puisque Pétronille et moi étions dans la même chambre, lorsque tout cela est arrivé ? Je vous dis, Ulrich, que vous êtes aveugle au sujet de cette fille, qui, tandis que vous dépensez votre argent à pleine main pour subvenir à ses goûts luxueux, vous trompez à votre nez, en coquetant avec ce jeune homme, et qui se joue de vous, lorsque vous pensez qu'elle n'a de pensées que pour vous, et que son cœur vous est parfaitement connu. N'avez-vous donc pas appris qu'elle avait rencontré M. Moore à Anvers ? Quel est donc ce grand mystère qui la troubla tant, le premier jour que nous avons diné à Trampton ? Soyez sûr de ce que je vous dis, Ulrich, elle ne fait que continuer ici ce qu'elle a commencé à l'étranger. Je dis que tout cela est parfaitement honteux.

Le docteur Ford s'assit et détourna légèrement son visage. Il semblait avoir complètement oublié les préoccupations pressantes qu'il avait prétextées ; néanmoins, aucun étranger n'aurait pu lire sur sa figure à quel point il était affecté des nouvelles qu'on venait de lui apprendre.

— Vous êtes sûre, Marcienne, que la lettre reçue par Pétronille, ce matin même, venait bien de M. Moore ?

— Tout à fait sûre, aussi sûre que je le suis d'être assise ici.

— Et que ce n'est pas la première qu'il lui ait fait tenir ?

— Ne vous ai-je pas dit que je lui ai remis l'autre de mes propres mains ? Mais, il y a des choses bien pires qu'une correspondance. Ne les ai-je pas trouvés ensemble, au salon, pièce dans laquelle on ne va jamais, et où j'entraî tout à fait par hasard.

— Le même hasard ne pouvait-il y avoir amené Pétronille ?

— Oh ! sans doute, et M. Moore en même temps, n'est-ce pas ? Seulement, je ne vois pas pourquoi ils restaient ainsi dans l'embrasure d'une fenêtre, pour se parler de plus près.

Le docteur Ford poussa un gros soupir, puis, se levant de son siège, se mit à consulter divers papiers.

— Je n'ai pas le temps de m'occuper maintenant de cela (car il ne voulait pas laisser apercevoir à miss Ford combien sa déposition l'avait angoissé); j'ai plusieurs affaires qui réclament immédiatement mon attention, mais j'irai ce soir, si je le puis, à Trampton, et parlerai à Pétronille sur ce sujet.

— Parler à Pétronille sur ce sujet ? s'écria miss Ford. Est-ce donc là la manière dont vous recevez mes informations ? Je dois avouer que je vous trouve étrangement calme dans cette affaire.

— Je ne vois pas pourquoi je serais autrement, tant que je n'aurai pas les preuves que votre communication est exacte, répondit-il, et vous me pardonnerez, Marcienne, si je vous fais observer que le mauvais vouloir que vous avez toujours témoigné à Pétronille, et la position que j'occupe vis-à-vis d'elle, exigent que je sois entièrement certain de mes preuves, avant de l'insulter en les lui présentant.

— Oh ! oui, naturellement, remarqua miss Ford en se mettant à pleurer. Rien de ce que je puis dire n'obtient aucune créance, et l'on croira plutôt cette enfant qu'une personne d'un caractère aussi éprouvé que le mien. Mais je devais m'attendre à cela.

Il y eut un moment de silence, troublé seulement par des sanglots féminins. Enfin, exaspérée par l'apparente indifférence de son frère, miss Ford reprit la parole d'un air sataniquement ironique.

— Mais, faites bien attention à ce que je vous dis, Ulrich Ford, vous refusez d'écouter mes avertissements; eh bien, je vous préviens d'une chose, c'est que l'ancienne histoire va recommencer. Vous avez été trompé une fois, vous le serez une seconde; Pétronille vous traitera comme sa mère vous a traité et...

Elle allait continuer dans le même style, quand son frère se retourna et la regarda avec un air si sévère, qu'elle baissa aussitôt les yeux et se tut immédiatement.

— Il me semblait vous avoir dit de ne plus mentionner ce sujet, dit-il avec fermeté.

Pour le moment, Marcienne n'avait guère l'air disposé à braver les recommandations de son frère.

— Quoi qu'ait fait Pétronille, continua-t-il, je me réserve de le découvrir moi-même, sans votre assistance, et je ne vous remercie nullement de me l'avoir offerte. Tout ce que je puis vous dire, c'est que nulle parole ne pourra jamais exprimer le bien que m'a fait cette enfant, et le bonheur que me cause l'affection qu'elle me porte; car je croirai, jusqu'à preuve du contraire, qu'elle éprouve pour moi un sincère et pur amour; et si je vois que je me suis trompé, je ne bénirai nullement la main qui m'aura conduit à cette triste découverte. Ainsi pas un mot de plus là-dessus. Je crois que vous vous êtes figuré me rendre un grand service, et je dois avoir égard à votre intention. Mais j'entends accomplir moi-même le reste de ma tâche, s'il y a encore quelque chose à accomplir.

Il rassembla ses papiers, prit son chapeau, et resta encore un moment debout entre la porte et la place qu'occupait sa sœur.

— Wheeler m'a dit que vous aviez été visiter la maison, dit-il.

— J'ai vu deux ou trois chambres, répondit-elle d'un air boudeur.

— Ah! puisque nous parlons de cela, je voulais vous dire un mot à propos des meubles, et j'aime autant que ce soit aujourd'hui que plus tard. Je sais que vous avez un certain attachement pour quelques vieux meubles, pour ceux, par exemple, qui ont appartenu à ma mère; je vous annonce donc que vous avez pleine liberté de choisir ceux que vous voudrez garder pour votre usage particulier.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-elle d'un air stupéfait.

— Je veux dire que, si vous voulez prendre quelques-uns des articles qui garnissaient cette maison, pour les transporter dans votre nouveau domicile (je ne sais pas, par parenthèse, où vous comptez aller demeurer lorsque je serai marié), vous n'avez qu'à dire à Wheeler de les met-

tre à part pour vous. Je serai réellement charmé de savoir que vous voulez garder beaucoup des meubles dont nous nous sommes servis ensemble.

Miss Ford était foudroyée, elle ne pouvait se méprendre sur le sens des paroles de son frère; mais c'était la première fois qu'on lui disait qu'elle ne vivrait plus dans la même maison que Pétronille et Ulrich, et c'était comme si la terre s'entr'ouvrait sous ses pieds. Toute seule ! Vivre toute seule ! Ne plus le voir, ne plus être témoin de son bonheur ! Était-ce donc pour arriver à ce résultat qu'elle avait usé de tous les moyens pour détourner son frère d'épouser ou d'aimer sa jeune pupille ? Avait-elle donc travaillé elle-même à cette malheureuse séparation, en amenant Ulrich à penser que la paix domestique n'était pas possible avec elle ? La pauvre fille était terrassée, elle ne pouvait croire à la réalité d'un semblable malheur, et sa physionomie était si bouleversée, que la vue de son émotion toucha le bon docteur.

— Je croyais, dit-il, que vous auriez prévu cette issue, sans qu'il fût besoin de vous l'annoncer. Vous vous êtes toujours montrée si contraire aux intérêts de ma future compagne, que ce serait folie de s'imaginer que vous pouvez vivre heureuse dans la même maison que cette pauvre enfant. Considérez seulement votre dernier ouvrage... Mais craignant alors que cette allusion ne réveillât la colère de sa sœur, il ajouta précipitamment : Enfin ne parlons pas davantage à présent de cette séparation. J'irai ce soir à Trampton, et nous reprendrons ce sujet. Adieu !

Puis il disparut, laissant miss Marcienne dans un état d'esprit des moins enviables.

— À quelle heure voulez-vous déjeuner ? Madame, dit Wheeler, en entrant une minute après dans le cabinet de son maître.

Le son de cette voix fit sortir miss Marcienne de sa sombre rêverie, et elle revint à elle pour répondre qu'elle n'avait besoin de rien, car elle allait se rendre chez une de ses amies. Elle ne tarda pas, en effet, à sortir de la maison, pour aller confier tous ses griefs, tous ses chagrins,

à la sympathique Mathilda Upjohn, qui secouait toujours la tête d'une manière significative, lorsqu'elle parlait de la folie et de la faiblesse de ce pauvre docteur Ford, assez aveugle pour vouloir épouser une enfant telle que miss Fleming.

Cette après-midi, passée avec la chère Mathilda, fit tellement de bien à miss Marcienne, que lorsqu'elle partit à cinq heures pour Trampton, elle emportait l'heureuse persuasion d'être un martyr domestique de première classe, et l'on sait combien il est plus agréable de poser en victime qu'en persécuteur.

Mais le coup qu'elle avait porté à son frère était si rude et si douloureux, que toute la force d'âme dont il était doué était à peine suffisante pour lui permettre de vaquer sans trouble à ses occupations, et de conserver la lucidité d'esprit dont il avait tant besoin dans l'intérêt des autres. Nul rapport sur sa fiancée n'aurait pu le blesser plus au vif que celui-là; mais il était trop fier pour le laisser apercevoir.

En réfléchissant à cette affaire, il ne put empêcher les doutes et les craintes d'assaillir de nouveau son esprit, tout en s'en voulant à mort de se laisser influencer ainsi par ces indignes soupçons, et tout en ne se sentant pas capable, néanmoins, de chasser loin de lui cette ombre funeste qui le rendait si malheureux. Il se rappela ses propres scrupules, sa propre expérience, les ricanements de sa sœur et les avertissements de ses amis; il se souvint aussi des remarques qu'il avait faites tandis qu'il courtisait Pétronille. Il avait toujours trouvé l'affection de sa bien-aimée plus tendre que passionnée, et plus naïve et enfantine que profonde et raisonnée. Enfin il lui semblait que l'amour de cette jeune fille ne ressemblait nullement à ceux dont il avait pu lire des descriptions, ou à ceux dont il avait entendu parler.

Sa sœur lui avait dit qu'elle recherchait toutes les occasions de se trouver seule avec Ernest Moore. Avait-elle aussi avidement cherché à se rencontrer avec lui? Il sentait un frisson parcourir tout son être, en pensant à ce

jeune homme, car il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que si la petite l'aimait, il serait un bien dangereux rival. Ulrich Ford était à cent lieues d'accuser Pétronille de duplicité à son égard; elle était trop pure, trop bonne, trop innocente pour cela, et si elle préférait ce jeune gentleman, c'était sûrement d'une manière inconsciente. Il était même persuadé que lorsque cette enfant s'apercevrait de cet amour, elle serait la première à le lui confesser. Et dire, cependant, que depuis qu'il avait connu cette fillette, et depuis le jour où elle lui avait révélé son amour, il avait souvent remercié Dieu de lui avoir redonné sa foi dans la vertu des femmes; dire que, même à cette heure où il éprouvait un déchirement affreux à l'idée de renoncer à l'amour de cette charmante créature, et à toutes ses espérances de bonheur, il remerciait encore Dieu de lui avoir envoyé ce rêve et de ne l'avoir pas brusquement réveillé comme à son premier amour. Il ne voulait pas attendre d'être trompé, il ne voulait pas que cette chère enfant, dans la crainte de l'affliger actuellement, en arrivât plus tard à compromettre sa réputation et à ternir un jour le nom qu'il voulait lui donner.

Il ne pouvait, il ne voulait pas croire à l'histoire de sa sœur, sur le témoignage assez suspect de cette chère parente; mais si cette histoire était vraie, il rendrait aussitôt la liberté à sa fiancée, et ferait tout ce qu'il pourrait pour lui donner la plus grande somme de bonheur dont il pût disposer. Il lui devait tant de joie, tant d'heures charmantes, tant de rêveries délicieuses.

Telles étaient les pensées qui occupaient encore son esprit, lorsqu'il se dirigea à sept heures du soir à Trampton, et l'on pouvait bien dire que tout son héroïsme ne l'empêchait pas d'être très malheureux. Il est si douloureux de douter de la personne qu'on aime! Et bien qu'on répète sans cesse : cela ne peut être, je ne veux pas le croire, il y a néanmoins en nous un doute, un soupçon, dont nous ne pouvons nous défendre, et nous croyons à la médisance, tout en protestant énergiquement contre elle; aussi sommes-nous prêts, comme le docteur Ford, à appeler la mort

à notre aide; elle serait alors une libératrice bien reçue, car elle mettrait fin sans retour à nos douloureuses perplexités.

Il atteignit Trampton un peu après sept heures, et fut surpris en descendant de voiture de voir le regard interrogateur que le domestique jeta dans son véhicule, lorsqu'il vint lui ouvrir la porte; il semblait se demander pourquoi le docteur arrivait tout seul.

Dans le vestibule, il rencontra sa sœur, qui vint à lui en lui demandant d'un air agité :

— Où est Pétronille ? Je pense que vous l'avez amenée avec vous ?

— Pétronille ? s'écria-t-il, que voulez-vous dire ? N'est-elle pas ici ? Je ne l'ai pas vue.

— J'en ai dit autant, répondit miss Marcienne avec un air de triomphe qu'elle avait peine à dissimuler.

Puis, suivie de son frère, elle rentra en courant dans la bibliothèque, en proclamant avec une âpre jouissance la mauvaise nouvelle qu'elle apportait.

— Voici Ulrich, et il ne l'a point vue. A présent, qu'est-ce que cela veut dire, et qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais que penser, ma chère, dit lady Halsted, d'un air profondément abattu.

— Cela ne peut être, s'écria en pleurant tante Mary.

Mais sir Lionel, d'un seul geste, intima à toutes ces femmes agitées l'ordre de s'éloigner de lui, et plaçant sa main ridée dans celle de son neveu, il lui dit presque solennellement :

— Mon cher ami, quelle est votre opinion ? dites-nous la franchement.

— Mon opinion, sur quoi ? répéta le docteur Ford, regardant autour de lui pour avoir une explication. Que voulez-vous dire ? De quoi s'agit-il ? Où est l'enfant ?

— Ah ! oui vraiment, où est-elle ? dit miss Marcienne en secouant la tête.

— Je ne croyais pas qu'il y eût aucun mal, Ulrich, interrompit sa tante; si j'avais eu le moindre soupçon, je ne l'aurais pas laissée partir avec lui.

— Cela semblait si naturel alors, dit miss Halsted, comment aurait-on pu penser qu'elle projetât quelque chose ?

— Elle a toujours été artificieuse, s'écria Marcienne.

Ulrich pâlit horriblement en entendant ces allégations féminines tomber une à une, comme du plomb fondu, dans ses oreilles. Il était arrivé quelque chose, et quelque chose de très malheureux, mais il ne pouvait comprendre encore en quoi consistait la catastrophe, et comme un lion blessé qui demande, par ses regards suppliants, qu'on veuille bien mettre fin à sa torture, Ulrich tournait vers sir Lionel des yeux où se lisait la même prière.

— Dites-moi de quoi il s'agit, dit-il d'une voix haletante.

— Elle nous a quittés, mon pauvre Ford; elle a demandé à aller à Rockborough avec le jeune Moore qui se rendait à la station, elle nous a dit vouloir aller chez vous et revenir avec cousine Marcienne, et depuis ce moment personne ne l'a revue.

— Mais je n'ai pas été à la maison cette après-midi, dit avec émotion Ulrich Ford, elle m'y attend encore, la pauvre enfant.

— Excusez-moi, Ulrich, interrompit sa sœur, mais je suis passée à la maison avant de venir ici; j'ai catégoriquement demandé s'il était venu quelqu'un, et Wheeler m'a répondu que non.

— Eh bien! quoi? demanda-t-il d'un air égaré. Vous ne supposez pas, je pense, qu'elle se soit...

Mais se rappelant ce qu'il avait appris le matin même, et se souvenant de la manière dont il avait jadis été traité dans cette même maison, et par qui il avait été joué, Ulrich Ford, sans ajouter un mot, se laissa tomber sur le siège le plus proche.

— Oh! Ulrich, mon cher ami, combien je prends part à votre chagrin, dit lady Halsted.

— Il y a une malédiction sur la famille, murmura sir Lionel.

— Et nous, qui la croyions une si bonne et si charmante enfant, dit tante Mary en sanglotant.

— Ce n'est pas vrai, s'écria Ulrich Ford; mais sa voix avait un accent si étrange, qu'elle semblait sortir d'une toute autre bouche que de la sienne. Il y a quelque méprise là-dedans. Quelqu'un a-t-il été dans sa chambre? Pas un mot, pas une lettre, pas un indice n'a-t-il donc été trouvé pour éclaircir ce mystère?

A cette suggestion, sa sœur quitta la bibliothèque.

L'expression de triomphe qu'elle n'avait pu dissimuler en pensant que son frère et elle allaient de nouveau être tout l'un pour l'autre, avait complètement disparu lorsqu'elle avait vu l'immense douleur qu'éprouvait ce pauvre Ulrich. Mais lorsqu'elle rentra dans l'appartement où ils étaient tous réunis, elle tenait une lettre ouverte à la main, et une lueur de satisfaction avait reparu sur son visage.

— Voici la lettre que Pétronille a reçue ce matin de M. Moore, s'écria-t-elle en la présentant à son frère du plus loin qu'elle le put. Elle l'a sûrement laissée tomber par mégarde dans sa chambre. A présent, Ulrich, vous me croyez, j'espère?

Il tendit la main pour recevoir la lettre, mais son désespoir était trop grand pour lui permettre de discuter avec sa sœur.

— Comme tuteur, dit-il, avec une voix dont il ne prit pas la peine de dissimuler l'accent douloureux, et en qualité de... de... fiancé, je crois que, dans les circonstances présentes, je puis, sans me rendre coupable d'indiscrétion, lire cette lettre devant vous tous, elle peut nous aider à trouver quelque indice nous menant à la vérité.

Puis, comme un héros qui examine sans trembler l'épée avec laquelle il est résolu de mettre fin à ses jours, Ulrich se mit à lisser soigneusement le malheureux papier tout froissé, et s'approcha de la lampe afin de lire plus facilement le contenu de cette lettre. Mais, hélas! ses yeux étaient obscurcis comme par une brume épaisse, et ne pouvaient discerner les caractères qui couvraient cette fatale épître. Néanmoins, après un effort énergique pour chasser ce malencontreux nuage, il put lire et comprendre

le sens des mots contenus dans cette missive. Tous les membres de la famille réunis dans cette chambre attendaient sans oser dire un mot, sans oser respirer même, qu'on leur communiquât le résumé de cette lecture; mais le docteur Ford continuait à garder le silence, il lut jusqu'à trois fois cette fatale lettre, pour bien se rendre maître du sens qu'elle contenait, examina minutieusement la signature et le timbre; puis, tressaillant comme au sortir d'un rêve, il s'écria avec véhémence :

— Bon Dieu ! est-il possible ?

— Qu'est-ce ? De quoi s'agit-il ? Dites-nous le promptement.

Telles furent les questions qui partirent anxieusement de tous les points de la chambre. Mais en ce moment le docteur, si calme d'ordinaire, avait perdu tout empire sur lui-même.

— Ma pauvre enfant ! Ma pauvre chérie ! s'écria-t-il. Ne me retenez pas, il faut que je parte à l'instant.

— Mais où est-elle ? Où voulez-vous aller ?

— Dans la partie la plus abjecte de Rockborough. Dans un véritable nid de fièvre et de corruption. Grand Dieu ! Penser qu'elle est exposée à pareille épreuve et à semblable contagion ! Je dois aller à son secours en faisant appel à toute la vélocité de mes chevaux.

— Mais je ne comprends pas, Ford, dit sir Lionel, que Pétronille puisse être dans un quartier aussi abject que celui que vous nous décrivez. Qui peut l'y avoir conduite ? Ce ne peut être le jeune Moore, j'espère.

— Moore... Oh non ! du moins cette lettre ne fait aucune allusion à son nom (et même en ce moment de suprême émotion, le docteur Ford ne put s'empêcher d'adresser à sa sœur un regard chargé d'amers reproches. Marcienne en constatant ce terrible coup d'œil, aurait souhaité, croyons-nous, être à quelques lieues de distance). Elle est partie, sir Lionel, à la requête d'un homme qui toujours a traîné à sa suite le chagrin, la honte et le déshonneur. Cette lettre est évidemment de son père, de David Fleming.

Avant que ses auditeurs fussent remis de la surprise que leur causait la révélation qu'Ulrich venait de leur jeter si brusquement à la tête, il était déjà parti, et faisait lancer ses chevaux au triple galop, pour voler au secours de sa pupille, de son enfant, de sa fiancée.

XV.

Pétronille reprend et termine son récit.

M. Moore et moi fûmes extrêmement taciturnes durant notre trajet de Trampton à Rockborough. Le peu de phrases que nous échangeâmes pendant cette excursion n'eurent trait qu'à Félicité, et aux chances plus ou moins probables d'obtenir le consentement des parents Moore au mariage désiré. Quant à moi, toutes mes pensées se portaient sur ma prochaine entrevue avec cousin Ulrich, et je me demandais avec anxiété comment il recevrait la communication que j'allais lui faire. Les préoccupations de M. Moore étaient sans doute aussi fortes que les miennes, il n'était donc pas étonnant qu'elles abattissent quelque peu notre loquacité habituelle. La route directe pour se rendre à la station laissait à droite la rue habitée par mon cousin, aussi, lorsque nous atteignîmes ce point-là, tirai-je vivement le cordon de la voiture en ordonnant au laquais d'ouvrir la portière. La cause qui m'appelait à Rockborough m'avait paru si importante, et mon impatience d'atteindre cette ville avait été si forte, que j'avais complètement oublié les propos qu'on avait tenus sur M. Moore et sur moi; je pensai seulement alors qu'il pourrait paraître fort étrange que je fisse toute seule cette course avec ce jeune homme, et décidai de ne point être reconduite jusqu'à notre porte, où je courrais grand risque de tomber sous le terrible regard de cousine Marcienne. M. Moore s'opposa naturellement avec force à une semblable résolution;

il ne voulait absolument pas que je fisse toute seule un parcours d'une centaine de mètres; le cocher s'aventura même à dire que ce détour était de peu d'importance, et qu'il atteindrait assez tôt la station; mais tout fut inutile, je fus la plus obstinée des trois, M. Moore dut me céder et s'éloigner au galop tout en me saluant de la main, tandis que je me dirigeais vers notre maison.

Lorsque je fus en vue de la porte d'entrée, je me sentis saisie d'un fol accès de timidité et d'indécision. Il était environ trois heures. Cousin Ulrich serait naturellement en course, tandis qu'il fallait s'attendre à rencontrer cousine Marcienne. Je pouvais donc m'attendre à être soumise à ses observations, à ses interrogations et à son catéchisme jusqu'au retour de son frère. Il fallait entrer cependant, je n'avais pas de temps à perdre; je pris donc mon courage à deux mains, et m'avançai hardiment vers la porte d'entrée, mais comme j'allais gravir les degrés qui y conduisaient, je rencontrai Jane, la jeune femme de chambre dont j'ai déjà parlé, et qui avait été remplacée auprès de moi par une personne plus expérimentée. La jeune fille s'avançait au-devant de moi, toute souriante, et toute pavoisée de beaux rubans de satin bleu.

L'occasion était bonne pour obtenir les renseignements dont j'avais besoin, et j'en profitai en m'adressant à mon ancienne servante.

— Eh! Jane, comment êtes-vous? Le docteur est-il chez lui?

— Oh! Mam'zelle! qui aurait eu l'idée de recevoir votre visite? Non, le docteur n'y est pas, Mam'zelle! Il est sorti pour le reste de la journée, a dit Wheeler, et il ne sera peut-être de retour que sur le matin.

En entendant cela, ma figure s'allongea, et cependant j'aurais dû m'attendre à ce contre-temps, car il lui arrivait bien souvent de passer la journée et la nuit dehors.

— Où est Wheeler?

— Il est aussi dehors, Mam'zelle; il est allé voir, je crois, un de ses amis, car la cuisinière m'a dit qu'il n'y aurait point de dîner aujourd'hui, et que tous les messages devaient être envoyés chez M. Austin.

— Mais miss Ford est ici, dis-je avec une précipitation émue? elle est venue de Trampton ce matin.

— Est-ce vrai? Mam'zelle; en tout cas, elle n'est pas à la maison ce moment; cependant, vous m'y faites penser, j'ai entendu Wheeler dire que miss Ford était venue vers une heure. Mais il n'y a personne ici maintenant. Comptiez-vous rencontrer Miss Ford? Mam'zelle. Ne voulez-vous pas monter et attendre un instant? elle reviendra peut-être bientôt.

— Oh! non, c'est de peu d'importance, répondis-je vivement, craignant que la servante ne commençât à soupçonner quelque chose de grave sous tout cela.

— Vous sortiez aussi, Jane, n'est-ce pas?

— Oui, Mam'zelle; comme il y a très peu de chose à faire maintenant dans les deux maisons, Whichcote m'a dit que je pouvais aller chez moi cette après-midi. Mais si je puis être de quelque utilité à Mam'zelle... ajouta-t-elle en hésitant un peu.

— Oh! non, Jane, je n'ai besoin de rien. Je ne voudrais pas, d'ailleurs, vous empêcher d'aller voir votre famille. Je vais traverser la rue et aller visiter la nouvelle maison, ajoutai-je avec un air de parfaite tranquillité, qui permit à Jane d'aller où le plaisir l'attendait.

Je traversai donc la rue et entrai dans la maison qui allait être bientôt ma demeure. Les marteaux des tapisseries étaient en pleine activité, on clouait les tapis, les portières, etc., et l'on transportait les meubles; mais comme les ouvriers étaient tous occupés à l'étage supérieur, je pus traverser le vestibule sans être remarquée et me glisser dans une pièce non meublée; c'était la future chambre de mon bien-aimé (je l'appelais toujours ainsi, *in petto*, car j'étais trop timide pour m'adresser à lui autrement qu'en lui disant cousin Ulrich). Je m'assis donc sur une chaise couverte de poussière, et là, un coude appuyé sur l'une de mes mains et ma tête reposant sur l'autre, je me livrai à de perplexes méditations.

Je ne savais comment agir. J'avais voulu demander le consentement de mon tuteur, ou à défaut de cela son in-

dulgence, pour la démarche que j'allais faire; mais il était dehors, et il se pouvait qu'il ne rentrât que dans la nuit. Je savais par expérience combien de fois ces *il se pouvait*, s'étaient traduits par *il avait fallu*.

Je ne pouvais rester toute la nuit à Rockborough; mes grands-parents d'abord seraient fous d'inquiétude en ne me voyant pas revenir; d'ailleurs, en attendant ainsi, ne laissais-je pas passer le moment d'accomplir un dernier devoir? La lettre disait que si je voulais revoir mon père encore vivant, je devais me rendre immédiatement vers lui, et il y avait déjà six heures que le message m'était parvenu à Trampton. Qu'arriverait-il si je tardais encore, dans l'espoir d'obtenir une permission qu'on ne m'accorderait peut-être pas? j'arriverais probablement trop tard pour apporter la consolation et le dernier adieu qu'on me demandait. J'avais encore une bonne partie de l'après-midi devant moi, et il ne fallait peut-être qu'une heure pour remplir la mission qui m'avait amenée à Rockborough, au lieu que si je remettais à...

Tandis que je débattais ainsi la ligne de conduite que j'avais à suivre, je mis fébrilement la main à ma poche pour en tirer la lettre de mon père, relire encore ses instructions, et tâcher de me rendre compte approximativement du temps qu'il me faudrait pour me rendre au lieu qu'il m'avait désigné. Mais, hélas! ma poche était vide. J'avais donc perdu la lettre de mon père, ou peut-être l'avais-je laissée dans ma chambre à Trampton. Cette circonstance me décida. Je crus que, par ma négligence, j'avais peut-être exposé mon père à un plus grand danger; en conséquence, la seule réparation que je pouvais lui faire, était de me rendre immédiatement vers lui et de lui accorder l'entrevue qu'il avait demandée, puis de retourner à Trampton aussi vite que je le pourrais, afin de prévenir les conséquences qui pourraient résulter de la découverte de la lettre. J'avais voulu agir avec droiture vis-à-vis de mon fiancé, mais le destin me refusait cette faveur; je n'avais d'autre alternative maintenant que de remplir mon devoir, quoi qu'il pût m'en coûter.

Lorsque j'eus pris cette résolution, je me levai en chancelant, car tout tournait autour de moi, un nuage passa devant mes yeux, et je me crus près de défaillir, brisée que j'étais par tant de combats et d'émotions; mais je fis encore un effort sur moi-même, et, sortant de la maison, je me dirigeai vers une station de fiacres assez voisine de notre rue, et hélai bravement le premier en rang.

— Où, Mam'zelle? dit le cocher, après m'avoir fait attendre une ou deux minutes dans la rue.

L'adresse qu'on m'avait donnée était écrite en lettres de feu dans ma mémoire, aussi répondis-je sans hésiter :

— A l'*Ange*, Lower Ship-street.

Ignorant complètement quelle était réellement la partie de Rockborough où je voulais me rendre, et ne sachant pas si l'*Ange* était une hôtellerie de première classe ou une simple taverne, je pus lire sur la physionomie de mon cocher l'opinion qu'il avait sur ma destination.

— Excusez-moi, Mam'zelle, dit-il, comme s'il ne pouvait croire avoir bien entendu; quel endroit avez-vous dit?

— A l'*Ange*, Lower Ship-street, répétais-je avec un peu d'impatience, et conduisez-moi aussi vite que vous le pourrez.

Le conducteur, jetant un coup d'œil sur ma personne et voyant que j'avais l'air d'appartenir au meilleur monde, feignit de ne pouvoir fermer la portière et me dit d'un air assez gauche :

— Il y a bien des malades par là, en ce moment.

— Oui, oui, je le sais bien, répliquai-je en prenant la balle au bond; je le sais d'autant plus que c'est une personne malade que je désire aller voir. Conduisez-moi le plus vite que vous pourrez, s'il vous plaît.

Voyant alors que j'étais parfaitement décidée dans mes intentions, le brave homme monta sur son siège, et je roulai rapidement vers le quartier qu'habitait mon père.

Toute émue que je fusse par l'idée de rencontrer de nouveau l'auteur de mes jours, je ne pus cependant me défendre de remarquer l'aspect sale et repoussant des rues dans lesquelles nous venions d'entrer, après avoir

laissé derrière nous les quartiers les plus respectables de la ville. J'allais, en réalité, pénétrer de nouveau dans la partie de la basse-ville que j'avais traversée jadis dans une de mes premières escapades: seulement, j'étais en ce moment plus capable de me former une opinion sur le caractère dégradé que présentait cet horrible quartier que je ne l'étais aux jours de mon enfance. Dans ma première visite en ces lieux, je sautais, je courais dans ces rues mal famées, sans trop m'inquiéter de leur aspect équivoque, et je m'arrêtais même quelquefois pour regarder ce qui, dans mon innocence d'enfant, me paraissait étrange et peu commun. Mais, dans cette seconde visite, je me détournais avec dégoût en voyant les êtres qui jetaient un coup d'œil sinistre dans le cab qui me transportait et je me bouchais les oreilles pour ne pas entendre les horribles propos qui me saluèrent souvent pendant ma course; j'avoue même que je fus tentée, plus d'une fois, de ne pas aller plus loin. Je me disais qu'il était impossible que je pusse descendre dans ce quartier, et sans l'assertion impérative de mon père, j'aurais certainement donné l'ordre au cocher de retourner. Le pauvre homme semblait deviner mes pensées comme par intuition, car il s'arrêta une fois sans que je lui en eusse donné l'ordre, et se penchant vers moi depuis son siège, me demanda sérieusement :

— Etes-vous parfaitement sûre, Mam'zelle, de ne pas vous être trompée d'adresse ?

— Tout à fait sûre, répondis-je, et les larmes coulaient déjà à flots pressés dans mes yeux, tant j'étais indécise et effrayée. — Mais, dites-moi, repris-je, l'Ange est-il placé dans un quartier aussi repoussant ?

— Ce n'est guère un quartier où puisse s'arrêter une personne telle que vous, Mam'zelle, dit-il en hésitant, mais la rue est tout de même plus convenable que celle que nous traversons en ce moment.

— Puisqu'il en est ainsi, ne vous inquiétez plus et continuez votre chemin, dis-je résolument, car je sentais qu'il n'y avait plus de choix, qu'il fallait aller de l'avant.

Au bout de deux ou trois minutes, le cabriolet pénétra

dans une rue d'aspect relativement plus décent et située près du quai, puis il s'arrêta devant un bâtiment qui, je le sus plus tard, était un lieu de rendez-vous pour les marins et les ouvriers des chantiers, et que mon brave et sympathique cocher certifia être l'*Ange*.

— Attendez-moi jusqu'à ce que je revienne, lui dis-je tout en sautant légèrement à terre; puis je passai le seuil de la maison et rougis vivement en me voyant, pour la première fois de ma vie, devant un comptoir de cabaret.

Une grosse femme, revêtue d'un caraco de velours noir et coiffée d'un bonnet garni de fleurs artificielles, était assise derrière le comptoir, ainsi qu'une jeune fille portant de grandes boucles d'oreilles en or et de longs cheveux bouclés; l'air de cette jeune beauté ne laissait pas d'être assez insolent et effronté. Elles se penchèrent toutes deux sur le comptoir en me voyant paraître, et se demandèrent, sans doute, ce que j'avais à faire dans pareil établissement.

— Avez-vous ici un gentleman?... Y a-t-il ici un étranger malade? balbutiai-je timidement. Un monsieur qui est....

— A la bonne heure, interrompit alors une voix que je reconnus aussitôt et qui parlait d'une place fort voisine de ma personne. Venez par ici, ma chère; et avant que je puisse exprimer l'impression de surprise et de mécontentement que je ressentis à cette rencontre, M. David s'était emparé de mon bras qu'il avait passé sous le sien et me conduisait dans une salle moins fréquentée; mais quelque rapide qu'eût été l'évolution de mon père, j'avais eu encore le temps d'entendre le rire grossier des femmes placées derrière le comptoir et la gaîté offensante des hommes qui flânaient devant la porte et qui saluaient ainsi mon arrivée en ces lieux. L'appartement où me conduisit d'abord M. David était placé derrière la salle commune, mais il ne voulut pas y rester.

— Montons, me dit-il. Nous serons moins dérangés. Car, comme vous devez bien le supposer, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Il me conduisit par un escalier étroit et tortueux à une

chambre du premier étage, puis, lorsque nous fûmes entrés, il tourna la clef dans la serrure.

— Pourquoi faites-vous cela ? murmurai-je en tremblant, et je commençais déjà à m'avouer que j'avais été bien imprudente en répondant à cette invitation.

— Pour prévenir toute interruption, voilà tout, répondit-il tranquillement. Et maintenant que nous sommes seuls, ma chère fille, laissez-moi vous bien regarder.

Il me conduisit vers la fenêtre, et m'éloignant de lui à longueur de bras, il me contempla un instant. — Ah ! pas changée, s'écria-t-il, mais étonnamment développée depuis la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. Vous étiez une jeune fillette, maintenant vous êtes une belle femme, Pétronille, et cependant il y a bien peu de temps que nous nous sommes quittés.

— J'ai été malade, balbutiai-je, et je croyais, d'après votre missive, vous trouver aussi gravement indisposé.

Il sourit et eut l'air profondément amusé de ma crédulité.

— Et vous ne seriez pas venue vers moi si vous n'aviez pas été influencée par ce motif, n'est-ce pas, Mademoiselle ? Je n'ai donc pas manqué de pénétration en employant ce petit stratagème afin d'obtenir cette entrevue.

Il avait l'air si satanique en me disant cela, que je ne pus m'empêcher de montrer mon indignation d'avoir été trompée de cette manière.

— C'est donc un stratagème ? répliquai-je vivement. Vous n'êtes pas malade ? Vous n'êtes pas en danger ? Oh, qu'ai-je fait, alors ? Et combien je déplore d'être venue ici ! Mais vous n'aviez pas le droit de m'attirer en ces lieux sous de faux prétextes.

— Doucement, doucement, jeune dame ; rappelez-vous qui je suis. J'ai non-seulement le droit d'exiger votre visite, mais j'ai encore celui de vous retenir ici. Ainsi, vous n'avez rien de mieux à faire qu'à vous asseoir et à être bonne et gentille avec moi.

— Je ne peux pas, je ne veux pas, m'écriai-je avec véhémence en me dirigeant vers la porte. Je suis venue ici

parce que je vous croyais mourant et parce que vous m'avez dit que je ne vous reverrais plus; mais, en ce cas-là même, je ne voulais pas rester une heure avec vous. Voici ce que j'ai apporté, continuai-je en jetant ma bourse sur la table. C'est tout ce que j'ai, et vous pouvez en prendre jusqu'au dernier farthing, mais il faut que je retourne à la maison, il faut que j'y retourne immédiatement.

Je tordis violemment le bouton de la porte, mais, comme je l'ai déjà dit, elle était fermée et la clef avait été retirée de la serrure. Je me tournai avec un air suppliant vers M. David, pour lui demander grâce et merci; mais il était resté debout où je l'avais laissé, et j'aperçus de nouveau sur ses lèvres son sourire satanique. Je vis alors l'horrible piège dans lequel j'étais tombée, et, me couvrant le visage de mes deux mains, j'éclatai en sanglots convulsifs.

— Oh, laissez-moi partir. Je vous en prie, laissez-moi m'en aller, lui dis-je en m'abaissant jusqu'à la prière. Le cabriolet attend et personne ne sait que j'ai quitté la maison. Je vous donnerai tout ce que j'ai, mes bracelets, mes bagues, ma broche. Vous pouvez les prendre, si vous voulez, seulement laissez-moi retourner à Trampton. Ils seront si inquiets lorsqu'ils verront que je suis partie.

— Ils survivront à cette inquiétude, répondit-il froidement. Quant au fiacre, je le congédierai et vous en procurerai un autre pour vous reconduire. Vous ne refuserez certainement pas une visite d'une heure à un père que vous ne reverrez peut-être pas.

Il sortit de la chambre en achevant ces mots, mais il eut soin de fermer la porte après lui. Une minute après, j'entendis le cab dans lequel j'étais venue s'éloigner au grand trot. Ce départ semblait m'enlever toute protection et me livrer plus complètement au pouvoir de mon père, aussi, me sentis-je effrayée au-delà de toute expression, et lorsque M. David revint vers moi, il me surprit dans un accès de violent désespoir.

— A présent, s'il vous plaît, cessez ces larmes, dit-il durement; d'abord, elles ne font aucun bien, puis elles m'ennuient on ne peut plus. Allons, voilà qui est bien,

ajouta-t-il, quand, terrassée par la dureté de son accent, je me décidai à me soumettre, à m'asseoir tranquillement et à essuyer mes yeux inondés de larmes. — Je veux, dit-il, entendre tous les détails de votre beau mariage, savoir ce que votre grand-père vous donnera pour cette grande occasion, et connaître la part qui m'échoira dans cette pluie de libéralités, car je ne suppose pas que vous vouliez oublier complètement votre père dans une circonstance semblable, n'est-ce pas? quoique vous ne lui portiez pas une bien grande affection et que vous n'ayez pas non plus grand amour pour la mémoire de votre mère, je le crains.

— Oh! si; oh, si vraiment, répondis-je en protestant seulement contre cette dernière accusation.

— Bien, mais si tel est le cas, il n'y paraît guère; cependant j'aime à croire que vous ne voudriez pas jouir de tous les avantages que procure la richesse en sachant que votre père vit dans la plus grande misère. Quel peut être le revenu de M. Ulrich Ford?

— Je ne le sais pas, en vérité, répondis-je naïvement; je n'en ai jamais entendu parler, mais je suppose qu'il doit être de plusieurs milliers de livres.

— Ah! plusieurs milliers! tandis que moi je ne gagne que cinq francs par heure, de janvier jusqu'en décembre. Il y a une légère différence dans nos fortunes, n'est-ce pas, Mademoiselle?

— Ce n'est pas ma faute, répondis-je avec amertume; puis j'ajoutai avec quelque animation : Si cousin Ulrich connaissait votre position, il l'améliorerait, j'en suis sûre, mais il croit que vous êtes mort. Je sais bien que vous l'avez mortellement blessé en épousant ma mère; mais il est si bon, si généreux, et il m'aime si tendrement, que s'il savait que vous êtes dans le besoin, il ne vous y laisserait pas. Oh! M. David, laissez-moi tout lui dire; laissez-moi retourner à la maison avant que mes parents soient trop inquiets de mon absence; je profiterai de la première occasion pour faire connaître votre histoire à mon futur époux, il se montrera un bon ami pour vous, comme il l'a été pour moi, et votre secret sera aussi en sûreté avec lui qu'il l'a été avec moi.

Je mettais tout mon cœur dans mes paroles, tant je désirais reconquérir ma liberté, mais ma proposition n'eut pas le don de plaire à M. David; il la repoussa immédiatement par ces mots :

— Vous souvenez-vous de la promesse solennelle que j'ai obtenue de vous lors de nos premières entrevues, Pétronille ?

— Oh, je crois bien ! Mais ne l'ai-je pas tenue ?

— Sans doute, mais vous devez continuer à garder le silence; car mes raisons pour rester inconnu sont aussi impérieuses qu'elles l'étaient alors.

— Etes-vous toujours sous le coup de la loi ?

— C'est plus grave encore, je suis condamné à mort.

Je frissonnai et pâlis. Quelle communication plus horrible pouvait être faite à une jeune fille aussi sensible que je l'étais !

— Des martyrs politiques ont expié leur crime sur l'échafaud avant moi, ma chère, et je ne vois pas pourquoi je serais épargné, si j'étais trahi quelque jour.

— Je ne vous trahirai jamais, m'écriai-je fiévreusement; mais quel bien puis-je vous faire en restant ici ? je n'ai d'argent que celui que je viens de vous donner, pas d'autres bijoux sur moi que ceux que vous voyez, et, comme je vous l'ai dit, je vous les donne de grand cœur, si vous voulez me laissez partir. Oh ! que pensent-ils de mon absence en ce moment ? Que leur dirai-je, lorsque je retournerai vers eux ?

Dans mon désespoir, je me tordais convulsivement les mains, mais cela ne le touchait pas; il riait cruellement de mes angoisses.

— Comment, vous n'allez pas me faire croire que vous ne sauriez pas inventer une histoire assez vraisemblable pour satisfaire un conclave de vieilles femmes telles que vos parentes ! Ne pouvez-vous pas dire que vous avez perdu votre chemin, que vous vous êtes égarée ou que vous n'avez pas aperçu la fuite du temps dans la société d'une amie ? Sont-ils donc si difficiles à persuader qu'ils puissent douter d'une personne ayant une figure aussi innocente que la vôtre ?

— Je ne sais pas mentir, m'écriai-je avec véhémence. Oh! faudra-t-il donc cesser d'être véridique? Me sera-t-il donc défendu d'être parfaitement sincère et expansive avec mon futur époux? Faudra-t-il donc toujours garder vis-à-vis de lui ce terrible secret?

— Toujours, répondit-il avec humeur, et si vous ne me faites pas de nouveau cette promesse, si vous ne me jurez pas, par votre salut éternel, que vous garderez à jamais mon secret, je m'arrangerai pour que vous ne retourniez pas vers vos amis, vous iriez leur faire des histoires sur mon compte. Jurez-le comme le vous l'ai dit, ou je vous fais quitter l'Angleterre comme j'en ai le droit, et vous ne reverrez plus jamais ceux que vous aimez si tendrement.

Je pensai à mon bien-aimé, à la douleur immense qu'il éprouverait de ma mystérieuse disparition; je pensai à la perspective de bonheur que nous avions entrevue, à la guillotine qui pouvait tomber sur le cou de mon père, et je jurai en tremblant et en pleurant, je jurai que je garderais son secret comme je l'avais gardé et que je tiendrais mon serment jusqu'à la dernière heure.

Mon obéissance sembla rasséréner un peu mon père.

— Allons, allons, dit-il gaiement, plus de larmes. Vous êtes une bonne fille et vous avez fait ce que je vous ai dit. A présent, prenons une petite collation.

Il sonna et ordonna à la servante de monter quelques rafraîchissements, et, pendant ce temps, brisée d'émotion, j'allai me blottir dans l'embrasure de la fenêtre qui donnait sur le quai, et, tout en respirant un peu l'air, j'entendis une horloge de la ville sonner sept heures. J'étais dans cette horrible maison au moins depuis deux heures.

— Une localité originale, n'est-ce pas? observa mon père en venant se placer auprès de moi et en posant familièrement ses mains sur mes épaules. — Mais dès que j'ai entendu dire que vous alliez vous marier et lorsque j'ai vu que vous refusiez de répondre à mes lettres, j'ai cru de mon devoir de venir ici en toute hâte, afin d'avoir encore avec vous une entrevue avant ce grand événement. Quand sera-ce?

— Dans trois semaines, répondis-je à voix basse.

— Aussi vite que ça. Je n'en avais aucune idée. Et où comptez-vous passer votre lune de miel?

— A Paris. Mais nous ne pouvons y passer qu'une quinzaine de jours.

— C'est bien assez, ma chère; c'est même trop en bien des cas. Alors, vous reviendrez ici pour jouir de vos mille livres?

— Oui.

— Des chevaux, des équipages? Combien tient-il de chevaux?

— Il en a maintenant six.

— Sur ma parole, ce n'est pas mal pour un médecin de province. Je ne ferais peut-être pas mal de me vouer à médicamenter les gens. Et combien comptez-vous mettre de côté pour votre pauvre père, sur tout ce beau revenu?

La table avait été mise pendant que nous parlions, mais j'étais trop malheureuse pour pouvoir partager ce repas. M. David se mit donc en devoir de jouer tout seul de la fourchette, tandis que je restai dans l'embrasure de la fenêtre.

— Qu'entendez-vous par là? dis-je en soulevant péniblement mes paupières alourdies par les larmes. Que voulez-vous encore de moi?

— Eh bien, je veux encore un peu plus ma chère, que ce que vous m'avez déjà donné (dit-il en jetant un regard dédaigneux sur ma bourse toujours sur la table), si cela forme le total de vos générosités. Vous ne pouvez supposer, j'espère, qu'une pareille bagatelle fasse vivre un homme bien longtemps, hein, dites?

— J'ai une montre, lui dis-je avec angoisse en tâchant de la dégager de ma ceinture; j'ai les autres bijoux que je vous ai mentionnés, mais c'est là tout, comme vous pouvez le voir.

— Niaiserie que tout cela, ma fille; toutes ces babioles ne me servent à rien: on s'apercevrait de leur disparition lorsque vous reviendriez chez vous et il vous faudrait dire comment vous les avez perdus. Non, non, vous êtes déci-

dément moins intelligente que je ne le croyais. Il faut que je me résigne à mettre les points sur les *i*. Je vous demande donc de signer un petit contrat bien explicite, que nous ferons entre nous. — Vous dites, continua M. David en interrompant son repas et en se tournant vers moi tout en appuyant ses mains sur ses genoux ; vous dites que cet Ulrich Ford a au moins plusieurs milliers de livres de rente. Combien comptez-vous me faire passer annuellement de cette belle somme ? Me comprenez-vous, maintenant ?

Je fus complètement abasourdie lorsque j'entendis cette cynique proposition. Je trouvais déjà inouï qu'on me demandât aussi effrontément quel était le revenu de mon futur époux, surtout lorsque j'avais dit que je n'en avais pas la moindre idée ; mais ce qui dépassait, selon moi, toute mesure, c'était la prétention stupéfiante de cet homme, de vouloir que je lui servisse un tant pour cent sur un revenu sur lequel il n'avait aucun droit. Semblable demande me coupa la parole ; je restai bouche bée et fixai mes yeux sur lui sans pouvoir lui répondre un mot.

— Eh bien, combien de temps voulez-vous me faire encore attendre votre réponse ? me dit-il avec rudesse.

— Que voulez-vous dire ? répondis-je d'une voix hâlante. Je ne sais encore combien il me donnera.

— Cela n'a rien à faire avec ce que je vous demande. Ce qui est à lui sera nécessairement à vous, ou du moins vous aurez une certaine influence sur cette fortune et sur ces gains. Vous vous arrangerez comme vous voudrez, mais je ne veux pas moins de deux cents livres par an ; vous vous engagerez-même, par écrit, à me faire tenir régulièrement cette somme ; il me faut un contrat en poche, voyez-vous, car vous pourriez bien me manquer de parole. Je trouve même que je suis généreux avec vous ; car, d'après le prix que vous attachez à ma société, j'aurais pu exiger davantage ; mais je me contente de cela, et je vous laisserai retourner vers vos parents aussi vite que vous le voudrez, lorsque vous aurez apposé votre signature au bas de ce petit traité. Voyons, est-ce marché conclu ?

J'étais bien terrifiée, bien malheureuse, je ne savais combien de temps encore cet homme voulait me retenir prisonnière dans cette indigne maison, et j'ignorais si je pourrais jamais revoir mes amis et mon chez-moi; mais je ne voyais qu'une chose en ce moment, c'était cette proposition, ce qu'elle comportait, ce qu'elle entraînait à sa suite : la vie de mensonges et d'expédients qui en était la conséquence, enfin, et surtout, j'envisageais avec horreur la constante dissimulation que je serais forcée d'avoir avec mon époux, dont je ne pourrais recevoir sans rougir les caresses et les baisers. Céder, c'était donc me rendre indigne de la confiance de celui que j'aimais; aussi, sans plus m'inquiéter des menaces de mon persécuteur, je répondis fermement ou plutôt je criai hardiment :

— *Non!*

— Que dites-vous? s'écria avec colère M. David en se levant alors brusquement de sa chaise.

J'avais, de mon côté, quitté vivement ma place et nous nous rencontrâmes dans le centre de la pièce.

— Non, répétais-je avec fermeté, bien qu'il eût l'air de vouloir me frapper pour me punir de ma hardiesse. Je ne veux signer aucun traité, ni même faire aucune promesse verbale pour l'avenir. Tout ce qui m'appartient en ce moment, je vous l'ai librement offert, mais ce qui m'appartiendra plus tard, ne sera qu'un dépôt que me confiera mon époux et je lui en rendrai compte jusqu'au dernier farthing.

— Vous refusez, alors; vous refusez absolument, vous, dans l'abondance, d'aider un père dans le besoin.

— C'est une abondance qui ne m'appartient pas; car je n'ai rien en propre. Tout lui appartient; il me donne librement, largement, mais ce n'est point une raison pour payer cette générosité par la fourberie. J'ai gardé votre secret; je le garderai encore, Monsieur, bien que ce soit pour moi un douloureux fardeau; mais je ne saurais vous promettre davantage et ajouter des causes plus graves de dissimulation à celles qui pèsent déjà sur ma conscience. Dieu seul sait combien j'aime mon Ulrich; eh bien, j'aime-

rais mieux renoncer à lui que de l'épouser aux conditions que vous me proposez. Vous avez déjà suffisamment empoisonné ma vie.

Je crus bien alors qu'il allait me frapper et je reculai instinctivement de quelques pas; mais il m'étreignit le bras avec une violence telle que je crus qu'il allait le broyer, puis il me traîna de nouveau à la place que j'occupais auparavant.

— Savez-vous que vous êtes en mon pouvoir? siffla-t-il à mon oreille en me regardant avec des yeux où brillait le feu infernal de la haine.

Il régnait dans cette maison un tumulte perpétuel : le bruit des verres, l'éclat des voix, le roulement constant des véhicules qui passaient pesamment dans la rue, des bruits de pas résonnant sans interruption dans l'escalier, rendaient ma position plus périlleuse, car tout ce tapage empêchait d'entendre nos voix, et la scène qui se passait entre nous ne pouvait donc être remarquée. Je mourais de peur. Je craignais que la rage d'avoir été déçu ne portât cet homme aux dernières extrémités et qu'il ne voulût me tuer. Dans ma suprême angoisse, et sachant à peine ce que je disais, je me mis à crier : « Ulrich! ô Ulrich! »

J'entendis, en ce moment, qu'on essayait d'ouvrir la porte à l'extérieur. Je répétai mon appel de secours; alors on donna encore quelques fortes secousses à l'huis, qui finit par céder sous ces énergiques pressions, et cousin Ulrich, suivi du chef de l'établissement, se précipita aussitôt dans la chambre. Il me sembla, à cette heure suprême, que mon cri de détresse avait traversé les nues et que le ciel avait envoyé une réponse immédiate à ma prière.

— Ulrich, Ulrich! m'écriai-je avec l'accent de la plus profonde reconnaissance. Mais lorsque mon lâche agresseur entendit ce nom et vit devant lui la personne qui le portait, il me repoussa rudement et tâcha de fuir par la porte grande ouverte. Mais mon cousin et le cabaretier furent trop agiles pour qu'il pût réussir dans son dessein.

— Pas si vite, mon beau garçon, dit Ulrich en le sai-

sissant vigoureusement; nous avons un compte à régler ensemble avant de nous séparer. — Hames, allez chercher un policeman.

— Non, non, m'écriai-je, oubliant tout ce que cet homme m'avait fait souffrir pour ne plus voir que les horribles conséquences d'un recours à la police. Ulrich, mon chéri, pour l'amour du ciel, pensez à ce que vous allez faire : *C'est mon père!*

— Ça, votre père? répliqua-t-il en tournant rudement la pâle figure de M. David vers la lumière. Vous avez été trompée, Pétronille. C'est un imposteur qui devra me rendre compte de l'influence qu'il aura faussement exercée sur vous.

— Ce n'est pas mon père! m'écriai-je en tremblant de joie à cette nouvelle inattendue. Oh! Ulrich! en êtes-vous sûr? parfaitement sûr? Il s'est fait passer pour tel depuis une année.

Il a toutes les lettres de ma mère ainsi que son portrait; il m'a montré l'acte de son mariage et celui de mon baptême! m'écriai-je avec agitation. Parlez, dis-je, en me tournant vers l'homme qui m'avait si grossièrement trompée; parlez, ne m'avez-vous pas montré ces documents? N'est-ce pas après la production de ces pièces et le récit de votre vie passée que je me suis décidée à croire que vous étiez mon père?

— Allons, parlez, répéta cousin Ulrich en secouant rudement par le collet la créature rampante qu'il tenait en son pouvoir. Rendez-moi compte immédiatement de la possession des pièces que mentionne miss Fleming, ou je vous livre incontinent à la police sous l'inculpation d'avoir sur vous des objets volés.

— Il..., il les avait laissées après lui, répondit en tremblant M. David, et comme personne ne les réclamait, je les ai regardées comme à moi.

— De qui voulez-vous parler, par ce *il*?

— De David Fleming, du père de mademoiselle. Il est mort de la *mal'aria*, il y a de cela dix ans, pendant que nous étions ensemble à Rome, et je gardai ses malles : elles renfermaient, au reste, fort peu de chose.

— Mais pourquoi, interrompis-je étourdiment, vous êtes-vous donné la peine de me découvrir à Anvers et de me persuader que vous étiez mon père, lorsque vous saviez combien le secret que vous m'imposiez me rendait misérable ?

Je le regardais avec anxiété tout en parlant, j'étais affligée de l'humiliation de ce misérable, car jadis il avait été bon pour moi ; je crois même qu'il rougit en rencontrant mon regard.

— Répondez à miss Fleming, dit cousin Ulrich en lui donnant encore une de ces rudes secousses.

— Pour avoir de l'argent, murmura M. David. J'étais très pauvre, je le suis encore, c'était pour moi une terrible tentation.

— Une tentation qui vous mènera tout droit aux galères, dit cousin Ulrich.

Mais je savais bien qu'il était trop bon pour pousser les choses aussi loin.

En ce moment, Hames, l'hôtelier, vint annoncer que le policeman était en bas et demander s'il fallait le faire monter ?

— Non, non, m'écriai-je avec véhémence ; M. David a été mon maître de dessin, cher Ulrich ; il a été bon pour moi à Anvers ; il a été même très bon pendant un certain temps ; je l'aimais assez ; aussi je dis avec lui que c'était une malheureuse tentation. Je vous en prie, ne lui faites aucun mal. C'est tout fini, maintenant, n'est-ce pas M. David ? Vous ne m'inquiétez plus et ne m'effrayez plus ?....

— Par le ciel ! il faudrait voir cela ! interrompit cousin Ulrich.

— Et nous devons essayer d'oublier le passé, dis-je en adressant un regard suppliant à mon fiancé, car nous sommes si heureux, Ulrich.

Ce dernier argument sembla faire quelque effet sur mon bien-aimé, car il cessa de tenir mon pauvre maître de dessin par le collet de son habit et se contenta de se placer contre la porte pour l'empêcher de sortir.

— Maintenant, Monsieur, dit-il tandis que l'autre semblait ramper lâchement devant lui, si je me décide à accéder aux sollicitations charitables de miss Fleming, vous voudrez bien, préalablement, répondre aux quelques questions que je veux encore vous adresser. Quel est votre nom véritable?

— Philippe Watson.

— Et vous avez pris le nom de David Fleming afin d'exercer plus lucrativement votre métier d'escroc?

— Je l'ai pris parce que, comme je l'ai dit à Mademoiselle, j'étais sous le coup de la loi. Cette idée me fut suggérée par le nom de mon défunt ami, le père de Mademoiselle. Lorsque je la rencontrai à Anvers et que je sus qui elle était, la tentation de me faire passer pour son père et d'obtenir ainsi des secours fut trop forte pour moi.

— Lâche brute! Et où sont ces papiers avec lesquels vous avez réussi à la tromper?

— Je les ai sur moi.

— Montrez-les immédiatement.

M. David chercha pendant une minute dans un étui de cuir qu'il portait toujours sur lui, puis il remit à cousin Ulrich les pièces qui certifiaient le mariage de mes parents, ma naissance et le mariage de mon père. Je crois vraiment que je pleurai de joie en voyant ces documents précieux.

— J'ai dans mon porte-manteau les lettres et le portrait que j'ai eu l'honneur de montrer à Mademoiselle, dit M. David. Si vous le permettez, j'irai vous les chercher.

— Hames, allez avec lui, dit brièvement cousin Ulrich; puis, lorsque les hommes eurent quitté la chambre, il me prit dans ses bras et, me serrant tendrement contre son cœur, me dit en accents entrecoupés par l'émotion :

— Ma chère enfant! Ma Pétronille chérie! Oh, si vous saviez ce que j'ai souffert jusqu'au moment où nous avons trouvé la lettre que vous aviez laissée dans votre chambre! Je frissonne en pensant ce qu'il pouvait vous arriver si nous n'avions pas eu le bonheur de trouver cette infâme missive.

Je frissonnai aussi, mais je me sentais alors trop heureuse pour déplorer le passé.

— Ulrich, mon bien-aimé, murmurai-je en me suspendant à son cou, vous aurez encore bien des choses à apprendre lorsque nous nous trouverons seuls; mais promettez-moi une chose : laissez partir cet homme, ne gâtons pas le bonheur dont nous allons jouir, par le souvenir d'une justice trop sévère.

— Eh bien ! j'y consens par égard pour vous, répondit-il au moment où M. David, toujours sous la garde de Hames, reparaisait dans la chambre et plaçait sur la table les objets qu'il nous avait promis.

Très bien, dit cousin Ulrich, après les avoir examinés, et maintenant, M. David, que dois-je faire de vous ?

— Si, dit en tremblant le pauvre homme, si miss Fleming était assez bonne pour intercéder pour moi, je serais bien heureux. Je sais bien que j'ai joué vis-à-vis d'elle un rôle bien lâche et bien dégradant, mais la pauvreté, Monsieur, l'absence complète des premières nécessités de la vie.... J'espère que vous ne connaîtrez jamais pareilles calamités.

— Si la misère doit nécessairement être alliée à la déloyauté, M. David, j'espère, en effet, ne jamais la connaître. Cependant, pour l'amour de cette jeune dame, qui veut bien plaider pour vous, et parce que je sais que vous ne pourrez plus jouer avec elle le rôle ignoble que vous avez rempli jusqu'à présent, je céderai à vos sollicitations et vous laisserai partir.

Et, sans attendre les remerciements que M. David commençait à lui prodiguer, cousin Ulrich m'entraîna vivement jusqu'à la rue et me fit monter prestement dans sa voiture.

Au bout d'une heure, j'étais de nouveau installée à Trampton, et toutes les circonstances mystérieuses qui avaient tant éveillé de soupçons, étaient expliquées à l'entière satisfaction de mes parents.

.....

Les événements que j'ai essayé de raconter se sont passés il y a de cela dix années, et mon mariage a été célébré trois semaines environ après la scène dont je viens de parler. Je suis une vieille femme maintenant, car j'ai compté vingt-six ans à mon dernier anniversaire. J'aurais dû laisser mon histoire où je l'avais quittée, c'est à dire au moment où mon chéri et moi, son bien, étions si parfaitement heureux; mais je veux encore vous apprendre que notre bonheur a continué et vous parler aussi de cousine Marcienne. Elle a été bien malheureuse au moment de notre mariage, bien malheureuse, en vérité, et je n'en sus la cause que lorsque cousin Ulrich me dit qu'elle ne devait pas demeurer avec nous dans notre belle maison de Rockborough et qu'il le lui avait signifié ! Oh ! combien j'en étais fâchée. Je comprenais si bien le sentiment d'amère tristesse qu'elle devait éprouver à cette séparation et je trouvais que, pour ma part, je jouirais moins de mes beaux tapis, de mes rideaux, de mes meubles, etc., si elle ne m'aidait pas à les soigner. Je crois réellement que, malgré sa maussaderie, sa jalousie, ses soupçons injurieux, cousine Marcienne avait su m'inspirer de l'affection pour elle. Aussi, un certain jour qu'elle avait eu l'air plus malheureux encore que précédemment, je n'y pus tenir davantage, j'allai vers elle, et me mettant à ses genoux, je lui dis d'une voix émue :

— Je sens, cousine Marcienne, que je ne serais pas complètement heureuse dans ma nouvelle demeure, si vous n'y êtes pas avec nous (ce qui était parfaitement vrai), et je vous supplie de venir chez nous, et d'essayer si nous ne pourrions pas vivre fort heureux à nous trois ?

Je m'attendis presque à un accès de mauvaise humeur, je craignais même un peu lui voir prendre ses airs de dignité offensée, car je parlais avec la plus grande franchise; mais point, la pauvre cousine m'entoura de ses bras, et, laissant tomber sa tête sur mon épaule, se mit à pleurer comme une enfant. A dater de ce jour, tout alla pour le mieux entre nous et notre réunion fut effectuée.

Je ne sais vraiment ce que j'aurais fait sans elle, car j'ai

six bébés dans ma nursery et elle passe une partie de son temps avec eux. Elle n'a plus été jalouse depuis la naissance de mon fils aîné; car, pourvu qu'elle soigne, lave et dorlote ses petits chéris et qu'elle joue avec eux, elle me laisse l'entière possession de mon bien-aimé.

Ernest Moore a épousé Félicité, et je crois qu'elle est pour lui une bonne femme; mais ils vivent beaucoup sur le continent et il y a déjà bien longtemps que nous ne les avons pas vus. Il n'en est pas de même d'un autre couple qui vient souvent nous faire des visites et avec lesquels nous sommes les meilleurs amis du monde; je veux parler de M. et M^{me} Bertram, d'Oxley.

Mes grands parents sont encore vivants, et font grand cas de mon mari et de mes enfants; — plus que de moi, leur dis-je souvent, mais c'est pour plaisanter, — car tout le monde, chez eux, me chérit et m'estime plus que je ne le mérite.

Je n'ai plus revu M. David et je n'ai pas eu, non plus, grande envie de le revoir; mais je sais que mon généreux et miséricordieux Ulrich n'oublie jamais de lui faire passer quelque secours, et que la gratitude de mon ancien professeur de peinture ainsi que celle des nombreux obligés de mon époux, a appelé bien des bénédictions sur la tête de mon cher *cousin Ulrich*.

J'ai commencé ce récit en écrivant ce nom chéri, ce sera ce nom qui le terminera. Nulle parole ne pourra jamais exprimer ce qu'il a été pour moi; et lorsque je veux essayer de dire par un mot tout l'amour que je ressens pour lui, je ne peux que m'écrier : Dieu le bénisse!

FIN



six bébés dans ma nursery et elle passe une partie de son temps avec eux. Elle n'a plus été jalouse depuis la naissance de mon fils aîné; car, pourvu qu'elle soigne, lave et dorlote ses petits chéris et qu'elle joue avec eux, elle me laisse l'entière possession de mon bien-aimé.

Ernest Moore a épousé Félicité, et je crois qu'elle est pour lui une bonne femme; mais ils vivent beaucoup sur le continent et il y a déjà bien longtemps que nous ne les avons pas vus. Il n'en est pas de même d'un autre couple qui vient souvent nous faire des visites et avec lesquels nous sommes les meilleurs amis du monde; je veux parler de M. et M^{me} Bertram, d'Oxley.

Mes grands parents sont encore vivants, et font grand cas de mon mari et de mes enfants; — plus que de moi, leur dis-je souvent, mais c'est pour plaisanter, — car tout le monde, chez eux, me chérit et m'estime plus que je ne le mérite.

Je n'ai plus revu M. David et je n'ai pas eu, non plus, grande envie de le revoir; mais je sais que mon généreux et miséricordieux Ulrich n'oublie jamais de lui faire passer quelque secours, et que la gratitude de mon ancien professeur de peinture ainsi que celle des nombreux obligés de mon époux, a appelé bien des bénédictions sur la tête de mon cher *cousin Ulrich*.

J'ai commencé ce récit en écrivant ce nom chéri, ce sera ce nom qui le terminera. Nulle parole ne pourra jamais exprimer ce qu'il a été pour moi; et lorsque je veux essayer de dire par un mot tout l'amour que je ressens pour lui, je ne peux que m'écrier : Dieu le bénisse!

FIN



TABLE DES MATIÈRES

CHAP.		Pages
1.	Une proposition inattendue	
»	2. Pétronille repr	
»	3. Pétronille conti	
»	4. Pensées et sent	
»	5. Pétronille repre	
»	6. Pétronille conti	
»	7. Le Dr Ford réfl	
»	8. Ce que les amis mariage .	
»	9. Pétronille repre	
»	10. Pétronille conti	
»	11. Suite . . .	
»	12. Suite . . .	
»	13. Suite . . .	
»	14. Miss Ford en sa	
»	15. Pétronille repre	



TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction 1

2. Chapitre I 10

3. Chapitre II 25

4. Chapitre III 40

5. Chapitre IV 55

6. Chapitre V 70

7. Chapitre VI 85

8. Chapitre VII 100

9. Chapitre VIII 115

10. Chapitre IX 130

11. Chapitre X 145

12. Chapitre XI 160

13. Chapitre XII 175

14. Chapitre XIII 190

15. Chapitre XIV 205

16. Chapitre XV 220

17. Chapitre XVI 235

18. Chapitre XVII 250

19. Chapitre XVIII 265

20. Chapitre XIX 280

21. Chapitre XX 295

22. Chapitre XXI 310

23. Chapitre XXII 325

24. Chapitre XXIII 340

25. Chapitre XXIV 355

26. Chapitre XXV 370

27. Chapitre XXVI 385

28. Chapitre XXVII 400

29. Chapitre XXVIII 415

30. Chapitre XXIX 430

31. Chapitre XXX 445

32. Chapitre XXXI 460

33. Chapitre XXXII 475

34. Chapitre XXXIII 490

35. Chapitre XXXIV 505

36. Chapitre XXXV 520

37. Chapitre XXXVI 535

38. Chapitre XXXVII 550

39. Chapitre XXXVIII 565

40. Chapitre XXXIX 580

41. Chapitre XL 595

42. Chapitre XLI 610

43. Chapitre XLII 625

44. Chapitre XLIII 640

45. Chapitre XLIV 655

46. Chapitre XLV 670

47. Chapitre XLVI 685

48. Chapitre XLVII 700

49. Chapitre XLVIII 715

50. Chapitre XLIX 730

51. Chapitre L 745

52. Chapitre LI 760

53. Chapitre LII 775

54. Chapitre LIII 790

55. Chapitre LIV 805

56. Chapitre LV 820

57. Chapitre LVI 835

58. Chapitre LVII 850

59. Chapitre LVIII 865

60. Chapitre LIX 880

61. Chapitre LX 895

62. Chapitre LXI 910

63. Chapitre LXII 925

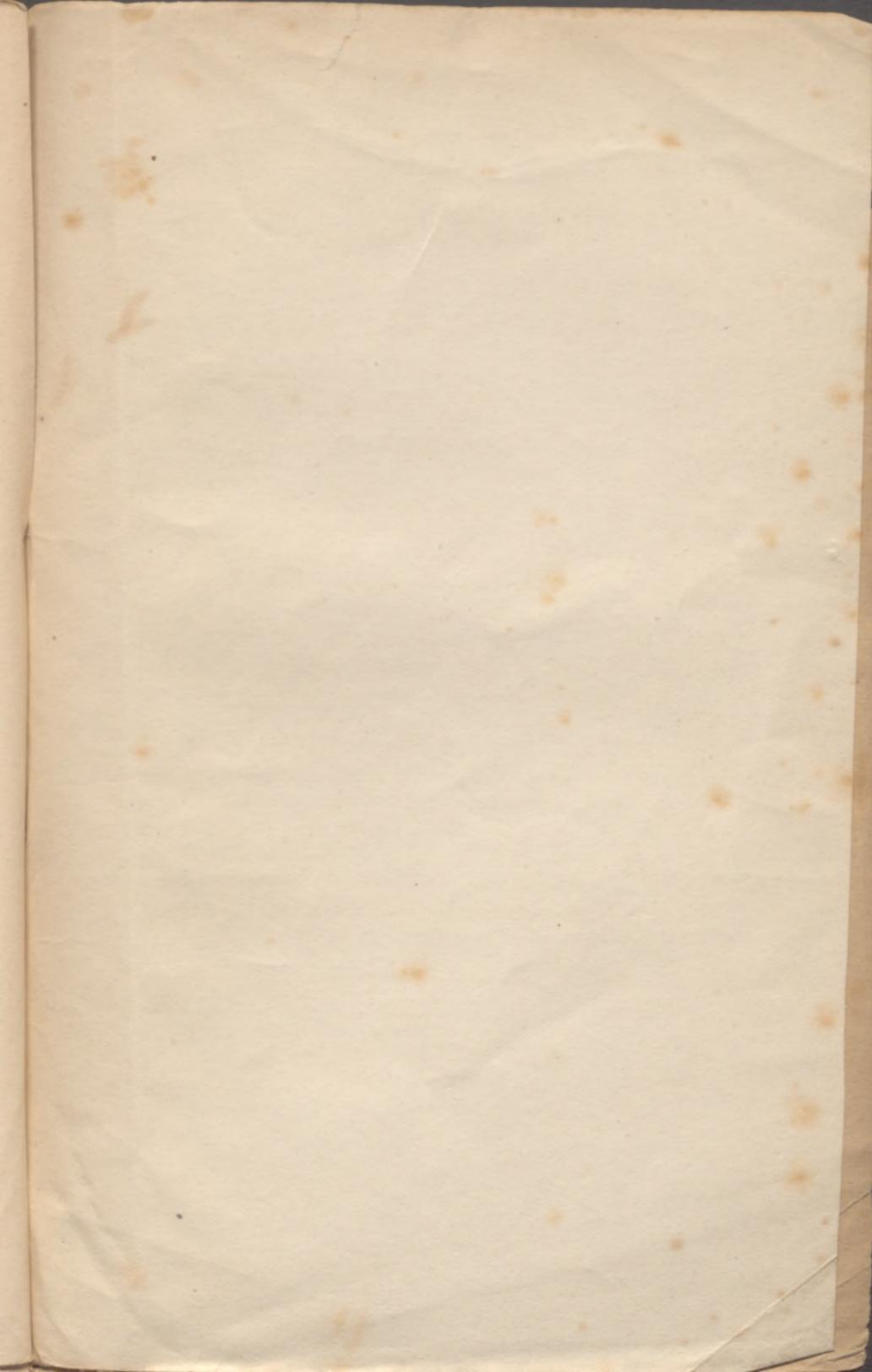
64. Chapitre LXIII 940

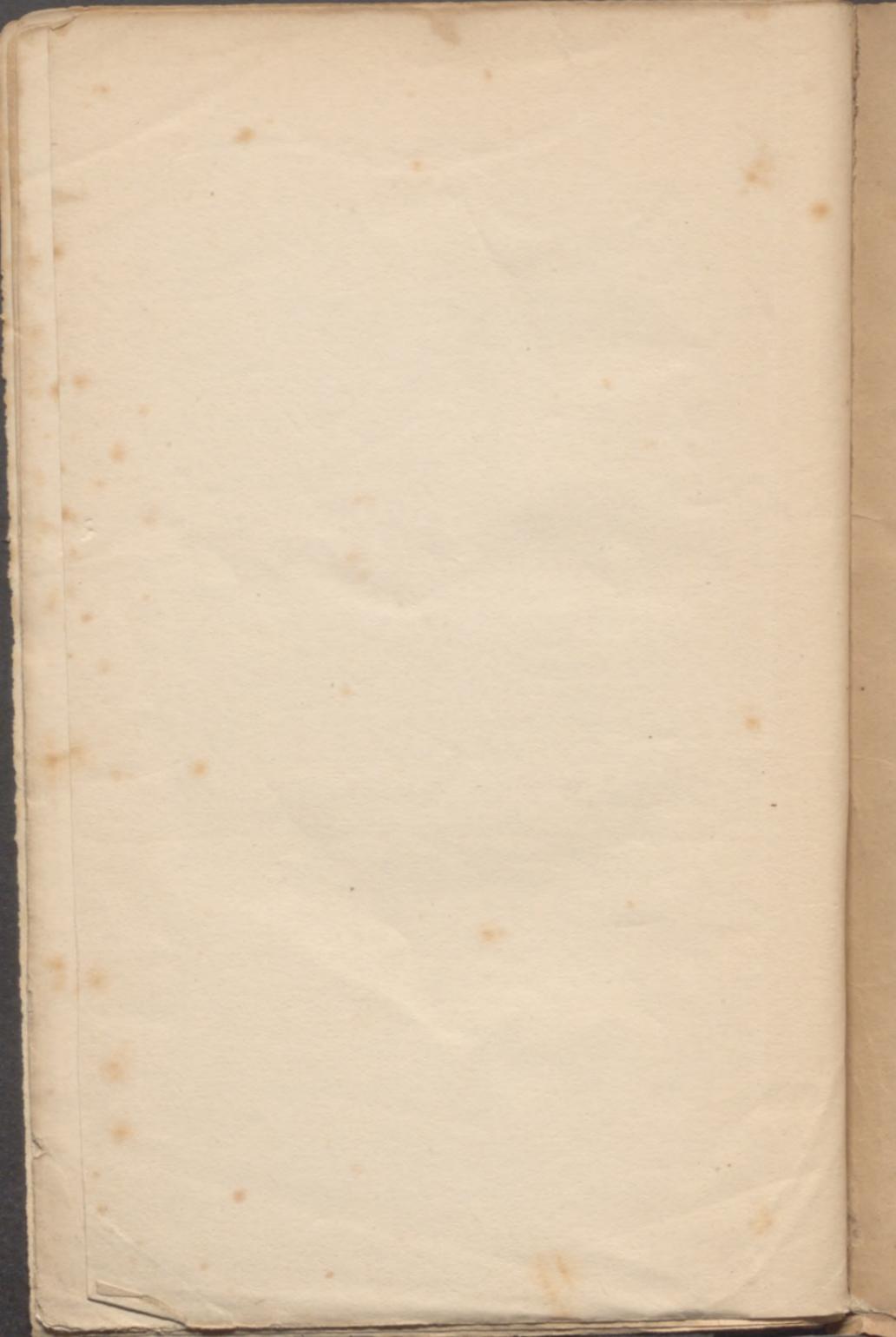
65. Chapitre LXIV 955

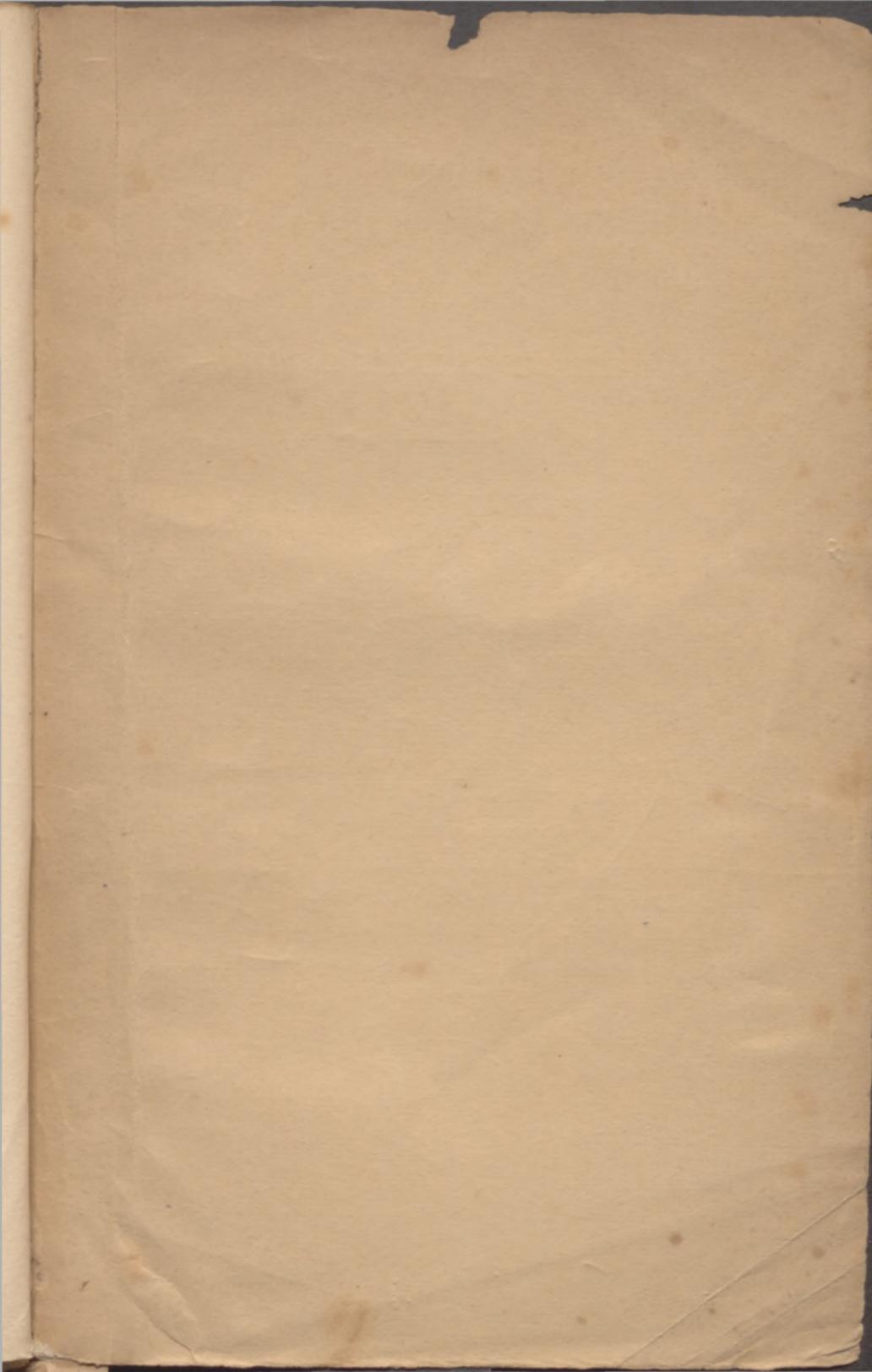
66. Chapitre LXV 970

67. Chapitre LXVI 985

68. Chapitre LXVII 1000







PUBLICATIONS

DE

LA LIBRAIRIE GÉNÉRALE J. SANDOZ

Adela, ou Sauvé par un ange. Un drame de la Staked-Plain, par le capitaine Mayne-Reid. Traduit de l'anglais par M^{lle} E. Béguin. 4 vol. in-12 : fr. 3 50.

Le Buisson de laurier ou Un amour à la vieille mode, par l'auteur de *John Halifax*. 4 vol. in-12 : fr. 3.

Le Coup mortel. Histoire des prairies du Texas, par Mayne-Reid. Traduit de l'anglais. 2 vol. in-12 : fr. 6.

Le Dilemme du docteur, par Hesba Stretton. Traduit librement de l'anglais. 4 vol. in-12 : fr. 3 50.

Elise ou Sans boussole. Imité de l'allemand. Nouvelle édition. 4 vol. in-12 : fr. 3 50.

Les Deux jumelles ou Brin d'herbe. Traduit de l'anglais par M^{lle} S. A. 4 vol. in-12. Nouvelle édition : fr. 2 50.

Quels neveux ou le Roman de l'oncle Henri. 4 vol. in-12. Traduit de l'anglais : fr. 2 50.

Un Titre d'honneur, par Holme Lee. Traduit de l'anglais par Adrienne Fresnes. 4 vol. in-12 : fr. 3 50.

Marielle, par l'auteur de *l'Orpheline du 41^{me}*. 2^e édition. 4 vol. in-12 : fr. 3 50.